MILLEVOYE

LOVIS-MICHAUD
ÉDITEUR
168, Bd ST GERMAIN, PARIS

MILLEVOYE

Prix : 1 franc.

LOUIS MICHAUD
ÉDITEUR
162 Rue St Germain

MILLEVOYE

DANS LA MÊME COLLECTION

MUSSET, BYRON, RONSARD, BÉRANGER, HEINE, CHÉNIER, SCARRON, ED. POE, HÉGÉSIPPE MOREAU, DU BELLAY, GÉRARD DE NERVAL, BRIZEUX, CASIMIR DELAVIGNE, CHARLES D'ORLÉANS, LOUIS UHLAND, LÉOPARDI, VOLTAIRE, GŒTHE, CORNEILLE, MILLEVOYE.

HORS SÉRIE

DE M. ALPHONSE SÉCHÉ

Les plus jolis vers de l'année (1907 et 1908, deux volumes). — *Sonnets d'amour.* — *Les Poètes-misère.*

DE MM. POINSOT ET NORMANDY

Les Poètes patriotiques. — *Les Poètes sociaux.* — *Les Poètes libertins.*

Droits de traduction et de reproduction
réservés pour tous pays.

MILLEVOYE

BIBLIOTHÈQUE DES POÈTES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

(Couronnée par la Société des Critiques littéraires)

MILLEVOYE

ÉLÉGIES -- CHANTS ÉLÉGIAQUES -- POÈMES --
POÉSIES LÉGÈRES -- CHANSONS -- DIALOGUES --
DIZAINS ET HUITAINS -- BALLADES -- ÉPIGRAMMES

Choix, Notice Biographique et Bibliographique

par

ALPHONSE SÉCHÉ

Avec trois portraits de MILLEVOYE

LOUIS-MICHAUD

ÉDITEUR

168, boulevard Saint-Germain

PARIS

MILLEVOYE

SUR MILLEVOYE

Sa vie manqua de romanesque : poète heureux, il vécut sans tapage et mourut jeune.

Son père, Charles-Antoine Millevoye, négociant, et sa mère, Marie-Anne Hubert, habitaient Abbeville. C'est là que, le 24 décembre 1782, naquit le futur auteur de la Chute des feuilles. Il reçut les prénoms de Charles-Hubert. On assure qu'il eut une enfance maladive ; sa constitution débile l'empêchait de prendre part aux jeux turbulents des garçons de son âge. A croire certains de ses biographes, la précocité d'intelligence dont il donna des marques aurait été la résultante, en quelque sorte, de sa faiblesse physique : pendant que ses petits camarades se dépensaient en exercices de toutes sortes, seul avec lui-même, il observait, il réfléchissait et « donnait l'essor aux facultés de son esprit. » — Ce sont là des déductions faciles ! Il faut d'ailleurs ajouter que plusieurs écrivains qui se sont occupés de Millevoye, mettent en doute cette prétendue débilité. Ils font observer que le poète aimait beaucoup les sports, notamment le cheval ; la pratique de cet exercice leur paraît en contradiction avec la faiblesse native qu'on attribue à leur auteur. Au surplus, tout cela est d'importance secondaire.

Quant à la précocité de Millevoye, elle fut réelle. Dès treize ans, il composait et faisait imprimer des fables ; ses professeurs du collège d'Abbeville fondaient sur lui les plus grandes espérances. L'un d'eux, nommé Collenot, eut une influence particulièrement bienfaisante sur l'esprit du jeune garçon. Millevoye reconnaissait lui-même que la carrière des lettres lui avait été véritablement ouverte par les bons conseils et les excellentes leçons qu'il reçut du digne homme.

La Convention ayant institué des écoles centrales, Millevoye vint à Paris où il suivit les cours de l'Ecole des Quatre-Nations. Il avait perdu son père depuis peu et aussi son premier maître, le bon M. Collenot.

A Paris, tout comme à Abbeville, il se montra un élève studieux et doué, et, toujours ainsi qu'au collège de sa ville natale, il gagna l'amitié d'un de ses professeurs, M. Dumas, à qui il devait plus tard dédier une charmante pièce.

Au sortir de l'Ecole des Quatre-Nations, un premier prix de littérature dans sa poche, Millevoye entra dans l'étude d'un procureur. Il y resta peu. Cherchant un état qui cadrât mieux avec ses goûts et ses aspirations, il se fait commis de librairie. Durant trois ans, il demeura dans cet emploi modeste. Mais il paraît que la vocation de marchand de livres lui manquait. N'avait-il pas imaginé de lire les volumes confiés à ses soins ! « — Malheureux ! lui dit un jour son patron, tu lis ! tu ne seras jamais libraire !... » Ce fut une révélation ! Et il abandonna le commerce pour se consacrer tout entier à la poésie. — Il faut dire qu'il avait déjà remporté quelques succès littéraires ; il venait de publier son premier recueil : Les Plaisirs du poète, *qui avait été très favorablement accueilli. L'époque était d'ailleurs propice aux arts et aux lettres ; la tourmente révolutionnaire passée, le public éprouvait une soudaine sympathie pour les choses de l'esprit : une manière de se détendre les nerfs et de goûter un peu de paix... C'était l'heureux temps aussi où une couronne académique suffisait à consacrer un talent. Millevoye n'eut garde de négliger cette consécration. Ses succès sous la coupole sont restés légendaires. En* 1805, *sa pièce sur l'*Indépendance de l'homme de lettres *obtient le prix. Puis, successivement, il triomphe avec* La Mort de Rotrou, Les Embellissements de Paris, Goffin ou le Héros liégeois, *etc. Il est devenu le lauréat*

MILLEVOYE

perpétuel de l'Institut. Les académies de province ne se montrent pas moins favorables à sa muse, celles de Lyon et de Toulouse, notamment. Ce fut l'Académie des jeux floraux qui couronna cette Chute des feuilles, pur chef-d'œuvre de grâce et d'émotion, qui, à elle seule, suffirait à sauver de l'oubli le nom de Millevoye.

Ces triomphes académiques assurèrent rapidement la renommée du poète et lui valurent bientôt les faveurs du gouvernement. L'Empire était généreux pour les écrivains et les artistes. Millevoye obtint une pension de six mille francs, ce qui était vraiment une grosse somme alors. Millevoye ne fut d'ailleurs point ingrat ; bien qu'il n'eût pas des opinions politiques très précises, il se fit un devoir de chanter la gloire et les hauts faits du maître de l'heure. On aurait quelque peine à dire que les pièces qu'il voua à Napoléon sont admirables, mais, s'il ne réussit pas mieux, ce n'est certes pas que la bonne volonté lui ait manqué. Charmant dans l'élégie et dans les poésies légères, le genre épique convenait peu à son talent. Il le montra bien dans ses poèmes, Charlemagne à Pavie et Alfred, qui se rattachent mieux au genre ennuyeux qu'au genre héroïque ! (1) Non qu'il n'y ait, par-ci par-là — surtout dans le premier — de courts épisodes assez réussis, des petits coins frais et reposants, mais l'ensemble est terne, sans vigueur, plat, sans véritable envolée lyrique. Il en va de même pour ses autres poèmes, cependant bien moins considérables : La Bataille d'Austerlitz, Goffin ou le Héros liégeois, La Peste de Marseille, etc. Toujours élégant et pur, il reste dépourvu d'invention et de chaleur. Millevoye n'est vraiment à son aise que dans la poésie sentimentale et érotique ; il manie quelquefois assez adroitement aussi le trait satirique. Tels de ses dialogues, celui de La Rime et de la Raison, par exemple, ou, encore, la pièce Les Jalousies littéraires, sont assurément très estimables. Ce n'est ni aussi spirituel que du Voltaire, ni même tout à fait à la hauteur de Gilbert — mais, pour un élégiaque, ce n'est pas mal quand même. Quelques-unes de ses épigrammes sont également fort bien venues. Sans aller jusqu'à prétendre que cela soit très personnel et très neuf, on peut du moins accorder que Millevoye avait un vrai talent de satiriste.

(1) Même observation en ce qui concerne ses tragédies : *Ugolin*, *Corésus* et *Conradin*, qui ne furent d'ailleurs jamais représentées.

Du simple point de vue littéraire, ce qui fait la valeur de Millevoye — outre l'intérêt très vif de certaines de ses poésies : La Chute des feuilles, Le Poète mourant, L'Amour maternel, Le Déjeuner...— *c'est la place toute particulière qu'il occupe dans notre littérature. L'arrivée de Millevoye marque un rajeunissement de la poésie française. C'est l'anneau qui relie le XVIII^e^ siècle au XIX^e^ ; il est à cheval entre le classicisme et le romantisme. L'un des premiers, il a rompu avec le genre descriptif et didactique. « Venu dans un temps difficile pour les hommes d'imagination comme pour les hommes d'Etat, — écrit Charles Nodier, — Millevoye parut romantique parmi les classiques et classique parmi les romantiques... Les uns prétendent qu'il n'a point tout osé ; les autres qu'il n'a point tout bravé. Je crois que l'on citera ses ouvrages comme le point d'intersection entre les deux écoles prêtes à se confondre. » — Tout braver, tout oser ! Il eût fallu pour cela que Millevoye fût un révolutionnaire ; ce n'était qu'un homme de goût. Il avait le sentiment de la mesure, le goût sûr, l'oreille musicienne. Sainte-Beuve a eu raison de dire : « Millevoye n'a pas l'invention du style, l'illumination, l'image perpétuelle et renouvelée ; il a de l'oreille et de l'âme, et quand il dit en poète amoureux ce qu'il sent, il touche. Hors de là, il manque sa veine. » — Ce n'était point un homme à programme littéraire, un théoricien de la prosodie ; il n'échafaudait pas des systèmes poétiques. S'il s'était dit : je réformerai ceci, j'irai jusque-là ! — sans doute eût-il osé et bravé davantage.*

Mais, je crois bien qu'il s'en tint toujours à chanter dans la forme qui lui était naturelle, guidé seulement par son tempérament et son goût. Et la preuve c'est que, chaque fois qu'il a voulu reprendre ses poèmes, retoucher une première version, chaque fois — et ce fut trop souvent ! — qu'il écouta les avis des conseilleurs, il gâta ses œuvres et ne fit rien de bon.

— « Jeune homme, — disait Lamartine au fils de Millevoye,— je suis votre frère aîné. » — Et, de fait, l'auteur du Souvenir *partage avec Charles Loyson* (1) *l'honneur d'avoir été un précurseur du chantre d'*Elvire. *« Pour les sentiments naturels, — a écrit encore Sainte-Beuve, pour la rêverie, pour l'amour filial, pour*

(1) Charles Loyson, né à Château-Gontier en 1791 ; Maître de Conférences à l'Ecole Normale ; tué en duel en 1820. Il a laissé un recueil de vers : *Epîtres et Elégies.*

la mélodie, pour les instincts du goût, de l'âme, le talent de Millevoye est comme la légère esquisse, encore épicurienne, dont le génie de Lamartine est l'exemplaire platonique et chrétien. »

Certaines élégies, comme Danaé, Les Adieux d'Hélène, Homère mendiant... *apparentent aussi Millevoye à André Chénier. Il ne faut toutefois pas pousser trop avant la comparaison : l'*Homère mendiant *de l'un est bien loin de l'*Aveugle *de l'autre ! Mais n'a-t-on pas voulu trouver encore dans* La Sulamite, *dans* L'Arabe au tombeau de son coursier, *dans* Le Tombeau du poète persan *et dans quelques autres chants élégiaques de Millevoye, les prémices des* Orientales *?... — Les deux poètes ont puisé à la même source, et puis après ?! — Qui veut trop prouver ne prouve rien. S'il est vrai que Millevoye trouva dans l'Orient, avant Hugo, quelques sujets de poèmes, là s'arrête le rapprochement et il est, à mon sens, pour le moins hasardeux d'arguer de ce fait pour faire peser son influence sur Hugo.*

Charles Nodier, qui montra toujours beaucoup d'amitié à Millevoye, nous en a laissé ce petit portrait vivant : « On lisait dans ses traits, — dit-il, — quelque chose de la timidité ombrageuse si naturelle d'ailleurs à un jeune écrivain, balancé entre les souvenirs de ses études et les instincts de son esprit, et qui marchait avec une gêne toujours croissante dans une carrière indécise. La nature s'était plu, si on ose le dire, à imprimer ce caractère, dans Millevoye, à tout ce qui manifeste l'âme : ses yeux doux et pénétrants, et même animés, ne voyaient ni bien ni loin ; son organe sonore et flatteur allait au cœur, et on y remarquait parfois un peu d'embarras. Élégamment recherché dans ses manières, il avait cependant cet abandon du corps, cette noblesse d'attitude qui trahissent les fatigues de l'imagination et quelquefois en trahissent d'autres. On sentait en le voyant, même sans le connaître, que l'amour et la poésie avaient passé par là. »

Fier et timide, vif et mélancolique, sensible, généreux et même un peu prodigue — on l'aimait à cause de son talent, de son caractère aimable, de son esprit brillant, de sa conversation pleine de charme, à cause même du mélange, du contraste de ses sentiments et de ses goûts. « Rempli de bonnes intentions, honnête homme, observateur des convenances, mais crédule et facile, partagé entre l'étude et le plaisir, il leur payait un égal tribut, et dépensait ainsi largement sa vie fragile. » — Il n'était pas

jusqu'à son argent qu'il ne dépensât sans compter, s'entourant d'objets d'art, de meubles de style, se créant un intérieur de luxe évidemment au-dessus de ses moyens. Ce poète élégiaque avait l'âme d'un grand seigneur ; le faste était nécessaire à sa rêverie.

« Au milieu de ses rapides émotions de succès, d'amour-propre et de volupté, — écrit M. de Pongerville, — il conçut un attachement vif et profond. Il aima, avec l'impétuosité de l'âme d'un poète, une jeune et charmante fille (sa parente) qu'il connaissait dès l'enfance. L'amour devint son unique passion ; il était prêt à lui sacrifier jusqu'à la poésie et la gloire. Son amie était comme lui, sans fortune : on refusa de les unir ; ils s'en aimèrent davantage. Millevoye fit tout pour l'obtenir, offrit tout ; le père de la jeune fille fut inexorable. Sa fille, suppliante, le conjura de prendre pitié d'une douleur sans remède, lui révéla quel avenir cruel le désespoir ouvrait devant elle. Rien ne put ébranler ses préjugés et son obstination bizarre. « Ma fille, disait-il, pourra souffrir, elle subira le malheur qu'elle s'est attiré, se soumettra à toutes les conditions, le pire vaudra mieux que d'être la femme d'un poète. La » jeune fille, désespérée, toujours plus aimante, plus aimée, languit et mourut bientôt en adorant celui qui n'avait pu lui faire éprouver qu'un rapide bonheur. »

Le désespoir de Millevoye fut immense. Pendant longtemps, il resta dans un véritable état de prostration, n'ayant pas même la force d'épancher sa douleur dans ses chants. Ce n'est que bien plus tard, lorsqu'il écrira La Demeure abandonnée, *une de ses meilleures élégies, que le tendre souvenir de la morte revivra dans ses vers. Mais, sur le premier instant, il ne pourra écrire que ce quatrain, lamentable épitaphe où sanglote son cœur déchiré :*

Ici dort une amante à son amant ravie ;
Vers lui le ciel la rappela ;
Grâces, vertus, jeunesse, et mon cœur et ma vie,
Tout est là.

En 1806, nous le trouvons à Ville-d'Avray. Il est installé là avec un poète de ses amis. Cette vie en commun dura près de six années, six années fécondes pour Millevoye, qui donne tour à tour des poèmes, des élégies, des poésies fugitives : L'invention

poétique, Les Jalousies littéraires, toute une série de Dizains et de Huitains. *C'est une des bonnes périodes de sa vie littéraire. Cependant, bien qu'âgé de trente ans, Millevoye est déjà très fatigué, non qu'il travaille excessivement, mais il aime trop le plaisir. Il était revenu habiter Paris, il dut s'en éloigner à nouveau. Il se fixa alors dans un petit hameau voisin de la forêt de Vincennes.* M. de Pongerville, qui est un fervent de l'anecdote, assure que Millevoye ayant la poitrine faible, il lui avait été conseillé de coucher dans une étable : « Le poète, transfuge des salons de la capitale, venait pendant les nuits d'été reposer sur la couche des pâtres. » Toujours est-il que sa santé ne s'améliore guère puisque bientôt après il abandonne la « couche des pâtres » et se retire aux environs d'Abbeville. Là, il mène une existence des plus calmes, partageant son temps entre l'étude et l'exercice du cheval qu'il avait toujours beaucoup aimé. Mais un heureux événement va quelque peu changer sa vie. Un jour, chez des amis, des voisins de campagne, il fait la rencontre de Mlle Delatre La Morlière, fine, charmante et jolie. N'ayant jamais résisté à la vue d'une femme gracieuse, le voilà pris. De son côté, la jeune fille ne tarde pas à se sentir un vrai sentiment pour lui. Et l'idylle finit par un mariage.

Les dernières années de Millevoye furent peu productives. Vraiment très las, épuisé, sans qu'il s'en rendît un juste compte, et bien qu'il travaillât beaucoup, il ne faisait rien de bon. Il était d'ailleurs plein d'illusions sur ses facultés et ne cessait pas de faire des projets d'avenir. Quelque temps avant sa mort, il disait encore à M. de Pongerville : « J'ai entrepris de grands travaux, je prétends effacer mes premiers succès par des succès plus éclatants. Je composerai un poème dont Louis IX sera le principal personnage ; j'en ai tracé le plan. Je compléterai ma traduction de l'Iliade : je regarde cette traduction comme mon œuvre capitale. Ma santé est faible, je ne m'abuse pas ; mais pour tout cela douze ans me suffiront : je suis laborieux. » — Douze ans ! Sans doute, sans être très brillant, eût-il pu atteindre aisément à la limite de ce modeste bail car, pour si fatigué qu'il fût, il était tout jeune encore. Une chute de cheval dans laquelle il se brisa la cuisse et qui fut suivie d'une pleurésie, devait malheureusement achever de ruiner sa débile santé. Pour comble de malchance, Louis XVIII réduisit sa pension

de six mille francs à douze cents francs et, dans le même temps, une maison de commerce lui fit perdre une grosse partie de sa petite fortune.

— Ah ! les coquins ! s'écria-t-il, banquiers et rois, ils font tous banqueroute !

Malgré son naturel insouciant et bien qu'il s'efforçât de faire contre fortune bon cœur, ces événements eurent évidemment la plus fâcheuse répercussion sur son état.

Au mois de juin 1816, *Millevoye revint à Paris. Il a cette ardeur dernière commune à tous les phtisiques, cette poussée de sève suprême, cet ultime bouillonnement du sang ; mais il ne tarde pas à se sentir abattu ; il sort une fois encore de la grande ville et va habiter Neuilly. Il est d'ailleurs d'humeur inconstante ; à peine dans un endroit, il voudrait être dans un autre. Neuilly cesse bientôt de lui plaire, il veut rentrer à Paris. Peut-être éprouvera-t-il quelque soulagement !... Le malheureux poète est devenu aveugle ; sa faiblesse est si grande qu'il s'évanouit dans la voiture qui le ramène pour la dernière fois à Paris. Cependant un léger mieux se produit, il en profte pour retoucher quelques poésies. Un soir, — c'était le* 11 *août* 1816, *— plus épuisé que jamais, il demande à sa femme de lui lire un passage de Fénelon. Elle prend le livre et, sans oser lever les yeux sur son visage bouleversé, le cœur serré, la voix éteinte, elle lit... Il lui a pris la main, et il écoute attentivement. La jeune femme sent battre par saccades le pouls du malade dans la paume moite de sa main brûlante. Il soupire. Elle lit toujours... Mais, soudain, une peur terrible la saisit, il lui semble que le pouls ne bat plus sous ses doigts. Elle lève les yeux : la tête du poète est légèrement penchée, sur sa face amaigrie un grand calme est descendu : la mort !...*

A. S.

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES DE MILLEVOYE

Les Plaisirs du Poète, suivis du *Passage du Grand Saint-Bernard* et de *Poésies fugitives*, Paris, 1801, in-12. — *Etrennes aux sots*, Paris, Capelle, 1802, in-12. — *Satire des romans du jour, considérés dans leur influence sur le goût et les mœurs de la nation ;* pièce couronnée par l'Athénée de Lyon, Paris, 1803, in-8°. — *L'Amour maternel*, poème ayant obtenu la première mention honorable à l'Institut, 1805, in-12. — *L'Indépendance de l'homme de lettres*, a remporté le prix décerné par l'Institut, 1806, in-8°. — *La Bataille d'Austerlitz*, poème, Paris, Renouard, 1806, in-12. — *L'Invention poétique*, couronnée par la Société littéraire d'Agen, 1806, in-8°. — *Le Voyageur*, pièce qui a remporté le prix décerné par l'Académie française, 1807, in-8°. — *Belzunce* ou *la Peste de Marseille*, poème, suivi d'autres poésies, Paris, Giguet et Michaud, 1808, in-18 ; seconde édition augmentée de la *Bataille d'Austerlitz*, de la *Traduction des Odes d'Anacréon*, etc., 1809, in-18. — *Les Bucoliques de Virgile*, traduites en vers français, Paris, Nicolle, 1809, in-18. — *Chant de Virgile*, 1811, in-4° ; réimprimé dans le recueil intitulé : *L'Hymen et la Naissance*, volume où l'on trouve deux autres pièces de Millevoye. — *La Mort de Rotrou*, pièce qui a remporté le prix de poésie, à l'Institut, 1811, in-4°. — *Les Embellissements de Paris*, pièce qui a remporté le 1er accessit à l'Institut, 1811, in-4°. — *Elégies*, suivies d'*Emma et Eginard* et autres poésies, la plupart inédites, Paris, Rosa, 1812, in-18. — *Goffin ou le Héros liégeois*, pièce qui a remporté le prix extraordinaire décerné par l'Institut, 1812, in-4°. — *Poésies diverses*, Paris, F. Didot, 1812, in-18, illustré. — *Charlemagne*, poème héroïque en dix chants, Paris, F. Didot, 1813, 2 vol. in-18, augmentés de la traduction en vers des chants XIV, XXII et XXIV de *L'Iliade* et de fragments inédits des chants I et II. — *La Fête des Martyrs* (pour le 21 janvier), Paris, Eymery, 1815, in-8°. — *Alfred*, poème en quatre

chants, Paris, Eymery, 1815, in-18. — *Œuvres complètes*, Paris, Ladvocat, 1822, 4 vol. in-8° ; 2e édition, 1823, 6 volumes. — *Poésies de Millevoye*, avec une notice de M. de Pongerville, Paris, Charpentier, 1841, in-18. — *Œuvres de Millevoye*, avec une notice de Sainte-Beuve, Paris, Garnier, 1865, in-18. — *Œuvres de Millevoye*, édition publiée avec des pièces nouvelles et des variantes, par P.-L. Jacob, bibliophile, illustrée, Paris, Quantin, 1880, 3 vol. in-8°.

Millevoye a été, en outre, l'éditeur des huit premiers volumes de la *Petite Encyclopédie poétique ;* de l'*Almanach littéraire* ou *Etrennes d'Apollon*, pour l'année 1806 ; des *Poètes du second ordre*, précédés d'un *Choix des vieux poètes français*, Paris, Nicolle, 1810, 4 vol. in-18 ; et, avec A.-X. Giraud, des *Lettres inédites de Madame de Sévigné*, 1814, in-8°.

PRINCIPAUX TRAVAUX A CONSULTER SUR MILLEVOYE

La Gazette de France, 15 août 1816. — *Le Journal général de la France*, 15 août 1816. — Sainte-Beuve, *Les Lundis*. — M. de Pongerville, notice en tête de son édition des *Poésies de Millevoye*, Paris, 1841. — Charles Nodier, étude en tête de l'édition *Œuvres de Millevoye* par le bibliophile Jacob, Paris, 1880.

POÉSIES CHOISIES

ÉLÉGIES

LIVRE PREMIER

LA CHUTE DES FEUILLES (1)

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre ;
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste, et mourant à son aurore,
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans :
« Bois que j'aime ! adieu.... je succombe.
Ton deuil m'avertit de mon sort ;
Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Epidaure,
Tu m'as dit : « Les feuilles des bois
« A tes yeux jauniront encore ;
« Mais c'est pour la dernière fois.
« L'éternel cyprès se balance ;
« Déjà sur ta tête en silence
« Il incline ses longs rameaux :
« Ta jeunesse sera flétrie

(1) Cette élégie, qui obtint le grand prix aux Jeux Floraux, avait été présentée à l'Académie de Toulouse, sous la forme suivante. Par la suite, Millevoye, qui écoutait trop volontiers les conseils des uns et des autres, entreprit d'apporter diverses corrections à sa pièce ; il écrivit trois variantes différentes. Nous ne donnerons ici que les deux meilleures.

« Avant l'herbe de la prairie,
« Avant le pampre des coteaux. »
Et je meurs ! de leur froide haleine
M'ont touché les sombres autans ;
Et j'ai vu, comme une ombre vaine,
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère !
Couvre, hélas ! ce triste chemin ;
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais si mon amante voilée
Au détour de la sombre allée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Eveille par un léger bruit
Mon ombre un instant consolée. »
Il dit, s'éloigne... et, sans retour,
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe....
Mais son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée ;
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

PREMIÈRE VERSION

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre ;
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste, et mourant à son aurore,
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans :

« Bois que j'aime, adieu, je succombe :
Votre deuil a prédit mon sort,

Et dans chaque feuille qui tombe
Je lis un présage de mort.
Fatal oracle d'Epidaure,
Tu m'as dit : « Les feuilles des bois
« A tes yeux jauniront encore,
« Et c'est pour la dernière fois.
« La nuit du trépas t'environne ;
« Plus pâle que la pâle automne,
« Tu t'inclines vers le tombeau.
« Ta jeunesse sera flétrie
« Avant l'herbe de la prairie,
« Avant le pampre du coteau. »
Et je meurs ! De sa froide haleine
Un vent funeste m'a touché,
Et mon hiver s'est approché
Quand mon printemps s'écoule à peine !
Arbuste en un seul jour détruit,
Quelques fleurs faisaient ma parure,
Mais ma languissante verdure
Ne laisse après elle aucun fruit.
Tombe, tombe, feuille éphémère !
Voile aux yeux ce triste chemin,
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais vers la solitaire allée
Si mon amante désolée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Eveille par un léger bruit
Mon ombre un instant consolée. »

Il dit, s'éloigne.... et sans retour !
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe.
Mais son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée,
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

DEUXIÈME VERSION

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre,
Et dans le vallon solitaire
Le rossignol était sans voix.
Triste, et mourant à son aurore,
Un jeune homme, seul, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans :

« Bois que j'aime, adieu... je succombe.
Ton deuil m'avertit de mon sort,
Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Epidaure,
Tu m'as dit : « Les feuilles des bois
« A tes yeux jauniront encore,
« Et c'est pour la dernière fois.
« La nuit du trépas t'environne ;
« Plus pâle qu'une fleur d'automne,
« Tu t'inclines vers le tombeau.
« Ta jeunesse sera flétrie
« Avant l'herbe de la prairie,
« Avant le pampre du coteau. »
Et je meurs ! De la vie à peine
J'avais compté quelques instants,
Et j'ai vu, comme une ombre vaine,
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère !
Et, couvrant ce triste chemin,
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais si mon amante voilée
Aux détours de la sombre allée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Eveille par un faible bruit
Mon ombre un instant consolée. »

Il dit, s'éloigne, et sans retour...
Sa dernière heure fut prochaine :
Vers la fin du troisième jour,
On l'inhuma sous le vieux chêne.
Sa mère (peu de temps, hélas !)
Visita la pierre isolée ;
Mais son amante ne vint pas ;
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

L'ANNIVERSAIRE

Hélas ! après dix ans je revois la journée
Où l'âme de mon père aux cieux est retournée.
L'heure sonne : j'écoute... O regrets ! ô douleurs !
Quand cette heure eut sonné, je n'avais plus de père.
On retenait mes pas loin du lit funéraire ;
On me disait : « Il dort » ; et je versais des pleurs.

Mais du temple voisin quand la cloche sacrée
Annonça qu'un mortel avait quitté le jour,
Chaque son retentit dans mon âme navrée,
Et je crus mourir à mon tour.
Tout ce qui m'entourait me racontait ma perte :
Quand la nuit dans les airs jeta son crêpe noir,
Mon père à ses côtés ne me fit plus asseoir,
Et j'attendis en vain à sa place déserte
Une tendre caresse et le baiser du soir.

Je voyais l'ombre auguste et chère
M'apparaître toutes les nuits ;
Inconsolable en mes ennuis,
Je pleurais tous les jours, même auprès de ma mère.
Ce long regret, dix ans ne l'ont point adouci ;
Je ne puis voir un fils dans les bras de son père
Sans dire en soupirant : « J'avais un père aussi ! »
Son image est toujours présente à ma tendresse.

Ah ! quand la pâle automne aura jauni les bois.
O mon père ! je veux promener ma tristesse
Aux lieux où je te vis pour la dernière fois.
Sur ces bords que la Somme arrose.
J'irai chercher l'asile où ta cendre repose
J'irai d'une modeste fleur
Orner ta tombe respectée,
Et sur la pierre, encor de larmes humectée,
Redire ce chant de douleur.

A UN BOSQUET

Salut, bosquet délicieux,
Planté par la main du mystère ;
Toi dont le voile officieux
Rendit la pudeur moins austère
Et l'amour plus audacieux !
Qu'à tes voluptueux ombrages
L'hiver épargne ses outrages,
L'été, sa dévorante ardeur ;
Qu'il échappe au vent des orages.
Au fer tranchant de l'émondeur.
Que l'amoureuse Philomèle
Ne chante que sur tes ormeaux :
Et que la houlette fidèle
Défende la branche nouvelle
Contre l'insulte des troupeaux.
Puisse l'abeille murmurante
Préférer ta feuille odorante
Même au calice de la fleur !
Puisse enfin toute la nature
Protéger ta fraîche verdure,
Et te payer de mon bonheur !

LA DEMEURE ABANDONNÉE

Elle est partie ! hélas ! peut-être sans retour !
Elle est partie ; et mon amour
Redemande en vain sa présence.
Lieux qu'elle embellissait, j'irai du moins vous voir !
A sa place j'irai m'asseoir,
Et lui parler en son absence.

De sa demeure alors je reprends le chemin ;
La clef mystérieuse a tourné sous ma main.
J'ouvre... elle n'est plus là : je m'arrête, j'écoute....
Tout est paisible sous la voûte
De ce séjour abandonné.
De tout ce qu'elle aimait je reste environné.
L'aiguille qui du temps, dans ses douze demeures,
Ne marque plus les pas, ne fixe plus le cours,
Laisse en silence fuir ces heures
Qu'il faut retrancher de mes jours.
Plus loin, dans l'angle obscur, une harpe isolée,
Désormais muette et voilée,
Dort, et ne redit plus le doux chant des amours.
Sous ces rideaux légers, les songes, autour d'elle
Balançant leur vol incertain,
Des souvenirs du soir charmaient, jusqu'au matin,
Le paisible sommeil qui la rendait plus belle.
Sur ce divan étoilé d'or,
Qu'inventa l'opulente Asie,
De ses cheveux je crois encor
Respirer la pure ambroisie.
Je revois le flambeau qui près d'elle veillait
A l'instant où sa main chérie
Traça dans un dernier billet
Ces mots : « C'est pour toute la vie.... »
Mots charmants ! Oh ! déjà seriez-vous effacés ?
Ne resterait-il plus à mon âme flétrie
Qu'un regret douloureux de mes plaisirs passés ?

LA PROMESSE

Il est donc vrai ! tu veux qu'en mon lointain voyage
Sous le ciel d'Orient j'emporte ton image ;
Et d'un espoir douteux abusant mon amour,
Ta bouche me promet les baisers du retour.
Du retour !... Tu l'as vu, cet éclatant navire !
Et sa poupe et ses mâts de fleurs étaient ornés :
En ses pavillons d'or il tenait enchaînés
Et la fortune et le zéphyre.
Avant peu, disait-on, il reverra le port.
Eh bien ! les jours ont fui. L'inquiète espérance
A l'horizon des mers cherche en vain sa présence,
Il ne reviendra plus. Si tel était mon sort !
Hélas ! du voyageur la vie est incertaine !
S'il échappe aux brigands de la forêt lointaine,
Le désert l'engloutit dans les sables profonds,
Ou sur d'âpres chemins les coursiers vagabonds
Dispersent de son char la roue étincelante,
Et brisent sa tête sanglante
Au penchant rapide des monts.
Et je pars ! Ah ! détourne un funeste présage,
Et pour moi désormais les cieux s'embelliront ;
Et dans mon fortuné voyage
Je verrai, pure et sans nuage,
L'étoile du bonheur rayonner sur mon front.

LE SOUVENIR

Près des ombrages où Vincenne
Voyait le plus saint de nos rois
Dicter ses pacifiques lois
Sous les ombrages d'un vieux chêne,
Il est un modeste hameau
Que j'habitai long-temps près d'elle,
Et que cette amante fidèle
Abandonna pour le tombeau.
Salut, verte colline, à mes yeux si connue !

Salut, triste et longue avenue,
Que je traversais à grands pas
Lorsque de la cité prochaine
Je hâtais mon retour, pour recueillir, hélas !
Les restes précieux d'une vie incertaine
Que me disputait le trépas !
Voici la route détournée
Où de nos projets d'hyménée
Elle aimait à s'entretenir,
Et, déjà du sort condamnée,
Sur les bords du cercueil me parlait d'avenir.
Alors errait sur son visage
Un languissant sourire.... et moi,
Voyant son calme avec effroi,
Avant l'heure d'hymen je pleurais mon veuvage.
Mais sur ce vert rocher qui s'élève à l'écart,
Entre le bois et la colline,
N'ai-je pas entendu la clochette argentine
De la chèvre errant au hasard ?
J'approche... O souvenir ! c'est elle
Qui, mêlant ses secours aux vains secours de l'art,
Dans un sein desséché répandait, mais trop tard,
Les doux trésors de sa mamelle.
Garde ton lait, chèvre fidèle,
Un jour, hélas ! ce jour peut-être n'est pas loin,
De tes bienfaits aussi ma vie aura besoin,
Et tu feras pour moi ce que tu fis pour elle.
Mais la nuit vient : déjà ses voiles étendus
Enveloppent les cieux plus sombres,
Et mon regard encor cherche à travers les ombres
Cette triste demeure, où l'on ne m'attend plus.

LE BOIS DÉTRUIT

Nymphes, pleurez ! pleurez : l'antique bois
De son enceinte a perdu le mystère.
Pleurez, Amours ! le chêne solitaire
Vous a voilés pour la dernière fois.

Je n'entends plus sous les vertes allées
Des passereaux les joyeuses volées.
De ce séjour hôtes charmants et doux,
Est-il aussi des proscrits parmi vous ?
Le voyageur, trompé dans son attente,
Redouble en vain sa marche haletante,
Implore en vain contre les feux du jour
L'ombrage épais, disparu sans retour.
La jeune amante, à qui ce lieu retrace
Le souvenir de l'amant trop aimé,
Cherche de l'œil l'asile accoutumé,
Ne le voit plus, se tait, soupire, et passe.
Malheur à toi, destructeur inhumain !
D'un dieu vengeur sur toi pèse la main.
Il est un dieu qui préside aux campagnes,
Dieu des coteaux, des bois et des vergers,
Il règne, assis sur les hautes montagnes,
Et ne reçoit que les vœux des bergers,
Que les présents de leurs douces compagnes.
A son signal, d'aimables messagers,
Prenant l'essor, vont couvrir de leur aile
La fleur naissante ou la tige nouvelle.
A la clarté des célestes flambeaux,
Il veille au loin. Familles des oiseaux,
Il recommande aux brises du bocage
De balancer vos paisibles berceaux
Dans la fraîcheur du mobile feuillage.
Il ne veut pas que le froid aquilon
Avant le temps jaunisse les fougères ;
Il ne veut pas que les lis du vallon
Tombent foulés sous le pied des bergères.
Ce même dieu doit te punir un jour :
Il remettra sa vengeance à l'Amour ;
Et le zéphyr, exilé du feuillage,
De la beauté dont ton cœur a fait choix
Emportera la promesse volage,
Comme son souffle emportait autrefois
La feuille errante au sein profond des bois
Dont ta fureur a profané l'ombrage.

LA FLEUR

Fleur charmante et solitaire
Qui fus l'orgueil du vallon,
Tes débris jonchent la terre
Dispersés par l'aquilon.

La même faux nous moissonne ;
Nous cédons au même dieu ;
Une feuille t'abandonne,
Un plaisir nous dit adieu.

Hier, la bergère encore
Te voyant sur son chemin,
Disait : « Fille de l'Aurore,
Tu m'embelliras demain. »

Mais sur ta tige légère
Tu t'abaisses lentement ;
Et l'ami de la bergère
Vint te chercher vainement.

Il s'en retourne et soupire :
« Console-toi, beau pasteur !
Ton amante encor respire.
Tu n'as perdu que la fleur.

« Hélas ! et ma jeune amie
Ainsi que l'ombre a passé ;
Et le bonheur de ma vie
N'est plus qu'un rêve effacé.

« Elle était aimable et belle,
Son pur éclat s'est flétri.
Et trois fois l'herbe nouvelle
Sur sa tombe a refleuri. »

A ces mots sous la ramée
Je suis ma route, et j'entends
La voix de ma bien-aimée
Me redire : « Je t'attends. »

L'INQUIÉTUDE

Sais-tu pourquoi cet inquiet tourment
De mon bonheur empoisonne l'ivresse ?
Sais-tu pourquoi dans le plus doux moment
Mon œil distrait se voile de tristesse ?
Pourquoi souvent à ta main qui la presse
Ma froide main répond négligemment ?
Le sais-tu ? Non. Connais donc ma faiblesse.
Ris, tu le peux, de mes travers nouveaux :
Je suis jaloux, et jaloux sans rivaux !
Quand le présent m'enivre de délices,
Dans le passé je cherche des supplices.
Ton cœur, réponds sans nul déguisement,
N'a-t-il battu que pour moi seulement ?
Durant les nuits, à l'heure où tout sommeille,
Jamais, dis-moi, les traits d'un autre amant
N'ont-ils troublé tes songes ni ta veille ?
Le regard fixe et le sein oppressé,
Te rappelant une image trop chère,
N'as-tu jamais, le soir, près de ta mère,
Laissé tomber le travail commencé ?
Tu me dis *j'aime*, et d'une voix si tendre !
Ce mot charmant, pour moi seul l'as-tu dit ?
Que sais-je ? Un autre avant moi l'entendit
Peut-être !... Eh bien ! je ne puis plus l'entendre.
Pardonne, hélas ! dans mon trouble fatal,
Je te paraîs injuste, ingrat ; mais j'aime !
Ah ! songe bien que pour l'amour extrême
Un souvenir est encore un rival.

PRIÈRE A LA NUIT

Du jour sœur paisible et voilée,
Qui, sur la terre consolée
Versant le baume du repos,
Couronnes ta tête étoilée

D'un diadème de pavots,
O Nuit ! pardonne si ma lyre,
Frémissant au gré du zéphyre
Parmi les saules de ces bords,
Ose un instant par ses accords
Troubler la paix de ton empire.
J'ai vu le disque étincelant
S'éteindre aux humides demeures,
Et le groupe léger des Heures
Suivre ton char en se voilant.
Tout dort ; et moi, seul, en silence,
Aux lueurs d'un pâle flambeau,
Devant ton trône je balance
Des suppliants l'humble rameau.
Je n'invoque point ton mystère
Pour aller ravir à sa mère
Une vierge au cœur ingénu,
Qui, solitaire et sans défense,
Achève, le sein demi-nu,
Son dernier songe d'innocence.
Je ne vais point d'un seuil jaloux
Tenter la route détournée,
Et par un furtif hyménée
Venger, en dépit des verrous,
La jeune épouse condamnée
Au froid baiser d'un vieil époux.
Mes vœux sont purs. O Nuit sacrée !
Fais qu'un songe à l'aile dorée,
Avant le retour du soleil,
Vienne de l'image adorée
Enchanter mon heureux sommeil.
Pour toi, déité que j'implore,
Je veux sur le bord des ruisseaux
Unir le pâle sycomore
A l'if, ornement des tombeaux;
Jusques à l'aurore prochaine,
De l'amour charmant les douleurs,
Je veux à ton autel d'ébène
Consacrer un hymne et des fleurs.

LES REGRETS D'UN INFIDÈLE

Oui, c'en est fait, Isore, un sentiment vainqueur
Triomphe du nœud qui nous lie !
Pauvre Isore ! j'ai vu Délie :
Délie a tous mes vœux, Délie a tout mon cœur.
Et, tandis que la nuit obscure
Protège, loin de toi, nos muets entretiens ;
Tandis que ma bouche parjure
Appelle des baisers qui ne sont plus les tiens,
Aux tremblantes lueurs d'une lampe affaiblie
Tu relis le dernier serment
De l'infidèle qui t'oublie ;
Tu songes à l'amour, et tu n'as plus d'amant !
Je suis déjà puni. Ta rivale a des charmes.....
Eh bien ! ton souvenir est encor plus puissant.
Je te pleure en te trahissant :
La légère inconstance a donc aussi des larmes !

Jamais, hélas ! Oh ! non, jamais
L'orgueilleuse beauté que malgré moi j'adore
N'aimera comme tu m'aimais ;
Je le sais, et pourtant je te fuis, pauvre Isore !

Ta confiance encore ajoute à mon malheur
Parfois, sortant des bras de ta rivale heureuse,
Fatigué des transports d'une nuit amoureuse,
Je t'aborde, l'air vague et le front sans couleur :
N'importe ! Loin de toi toute crainte est bannie ;
Tu ne soupçonnes pas l'infidèle insomnie
Qui sur mes traits changés imprime la pâleur ;
Seulement ta bouche m'accuse
De consumer ma vie au sein des longs travaux,
Et de consacrer à ma muse
L'heure où le doux sommeil balance ses pavots.
Je souris tristement à l'erreur qui t'abuse.
Mais lorsque tu me dis : « Je compte sur ta foi ;
Ne m'abandonne pas, je me confie à toi. »
Alors mon cœur succombe au trouble qui l'oppresse ;

Je sens l'aveu cruel s'échapper à moitié ;
Et toi, tu crois à ma tendresse,
Qui n'est plus que de la pitié.
Quand finira l'erreur dont tu jouis encore,
Combien de larmes vont couler !
Je plaindrai tes douleurs, et, sans les consoler,
Je répéterai : « Pauvre Isore !... »
Périsse, périsse le jour
Où la fière Délie usurpa ton empire !
Périssent ses attraits et son fatal sourire !
Périsse même son amour !
Qu'ai-je dit ? Peut-être Délie,
Un jour d'Isore en pleurs vengera l'abandon :
Oublié comme je t'oublie,
Je viendrai, douce Isore, implorer un pardon ;
Mais en vain : le dieu qui console,
Le temps aura donné ton cœur
A quelque autre amant moins frivole,
Et plus digne de son bonheur.

LE SORT D'UN AMANT

J'étais jeune, une déesse
Des cieux pour moi descendit ;
Souriant elle me dit :
« Je suis l'antique Sagesse. »
Son air de sincérité
Ajoutait encore aux grâces
De sa douce austérité ;
Elle ajouta : « Suis mes traces ;
Je mène à la vérité. »
Je la suivis ; mais les belles
De moi détournaient les yeux.
« Ah ! redisait l'une d'elles,
Jeune sage est bientôt vieux. »
A ces mots, de ma déesse
Je pris congé sans retard,
Et dis à l'enchanteresse :
« Prends pitié de ma vieillesse,

Rajeunis-moi d'un regard. »
Embrasé du feu lyrique,
J'osai jusque dans les cieux
Suivre l'aigle audacieux
En son essor pindarique
Je vis les belles alors
Accueillir d'un ris perfide
Mes poétiques transports,
Et ces colombes de Gnide
S'enfuir devant mes accords.
Elles me disaient : « Compose
De plus gracieux écrits
Dont le baiser, dont la rose
Soient le sujet et le prix. »

A cette voix adorée
Je ne pus me refuser,
Et de ma lyre effleurée
Le chant n'eut que la durée
De la rose ou du baiser.

Maintenant que ma jeunesse
Traîne des jours sans désirs,
Et que l'abus des plaisirs
Me condamne à la sagesse :
Les belles, le front glacé,
Me regardent comme une ombre ;
Et pour elles, du passé
Les baisers, doux et sans nombre,
Semblent un songe effacé.
Les ingrates m'osent dire :
« Nous te répétions toujours
Que les travaux de la lyre
Usaient lentement tes jours. »

Plus que vous, fidèle et tendre,
Cette lyre au monument
Avec moi voudra descendre ;
Mais qui de vous sur ma cendre
Viendra rêver un moment ?

LA SOIRÉE

J'entends la cloche de la nuit
Qui vers la cité nous rappelle ;
Le char léger qui nous conduit
Fend les airs : la route s'enfuit,
Le plaisir s'enfuit avec elle.
Des simples charmes du vallon
Aux pompeux ennuis du salon
Il faut passer, ma bien-aimée !
Pour nous vingt flambeaux éclatants
Vont remplacer dans peu d'instants
Le demi-jour de la ramée.
Nous allons, par de froids discours,
Graves à la fois et frivoles,
Quitter ces entretiens si courts
Et qui renfermeront toujours
Plus de baisers que de paroles.
Mais, en dépit de tes atours,
Mon souvenir tendre et fidèle
Te reverra cent fois plus belle
Dans la parure des amours.
A cet odorant diadème,
Qui du front de celle que j'aime
Egale à peine la fraîcheur,
Je reconnaîtrai l'humble fleur
D'ont j'ornai sa tête chérie
Avant de quitter la prairie
Qui fut témoin de mon bonheur.
Pardonne ; mais sur ton visage
Je chercherai le doux ravage,
Trace de nos plaisirs secrets ;
Et mon œil, qui sur tant d'attraits
Avec volupté se repose,
Voudra démêler dans tes traits
Une aimable métamorphose :
Car aux yeux ravis d'un amant
Le lis peut effacer la rose ;
Le coloris le plus charmant
Est la pâleur dont il est cause.

LE DÉGUISEMENT

L'airain neuf fois a frappé l'heure :
Loin d'une indiscrète demeure,
Echappons-nous, seuls et sans bruit ;
Usant d'une innocente adresse,
Prends les voiles de la vieillesse
Pour tromper l'œil qui nous poursuit :
Telle on voit une main fidèle
Couvrir du chaume protecteur
La timide et pâle fraîcheur
De la tige aimable et nouvelle.
Défends à ces cheveux flottants
De trahir nos métamorphoses.
Et que l'hiver dise au printemps
De cacher ses lis et ses roses.
Retiens le tendre empressement
De ton pas qui se précipite,
Et chemine aussi lentement
Que ton ami quand il te quitte.
Sachons un moment contenir
Ce feu d'amour qui nous dévore :
Un moment, un moment encore,
Et l'imposture va finir.
Les baisers de la jeune Aurore
Ont vieilli l'amant qu'elle adore,
Et les miens vont te rajeunir.
Mais, à cette enivrante image,
Ton bras encor plus tendrement
Presse le mien : un doux nuage
S'abaisse sur ton œil charmant ;
Déjà ton âme s'abandonne
Au bonheur que tu dois goûter :
Et l'antique voile s'étonne
De sentir un cœur palpiter.

LE RETOUR

Sur le chaume de ces demeures
Déjà le soir s'est abaissé :
Sortons de l'asile où les heures
Comme les instants ont passé.
Souris, Amour, si la bergère,
Quittant la grotte bocagère,
En rapporte, selon mes vœux,
Un doux souvenir dans son âme,
Dans ses yeux une douce flamme,
Une feuille dans ses cheveux.

LE POÈTE MOURANT

Le poète chantait : de sa lampe fidèle
S'éteignaient par degrés les rayons pâlissants :
Et lui, prêt à mourir comme elle,
Exhalait ces tristes accents :

« La fleur de ma vie est fanée ;
Il fut rapide, mon destin !
De mon orageuse journée
Le soir toucha presque au matin.

« Il est sur un lointain rivage
Un arbre où le Plaisir habite avec la Mort.
Sous ses rameaux trompeurs malheureux qui s'endort !
Volupté des amours ! cet arbre est ton image.
Et moi, j'ai reposé sous le mortel ombrage ;
Voyageur imprudent, j'ai mérité mon sort.

« Brise-toi, lyre tant aimée !
Tu ne survivras point à mon dernier sommeil ;
Et tes hymnes sans renommée
Sous la tombe avec moi dormiront sans réveil.
Je ne paraîtrai pas devant le trône austère
Où la postérité, d'une inflexible voix,

Juge les gloires de la terre,
Comme l'Egypte, aux bords de son lac solitaire.
Jugeait les ombres de ses rois.
« Compagnons dispersés de mon triste voyage,
O mes amis ! ô vous qui me fûtes si chers !
De mes chants imparfaits recueillez l'héritage,
Et sauvez de l'oubli quelques-uns de mes vers.
Et vous par qui je meurs, vous à qui je pardonne,
Femmes ! vos traits encore à mon œil incertain
S'offrent comme un rayon d'automne,
Ou comme un songe du matin.
Doux fantômes ! venez, mon ombre vous demande
Un dernier souvenir de douleur et d'amour :
Au pied de mon cyprès effeuillez pour offrande
Les roses qui vivent un jour. »

Le poète chantait : quand la lyre fidèle
S'échappa tout à coup de sa débile main ;
Sa lampe mourut, et comme elle
Il s'éteignit le lendemain.

LIVRE SECOND

COMBAT D'HOMÈRE ET D'HÉSIODE

C'était dans la Chalcide. A ses festins funèbres
Ganictor, appelant tous les chantres célèbres,
Pleurait Amphidamas ; et des jeux solennels
Achevaient d'apaiser les mânes paternels.
Trois fois la nuit sacrée a fait place à l'aurore,
Et le cirque poudreux vient de s'ouvrir encore.
Les lutteurs sont armés de leurs cestes pesants ;
L'huile coule à flots d'or sur leurs membres luisants,
Cependant que, jaloux d'un glorieux salaire,
Les chars ont déployé leur course circulaire.

Mais les derniers rayons du troisième soleil
Vont d'un combat plus noble éclairer l'appareil :

Nouveaux Automédons ! d'une main empressée
Sur les essieux brûlants jetez l'onde glacée ;
Vers la crèche abondante emmenez les coursiers,

Et séchez vos sueurs aux flammes des foyers.
Que de ces longs efforts l'athlète enfin respire.
Et vous, peuple ! écoutez : les maîtres de la lyre,
Hésiode encor jeune, Homère déjà vieux,
Se disputent le prix des chants harmonieux.

Du laurier d'Hippocrène une branche sacrée
S'agite dans la main du poète d'Ascrée ;
En ces mots il commence, et ses nobles chansons
De la lyre jamais n'empruntèrent les sons.

HÉSIODE

« Sur le mont des Neuf Sœurs je portais la houlette,
Elles vinrent un jour, au milieu des troupeaux,
Saluer le pasteur du doux nom de poète ;
Je visitai leur temple et portai leurs bandeaux.

HOMÈRE

« Une nuit, je rêvai que l'oiseau du tonnerre,
Vers les bords du Mélès se jouant avec moi,
M'emportait aux confins des cieux et de la terre,
Et me disait : « La terre et les cieux sont à toi. »

HÉSIODE

« Filles de Mnémosyne, augustes immortelles,
O Muses ! vous serez mes dernières amours.
Heureuse est la demeure où reposent vos ailes !
La palme et l'olivier l'ombrageront toujours.

HOMÈRE

« Honneur au roi des dieux ! Autant le haut Gargare
Surpasse les rochers enfoncés dans la mer ;
Autant l'Olympe altier surmonte le Tartare ;
Autant parmi les dieux domine Jupiter.

HÉSIODE

« Les Muses, vers le soir, entrelaçant leur danse,
Couronnent l'Hélicon de leur groupe joyeux ;
Ou, montant vers l'Olympe, elles vont en cadence
Savourer le nectar dans la coupe des dieux.

HOMÈRE

« Jupiter ne meurt point ; le sang de l'hécatombe
Jamais ne rougira le marbre de sa tombe ;
Sur sa tombe jamais les coursiers indomptés
N'iront briser les chars dans la lice emportée.

HÉSIODE

« Et nous, mortels promis à l'empire des ombres,
Nous verrons avant peu le nocher des enfers,
Et les dormantes eaux du fleuve aux rives sombres,
Qui seul de son tribut n'enrichit point les mers.

HOMÈRE

« Au terme inévitable à grands pas je m'avance :
Des *Travaux et des Jours* (1) tu chantas l'ordonnance ;
Pour moi, faible vieillard que le temps a glacé
Les travaux sont finis et les jours ont cessé.

HÉSIODE

« Fils du Mélès ! ta voix, prodige d'harmonie,
Est celle du vieux cygne aux sons mélodieux ;
L'Olympe est ton domaine, et ton puissant génie
Pénètre librement dans le conseil des dieux.
Et toutefois, des maux épuisant l'urne amère,
Mendiant repoussé de palais en palais,
Tu maudiras la vie et le jour où ta mère
Reçut l'embrassement de l'amoureux Mélès.

HOMÈRE

« Pontife d'Hélicon ! tes vers sont l'ambroisie
Que la charmante Hébé verse aux banquets du ciel ;

(1) *Les Travaux et les Jours*, poème d'Hésiode.

Aux rives d'Olmius, la docte Poésie
A laissé sur ta bouche un rayon de son miel.
Redoute cependant les fêtes d'Ariane ;
Crains l'amour, crains l'Eubée et ses flots ennemis !
Ta dernière heure est proche : invoqué par Diane,
Jupiter Néméen aux Parques l'a promis. »

Ils cessaient ; mais la foule autour d'eux réunie
Se plut à prolonger ce combat d'harmonie.
Homère alors chanta, d'une sublime voix,
Les peuples immolés aux querelles des rois,
La Discorde attelant les coursiers de la guerre,
L'Injure aux pieds d'airain foulant au loin la terre,
Et la Grèce, d'Achille embrassant les genoux.
Hésiode redit sur un mode plus doux
Le gai printemps séchant les larmes des Hyades ;
Les sept filles d'Atlas, les timides Pléiades
Sur le front du Taureau s'élevant dans les airs ;
Le Soleil en vainqueur parcourant l'univers,
Et les Mois, les Saisons, dans leur marche ordonnée,
Suivant à pas égaux la route de l'année.
Il rappelait à l'homme instruit de ses leçons
Les jours chéris des dieux, les soins dus aux moissons
Le prix du temps, les fruits de l'austère sagesse,
Et les dons renaissants de la Bonne-Déesse.

Ganictor, né timide, et dans la paix nourri,
Aux belliqueux accords n'était point aguerri ;
Il décerna la palme aux hymnes pacifiques :
Une noire brebis, deux trépieds magnifiques,
Du prêtre d'Apollon payèrent les talents.
Homère, un vain laurier ceignit tes cheveux blancs !...
Le vainqueur, aux regards de la foule assemblée,
Du sang de la brebis dans le cirque immolée
Apaise avant le temps la Junon des enfers ;
Et les riches trépieds aux Muses sont offerts.
Le vieillard se dérobe aux louanges stériles.
Un enfant de Samos guide ses pas débiles ;
Et tous deux, sans regrets quittant ces bords ingrats,
Vont chercher des amis, qu'ils ne trouveront pas.

LA JEUNE ÉPOUSE

Vierges, filles des mers, jeunes Océanides,
Ecartez le soleil de vos grottes humides.

Les sons de la cithare au bruit des coupes d'or,
S'unissent ; et déjà la fille d'Elphédor,
Naïs, vierge au front pur, de roses couronnée,
Rêveuse s'est assise au banquet d'hyménée.
Toutefois par moment, son regard inquiet
Mesurait le déclin du jour qui s'enfuyait.

» La nuit vient, disait-elle, et bientôt voici l'heure
Où doit s'ouvrir pour moi la nouvelle demeure.
Doux seuil ! toit paternel ! fleurs qu'arrosait ma main :
Mes yeux, sans vous trouver, vous chercheront demain.
Mon père, et vous, mes sœurs, à qui je fus si chère !
Il faut nous séparer..... O ma mère, ma mère !
L'inexorable hymen va m'imposer sa loi ;
Le baiser du réveil ne sera plus pour toi. »

Dans l'épaisseur des bois, s'ouvrait l'enceinte agreste
Où jadis la Pudeur eut son autel modeste :
Un sentier peu connu, de mousse recouvert,
Conduisait au parvis de ce temple désert,
Là, tandis que Vesper cache encor son étoile,
La virginale épouse, abandonnant le voile
Dont le prêtre d'hymen a paré ses cheveux,
Vient à l'humble déesse offrir ses derniers vœux.

Les yeux baissés, au temple elle arrive en silence ;
La tige d'un beau lis dans sa main se balance.
Sur l'autel, d'un lait pur elle épanche les flots,
Se prosterne, et sa voix laisse échapper ces mots :
« Sainte pudeur, accepte une dernière offrande.
Tu ne me verras plus enlacer ta guirlande,
Couronner les autels de bandeaux et de fleurs ;
Je ne puis désormais te donner que des pleurs. »

Arrosant de ses pleurs le beau lis qu'elle effeuille,
La fille d'Elphédor un moment se recueille,

Imprime sur l'autel un baiser triste et doux,
Et lentement retourne au banquet de l'époux.
L'époux distrait, cherchant son épouse charmante,
Oubliait et la fête et la coupe écumante.
Il voit Naïs, et, l'œil étincelant d'amour,
Accuse de lenteur le char brillant du jour.

C'en est fait : dérobée aux larmes de sa mère.
Naïs... O chaste nuit ! redouble ton mystère.
Tout est calme autour d'eux ; tout dort ; on n'entend plus
Que les soupirs mourants et les vagues refus.
Sainte Pudeur ! adieu : de ton culte jalouse,
Vénus, Vénus triomphe, et la vierge est épouse ;
Et l'époux enflammé tremble que le soleil
Ne remonte avant l'heure à l'horizon vermeil.

Vierges, filles des mers, jeunes Océanides,
Retenez le soleil en vos grottes humides.

DANAÉ

La nuit règne ; les vents assiègent en furie
La nef où Danaé va, dans la sombre mer,
Périr avec son fils, le fils de Jupiter !
Danaé de ses bras l'environne et s'écrie :
« Nous ne reverrons plus les rivages d'Argos ;
Mon père nous condamne aux ombres éternelles.
Aimable et cher enfant, dors, bercé par les flots ;
Vagues, dormez ; dormez, souffrances maternelles !

« O mon fils ! tu ne crains ni le courroux des vents,
Ni la nuit sans clarté, ni la vague sonore ;
Ton doux et jeune cœur se rit des flots mouvants
Qui passent sur ton front sans le toucher encore.
Ah ! si tu comprenais nos dangers et nos maux,
Tu sentirais aussi mes alarmes mortelles.
Mais non... dors, mon enfant ; dors, bercé par les flots ;
Vagues dormez ! dormez, souffrances maternelles !

« Tyntarides brillants, dont l'éclat toujours pur
Des turbulentes mers blanchit le noir azur,
O célestes gémeaux, que le nocher révère !
Ce fils d'un sang divin, n'est-il pas votre frère ?
De Danaé plaintive écoutez les sanglots :
Veillez sur nous du haut des voûtes éternelles.
Et toi, dors, mon enfant ; dors, bercé par les flots ;
Vagues, dormez ; dormez, souffrances maternelles !

« Cyclades, chastes sœurs, qui flottez sur la mer,
Et couronnez au loin les flots bruyants d'Egée !
Je me confie à vous : du fils de Jupiter
Attirez sur vos bords la barque protégée.
Sers une autre Latone, ô palmier de Délos !
Etends sur nous aussi tes feuilles immortelles.
Et toi, dors, mon enfant ; dors, bercé par les flots ;
Vagues dormez ; dormez, souffrances maternelles !

» N'ai-je point découvert sur les flots aplanis
Les enfants balancés mollement dans leurs nids,
Fille du dieu des vents, tutélaire Alcyone ?
N'ai-je pas entendu ta plainte monotone ?
Au nom de ton Céix englouti dans les eaux,
Que la docile mer se calme sous tes ailes !
Et toi, dors, mon enfant ; dors, bercé par les flots ;
Vagues, dormez ; dormez, souffrances maternelles !

» Déesse aux pieds d'albâtre, orageuse Thétis,
Du souverain des dieux, toi, fille auguste et chère !
Tu sais, hélas ! quels pleurs coûtent les jours d'un fils ;
Mère, prête l'oreille aux plaintes d'une mère. »
Thétis entend sa voix, et dit : « Nymphes des eaux,
Confiez leurs destins aux Cyclades fidèles !
Et toi, dors, jeune enfant ; dors, bercé par les flots ;
Vagues, dormez ; dormez, souffrances maternelles ! »

HOMÈRE MENDIANT

« Beau séjour où l'Hermus épand ses flots sacrés,
Ville chère à Junon, ville aux coteaux dorés,

Dont la haute Sardène et son ombrage antique
Couronnent les vallons et l'antre prophétique,
Cumes ! je te salue. Au sein profond des nuits,
Trois fois un heureux songe a flatté mes ennuis :
Tout songe vient des cieux ; et Jupiter sans doute
De tes remparts divins m'a fait prendre la route.
Seul avec cet enfant que Samos a nourri,
Depuis douze soleils, sans secours, sans abri,
Je me traîne à pas lents sur l'inculte rivage.
Quelques fruits, dédaignés de la brute sauvage,
L'herbage impur, vomi par le flot écumant,
De nos corps épuisés sont l'unique aliment.
Verra-t-on cet enfant, l'appui de ma misère,
Mourir à mes côtés en appelant sa mère ?
Verra-t-on le vieillard, de rocher en rocher,
Errer tel qu'un vaisseau privé de son nocher ?
Mon guide m'a conduit au seuil de l'opulence :
Au nom de ce rameau qu'en ma main je balance,
Laissez-vous attendrir à mes tristes accents,
Portes d'airain ! tournez sur vos gonds gémissants ;
Et mon guide, ce soir, aux prochaines prairies,
Enlacera pour vous les guirlandes fleuries. »
Ainsi parle, accablé de ses cruels destins,
Un vieillard dont les yeux pour jamais sont éteints ;
C'est Homère ! A Lycus appartient cette enceinte
Où l'art des Doriens le dispute à Corinthe :
Pour les parvis des dieux le marbre réservé
Soutient de son palais le portique élevé ;
Cent vierges, qu'enfanta l'Inde voluptueuse,
Couvrent de mets choisis sa table fastueuse,
Et dans les coupes d'or épanchent en ruisseaux
Les vins délicieux de Chypre et de Naxos,
Jusqu'à l'heure où, lassé de la bruyante orgie,
Il s'endort aux doux sons des flûtes de Phrygie.

Le vieillard, sur le seuil, aux nombreux serviteurs
Atteste du foyer les Lares protecteurs,
Le nom du suppliant, son âge et sa misère.
De Lycus, qui déjà s'arme d'un front sévère,

Il s'approche, et, fidèle au signe accoutumé,
Baise humblement les bords du manteau parfumé :
« O Lycus ! l'homme heureux, tel qu'un dieu sur la terre,
Des biens de l'indigence est le dépositaire ;
Un favorable sort m'amène sur ces lieux :
L'étranger, tu le sais, vient de la part des dieux ;
Ne me dédaigne pas. La Prière, éplorée,
Du puissant Jupiter est la fille sacrée.
Ne me dédaigne pas, Lycus ; mon seul trésor,
Cette lyre envers toi peut m'acquitter encor.
J'ai visité du Nil les campagnes fécondes ;
J'ai traversé la mer et parcouru les ondes :
Les peuples m'entouraient ; et les trépieds dorés
Furent souvent le prix de mes vers inspirés.
En écoutant mes vers, la docte Méonie
Croyait d'Apollon même entendre l'harmonie ;
Et les vieillards charmés se levaient devant moi.
J'ai chanté pour les dieux, je chanterai pour toi.
Puisse ma voix monter à la voûte étoilée !
Puisse de Jupiter la faveur signalée
De jours délicieux composer tes destins !
Que l'ambre le plus pur s'exhale à tes festins ;
Que les Plaisirs, fixés dans tes belles demeures,
Précipitent pour toi les pas légers des Heures ;
Que le char des moissons fatigue tes taureaux ;
De tes saules nombreux que les souples rameaux
Ne suffisent qu'à peine à tresser les corbeilles
Qui rompent sous le poids des vendanges vermeilles !
Et moi, je reviendrai sous ces toits éclatants,
Ainsi que l'hirondelle au souffle du printemps,
Saluer de nouveau tes sonores portiques,
Et consacrer un hymne à tes dieux domestiques. »

« — Etranger, dit Lycus, porte ailleurs tes accords :
Fais entendre ton hymne au sombre dieu des morts ;
Il t'attend. Aussi bien ta plainte m'importune ;
J'eus toujours en horreur l'aspect de l'infortune. »
Triste, le cœur navré, le sublime vieillard
Au ciel qu'il ne voit plus lève encor son regard ;

Il sort ; mais près du seuil un instant il s'arrête :
« Que mes maux, ô Lycus ! retombent sur ta tête !
Puissent les immortels, justement irrités,
Borner enfin le cours de tes prospérités !
Puisse ta dernière heure amener à ta porte
D'héritiers à l'œil sec une avide cohorte
Qui, dévorant tes biens, semble te reprocher
L'obole que la mort paye au fatal nocher !
Toi, ville sans pitié, sourde aux chants du poète,
Que pour tes murs ingrats la lyre soit muette !
Et qu'elle-même un jour la sévère Junon
Abandonne à l'oubli ta poussière sans nom ! »
Aussitôt de l'enfant la main compatissante
Le guida vers les bords de la mer blanchissante ;
Et, sur la grève assis, le vieillard en ces mots
Chanta son dernier chant, au bruit mourant des flots :
« O fleuve paternel ! beau Mélès ! doux rivage
Où Critéis, ma mère, éleva mon jeune âge,
Quand Jupiter encor permettait à mes yeux
De voir les traits de l'homme et la clarté des cieux !
Frais vallons, bois sacrés ! verdoyantes prairies !
Laissez, laissez du moins vos Nymphes attendries
Aux fidèles échos redire quelque jour
Votre Mélésigène exilé sans retour.
Et vous, dont je ne n'obtins pour ombrager ma tête
Qu'un stérile laurier, jouet de la tempête,
Muses, filles du ciel ! recevez mes adieux.
Je ne chanterai plus les héros, ni les dieux,
Ni les tours d'Ilion par les Grecs menacées ;
Ni l'épouse d'Hector devant les portes Scées,
Ni d'Achille outragé l'inflexible repos ;
Ni le fils de Laërte au loin battu des flots.
Déjà ma voix ressemble à la voix monotone
De la faible cigale aux premiers jours d'automne ;
Déjà cessent pour moi les sons mélodieux :
Muses ! filles du ciel ! recevez mes adieux. »

Homère ainsi chantait, quand le dieu de la lyre
Fit entendre ces mots au fond du sombre empire :

« O Parques, arrêtez ! L'arbitre souverain
Ravit les jours d'Homère à vos ciseaux d'airain. »
Il dit, et l'enleva dans le sein du nuage ;
Et l'enfant de Samos resta seul sur la plage.
Les Sirènes, dit-on, ces Muses de la mer,
Recueillirent le chantre aimé de Jupiter ;
Et quand, la lyre en main, belles Achéloïdes,
Il charme de la voix vos demeures humides,
On vit, durant trois jours, sur ces rives fécondes,
Par des chants, par des jeux, les transports signalés,
Comme au temps où du Nil les paternelles ondes
Ramènent l'abondance aux peuples consolés.

LES DERNIERS MOMENTS DE VIRGILE

Seul, loin de son pays, au fond d'une chaumière,
Près de fermer ses yeux à la douce lumière,
Virgile prit sa lyre, et sa touchante voix
Se fit entendre, hélas ! pour la dernière fois :

« Noble Auguste ! sans moi poursuis ton beau voyage.
Le mien est terminé. Je succombe avant l'âge ;
Et déjà de la mort le trouble avant-coureur
Fait tressaillir mon sein d'une vague terreur.
En vain tu m'as rendu le doux sol de mes pères.
Je n'en jouirai pas ; et des mains étrangères
Déposeront ma cendre en des champs ignorés.
Charmante Parthénope ! heureux bords ! monts sacrés !
Vous que je choisissais pour dernière patrie !
Oh ! sous vos frais coteaux à la pente fleurie
Combien ma cendre un jour eût dormi mollement !
Les Nymphes de vos bords sur l'humble monument,
Le soir, eussent posé leur couronne champêtre,
Et plus d'un voyageur l'eût visité peut-être.
Adieu, séjour natal, terre où je fus nourri !
Adieu, toit paternel, héritage chéri !
Humble Mantoue ! adieu. Que Mars enfin pardonne
A tes champs trop voisins de la triste Crémone !

« Vous que j'ai tant aimés, je ne vous verrai plus,
Tibulle, Horace, Ovide, et toi, tendre Gallus !
Songez à moi ; plaignez mon destin trop rapide.
Trois fois à vos banquets laissez la place vide ;
Que vos coupes, trois fois, épanchent de leurs bords
La libation sainte aux déesses des morts ;
Et, pour prix de vos soins et de votre tendresse,
Je dirai vos beaux vers aux chantres de la Grèce
Plus malheureux, je meurs, à ma gloire arraché,
Et mon plus digne ouvrage est à peine ébauché ! »
Il reprend, à ces mots, l'immortelle *Enéide* ;
Et d'instant en instant son regard plus rigide
D'une froide ordonnance accuse la langueur :
« Faible étude ! a-t-il dit, esquisse sans vigueur,
Périssez ! A mon nom vous feriez trop d'outrage,
Et je lègue au bûcher mon imparfait ouvrage.
Approchez, Almédon, et recueillez mes vœux.
Quand je ne serai plus, jetez au sein des feux
Ces timides essais, fruits d'un talent novice,
Et dites : Aux Neuf Sœurs j'offre ce sacrifice. »
Tel est son vœu suprême et son dernier accent.
Il s'endort ; et du jour le rayon renaissant
Ne viendra point rouvrir sa pesante paupière.
Bientôt, de vastes feux éclairant sa chaumière,
Almédon, trop fidèle aux souhaits d'un mourant,
Embrase et le sapin et le cèdre odorant.
Belle *Enéide !* adieu ; c'en est fait. Mais que dis-je !
La flamme tourbillonne, et s'éteint par prodige.
De ce prodige heureux, quatre fois accompli,
Le vieillard fut frappé : d'un saint effroi rempli,
Il reconnut des cieux la volonté propice ;
Et, dès lors affranchi d'un fatal sacrifice,
Il transmit aux Romains avec un soin pieux
Ce poème immortel protégé par les dieux.

ANACRÉON

AUX FEMMES QUI LUI REPROCHAIENT SA VIEILLESSE

« Anacréon, te voilà vieux ! »
Belles, répétez-vous sans cesse :
« Sur ce miroir jette les yeux,
Il t'avertit de ta vieillesse ».
C'est le printemps, qu'Amour chérit :
Ne croyez pas que je l'ignore ;
Mais quand Glicère me sourit,
Près d'elle je suis jeune encore.

Si le temps produit sur mon front
De funestes métamorphoses,
Je sais, pour couvrir cet affront,
Cacher mes rides sous des roses :
Et jusques à mon dernier jour,
Animé d'un triple délire,
Je veux caresser tour à tour
Ma belle, mon verre et ma lyre.

Nymphes, où portez-vous vos pas ?
D'un vieillard, que pouvez-vous craindre ?
Ah ! devant lui ne fuyez pas,
Car il ne saurait plus atteindre.
Opposez mes cheveux blanchis
Au doux éclat qui vous colore :
Belles, songez qu'auprès des lys
La rose est plus brillante encore.

Quand la mort viendra tristement
M'annoncer mon heure dernière,
Qu'elle me trouve assis gaîment
Entre Bacchus et ma Glicère.
Prêt à descendre au sombre bord,
Mon âge aux plaisirs me convie :
Plus on approche de la mort,
Plus on doit jouir de la vie.

CHANTS ÉLÉGIAQUES

LA SULAMITE

« O vierges de Sion ! ô mes douces compagnes !
Ne l'avez-vous pas vu descendre des montagnes,
Brillant comme un rayon de l'astre du matin ?
Dites-moi sur quel bord, vers quel sommet lointain
Ses chameaux vont paissant une herbe parfumée ?
Sont-ils sous les palmiers de la verte Idumée,
Ou sous le frais abri des rochers de Sanir ?
Mais, hélas ! si long-temps qui peut le retenir ?
Délices de mes jours ! loin de toi mon image
A-t-elle fui, pareille au mobile nuage ?
Ai-je cessé déjà d'être belle à tes yeux ?
Oh ! reviens : j'ai cueilli des fruits délicieux ;
Tout est pour toi. Reviens ; que ton bras me soutienne ;
Que ma main tendrement frémisse dans la tienne.
Versez des fleurs : je veux jusques à son retour
Reposer sur des fleurs, car je languis d'amour.
Non, non, n'espérez pas que long-temps je sommeille ;
Pour moi plus de repos : je dors, et mon cœur veille.
Mon œil appesanti, lentement soulevé,
A cherché mon amant et ne l'a point trouvé. »
Elle dit, et s'endort. Vers la plaine odorante,
Non moins prompt que le daim cherchant la biche errante,
Voilà que, l'œil ardent, accourt le bien-aimé !
Son sourire est céleste et son souffle embaumé.

Le Bien-Aimé

« Jeunes vierges ! au nom de la biche légère,
Laissez-la reposer sur la molle fougère.
Ne la réveillez pas ! sans doute en ce moment
Un songe heureux lui peint le retour de l'amant :
Son front rougit, son sein palpite... elle s'éveille.
Epouse de mon cœur ! de ta bouche vermeille
Ma bouche a quelque temps respiré la fraîcheur :
Que ton haleine est douce, épouse de mon cœur !

Au voyageur, errant depuis l'aube naissante,
Moins douce est d'Engaddi la grappe jaunissante.
Ton corps souple est rival du jeune et beau palmier ;
Tes yeux voluptueux sont les yeux du ramier,
Et l'émail de tes dents est plus blanc que la laine
De l'agneau qu'a baigné la limpide fontaine. »

LA SULAMITE

« O plaisir ineffable ! ô pur ravissement !
Que la voix de l'époux retentit doucement !
Que sa parole aimable a d'empire et de charmes !
Arrêtez-vous, mes pleurs ! Fuyez, sombres alarmes !
Fuyez, épargnez-moi, souffle des aquilons !
Je suis la fleur des champs et le lis des vallons. »

LE BIEN-AIMÉ

« Des autans orageux ne crains plus la furie,
Mon amante, ma sœur, ma colombe chérie !
Tes regards et ta voix enivrent ton époux ;
Car ta voix est sonore et tes regards sont doux. »

LA SULAMITE

« Mon amant est pour moi l'ormeau de la colline. »

LE BIEN-AIMÉ

« Mon amante a l'éclat de la cité divine.
Comme un cèdre au-dessus de l'aride buisson,
Tu brilles au milieu des filles de Sion. »

LA SULAMITE

« Comme l'humble arbrisseau rentre dans la bruyère
Quand le pin jusqu'aux cieux lève sa tête altière,
Les enfants d'Israël s'abaissent devant toi.
Tes rameaux caressants se sont penchés vers moi ;
J'ai dormi sous ton ombre, et ma lèvre amoureuse
A goûté de tes fruits la fraîcheur savoureuse.
Revenez, chants d'amour ! mes lugubres concerts
N'iront plus désormais attrister nos déserts.
O vierges de Sion ! ô mes douces compagnes !
J'ai vu le bien-aimé descendre des montagnes. »

L'ARABE

AU TOMBEAU DE SON COURSIER

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il dort couché sous les sables mouvants.

O voyageur ! partage ma tristesse ;
Mêle tes cris à mes cris superflus.
Il est tombé, le roi de la vitesse !
L'air des combats ne le réveille plus.
Il est tombé dans l'éclat de sa course :
Le trait fatal a tremblé sur son flanc,
Et les flots noirs de son généreux sang
Ont altéré le cristal de la source.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il dort couché sous les sables mouvants.

Du meurtrier j'ai puni l'insolence ;
Sa tête horrible aussitôt a roulé :
J'ai de son sang abreuvé cette lance,
Et sous mes pieds je l'ai long-temps foulé.
Puis, contemplant mon coursier sans haleine,
Morne et pensif, je l'appelai trois fois ;
En vain, hélas !... il fut sourd à ma voix ;
Et j'élevai sa tombe dans la plaine.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il dort couché sous les sables mouvants.

Depuis ce jour, tourment de ma mémoire,
Nul doux soleil sur ma tête n'a lui :
Mort au plaisir, insensible à la gloire,
Dans le désert je traîne un long ennui.
Cette Arabie, autrefois tant aimée,
N'est plus pour moi qu'un immense tombeau ;
On me voit fuir le sentier du chameau,
L'arbre d'encens et la plaine embaumée.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il dort couché sous les sables mouvants.

Quand du midi le rayon nous dévore,
Il me guidait vers l'arbre hospitalier ;
A mes côtés il combattait le More,
Et sa poitrine était mon bouclier.
De mes travaux compagnon intrépide,
Fier, et debout dès le réveil du jour,
Au rendez-vous et de guerre et d'amour
Tu m'emportais comme l'éclair rapide.

Mais, noble ami, plus léger que les vents,
Tu dors couché sous les sables mouvants.

Tu vis souvent cette jeune Azéide,
Trésor d'amour, miracle de beauté ;
Tu fus vanté de sa bouche perfide ;
Ton cou nerveux de sa main fut flatté.
Moins douce était la timide gazelle ;
Des verts palmiers elle avait la fraîcheur...
Un beau Persan me déroba son cœur ;
Elle partit !... Tu me restas fidèle.

Mais, noble ami, plus léger que les vents,
Tu dors couché sous les sables mouvants.

LE MANCENILLIER (1)

« Qu'il serait doux le baiser de ta bouche,
O Zarina !... Je t'aime, et je suis roi. »
Ainsi parlait le chef au cœur farouche
A Zarina qui pâlissait d'effroi.

« — Fier Nélusko ! Zarina te révère ;
Mais Zéphaldi lui seul est tout pour moi. »

(1) Le mancenillier, arbre des Antilles, faisait, dit-on, passer du sommeil à la mort quiconque reposait sous son ombre. On ajoute, je ne sais sur quel témoignage, que ce genre de mort était précédé de sensations délicieuses.

Jetant sur elle un regard de colère,
Il répéta : « Je t'aime, et je suis roi. »

Puis affectant un visage tranquille :
« O Zarina ! ce soir je t'attendrai
Dans le bocage, au couchant de notre île. »
Et Zarina répondit : « J'y serai. »

Il s'éloigna. L'insulaire tremblante
Alla s'asseoir sous le mancenillier,
Et commença, d'une voix faible et lente,
Ce chant lugubre, et qui fut le dernier :

« Viens, Nélusko ! La feuille balancée
» Frémit au loin sous les vents en courroux.
» Ta nuit d'amour sera triste et glacée,
» Et mon sommeil sera paisible et doux.

» O charme pur ! ô voluptés nouvelles !
» Esprit de l'air, est-ce toi que j'entends ?
» Viens-tu déjà m'emporter sur tes ailes
» Vers les bosquets de l'éternel printemps ?

» Je t'ai gardé le baiser de ma bouche,
» Mon jeune ami ! viens te rejoindre à moi
» Dans ce séjour où le maître farouche
» Ne dira plus : Je t'aime, et je suis roi. »

Elle disait. Déjà sur sa paupière
Le long sommeil descendait lentement ;
Lorsqu'à grands pas, traversant la bruyère,
Soudain parut Zéphaldi son amant.

Il la cherchait. O terreur ! sous l'ombrage
A peine il vit sa belle Zarina,
Qu'il reconnut le funeste feuillage,
Et que d'horreur tout son cœur frissonna.

Il la saisit sous l'arbre solitaire,
Et dans ses bras l'emportant plein d'effroi :

« O Zarina ! parle, qu'allais-tu faire ?
— Me dérober aux poursuites d'un roi. »

Le lendemain la pierre accoutumée
Avait reçu leur serment nuptial,
Et l'humble toit de la hutte enfumée
Faisait envie au pavillon royal.

A leur passage en tumulte on s'élance ;
Et Zéphaldi répétait en chemin :
« J'ai la sagaie, et la flèche et la lance,
Et tout rival périra de ma main. »

Le roi présent dévore la menace ;
Son âme altière est contrainte à fléchir :
Tel un torrent frémit, écume et passe
Au pied d'un mont qu'il ne saurait franchir.

LA GAZELLE

Du beau chasseur amante désolée,
Zora plaintive aux rivages persans
Errait un soir, et ses tristes accents
Retentissaient du mont à la vallée.
Sous les rameaux d'un cèdre verdoyant,
Elle aperçoit la Gazelle tremblante
Qui se débat sur la terre sanglante,
Et lève encor ses yeux vers l'orient.

Zora soupire : « Hélas ! hélas ! dit-elle,
Toutes les deux aurions-nous même sort ?
Du beau chasseur le trait donne la mort,
Et comme moi, tu meurs, blanche Gazelle !
Un jour, timide et le front suppliant,
Il vint, et dit : « Zora, ma bien-aimée,
« Tes yeux sont doux : ton haleine embaumée
« A la fraîcheur des brises d'Orient. »

« Je l'écoutai : mon âme tout entière
S'abandonnait à ses trompeurs accents.
Je le suivis sous l'arbre de l'encens,
Et je sentis se fermer ma paupière.

Le lendemain, le cruel m'oubliant
Portait ailleurs ses promesses volages ;
Le jour d'après il déserta nos plages,
Et pour l'Europe il quitta l'Orient.

« J'adoucirai le mal qui te dévore,
Jeune Gazelle ! Aux plaines d'Ispahan
Les végétaux, richesse du Persan,
Pour te guérir s'empresseront d'éclore.
Viens avec moi dans le vallon riant ;
Viens avec moi, tu seras ma compagne ;
Et, chaque jour, pour toi sur la montagne
J'irai cueillir le baume d'Orient.

« Quand toutefois l'inflexible Arimane
Aura marqué le dernier de mes jours,
En racontant mes funestes amours,
On me plaindra dans la tribu persane.
Sous les rameaux d'un cèdre verdoyant
J'irai mourir ; et toi, blanche Gazelle,
Tu dormiras jusqu'à l'aube nouvelle
Sur mon tombeau placé vers l'Orient. »

LE TOMBEAU DU POÈTE PERSAN

« Ta voix, Zaïde, est celle du zéphire ;
D'un charme pur elle enivre mes sens :
Mais apprends-moi quelle savante lyre
De ces beaux vers enfanta les accents.
Oh ! non, jamais roses de poésie,
Trésors charmants, de grâce et de fraîcheur,
De tels parfums n'embaumèrent l'Asie ;
Ton baiser même aurait moins de douceur.

« — De Bénamar cet hymne fut l'ouvrage,
Noble sultan ! chantre de la valeur,
Il fit briller la consolante image
Du jour sans fin dans un monde meilleur.
Ses chants perdus furent sans récompense :
Il s'en alla vers les sables d'Iran
Avec sa fille, étoile d'innocence,
Toucher la lyre au bruit de l'ouragan.

« — Fidèle émir ! prends ma noire cavale ;
Ses pieds légers sont l'aile de l'oiseau.
Vole au désert, plus prompt que la rafale ;
A Bénamar va porter cet anneau.
Oui, j'en atteste et la nuit et ses voiles :
De mes bienfaits je prétends le combler ;
Du firmament les nombreuses étoiles
A ses trésors ne pourront s'égaler.

« Que sur tes pas sa fille consolée
Vienne avec lui former d'heureux concerts !
Loin des regards cette palme isolée
A trop long-temps fleuri pour les déserts. »
L'émir, pressant la cavale légère,
Part comme un trait qui s'élance et qui fuit ;
Et sur sa route une jeune étrangère,
Pâle et charmante, apparut vers la nuit.

« O voyageur qui, seul et sans retraite,
Cours, égaré dans les sables d'Iran !
Que cherches-tu ? — Je cherche le poète,
Ce Bénamar, la gloire du sultan.
— O voyageur ! Bénamar fut mon père ;
Il a cessé de vivre et de souffrir :
Ces hauts cyprès ombragent sa poussière,
Et près de lui j'achève de mourir.

« —Fleur de beauté ! que ton éclat renaisse ;
Viens, sors enfin de ton obscurité ;
Viens, et pour toi que rayonne sans cesse

L'astre éclatant de la prospérité !
— Tu vois la tombe où veille ma tristesse :
Tel est mon cœur, il ne peut se rouvrir.
Mon père est mort ; seul il fut ma richesse :
Pauvre il vécut, pauvre je veux mourir. »

Et, défaillante, elle embrasse en silence
Le sol funèbre, objet de tous ses vœux ;
Et du cyprès que la brise balance
L'ombre se mêle au noir de ses cheveux.
Sa voix mourante à son luth solitaire
Confie encore un chant délicieux ;
Mais ce doux chant, commencé sur la terre,
Devait, hélas ! s'achever dans les cieux.

LA COLOMBE

Colombe des amours, Colombe messagère,
Repose mollement sous la mousse légère.

Tes yeux se sont fermés à la clarté du jour,
Ta douce vie, hélas ! pour moi s'est exhalée.
Quittant mon jeune ami, du fond de sa vallée
Tu venais m'apporter des nouvelles d'amour.
Le chasseur te perça de la flèche mortelle ;
Je te vis sur mon sein tomber en palpitant ;
Et, m'offrant le billet teint du sang de ton aile,
Tu voulus me servir jusqu'au dernier instant.

Colombe des amours, Colombe messagère,
Repose mollement sous la mousse légère.

Non, je ne verrai plus les flots du lac d'azur
Se rider effleurés de tes ailes rapides ;
Je ne te verrai plus, près des saules humides,
Lisser ton blanc plumage aux rayons d'un jour pur.
En vain tu dérobais à l'épine sauvage

La laine, sous ton bec arrondie en berceau :
Tu ne seras point mère ; et l'imparfait ouvrage
Tombera, dispersé, dans le cours du ruisseau.

Colombe des amours, Colombe messagère,
Repose mollement sous la mousse légère.

Cependant que dirai-je au ramier, ton ami,
Quand ce soir il viendra chercher sa bien-aimée ?...
Qu'entends-je ? un vol agile a froissé la ramée,
Et la feuille mouvante a mollement frémi.
C'est lui ! déjà son chant est le chant du veuvage.
Fuis, beau ramier, j'ai vu le chasseur inhumain,
Fuis ! échappe à ses traits dans l'ombre du nuage :
Ta Colombe est absente, et reviendra demain.

Colombe des amours, Colombe messagère,
Repose mollement sous la mousse légère.

L'infortuné ! demain il saura son malheur.
Deux jours, n'attendant plus, mais appelant encore,
Il redira sa plainte ; et, la troisième aurore,
Laissant tomber son aile, il mourra de douleur.
Alors je te rendrai ta compagne fidèle,
Beau ramier ! Ce tombeau se rouvrira pour toi.
Réunis à jamais, tu dormiras près d'elle,
Comme un jour mon ami dormira près de moi.

Colombe des amours, Colombe messagère,
Repose mollement sous la mousse légère.

LE PAUVRE NÈGRE

Ravi naguère aux côtes de Guinée,
Le pauvre Nègre, accablé de ses maux,
Pleurait un jour sa triste destinée,
Et de soupirs accompagnait ces mots :
« Qu'ai-je donc fait au Dieu de la nature

Pour qu'il m'impose esclavage et douleur ?
Ne suis-je pas aussi sa créature ?
Est-ce forfait que ma noire couleur ?

« Comme le blanc, dont la rigueur m'oppresse,
N'étais-je pas formé pour le bonheur ?
J'aimais Nelzi ; seule, elle eut ma tendresse,
Et son regard faisait battre mon cœur.
Heureux époux, j'allais devenir père.
O cher enfant, gage de notre amour,
Respires-tu pour consoler ta mère ?
As-tu péri sans connaître le jour ?

« Je ne pourrai te bercer dans ta couche,
Enfant aimé, que n'ont point vu mes yeux !
Ni te sourire, en pressant sur ta bouche
De l'oranger les fruits délicieux ;
Ni t'enseigner, dès ta robuste enfance,
L'art d'assoupir un serpent venimeux,
Ou de surprendre un lion sans défense,
Ou de plonger sous les flots écumeux !

« Oh ! jamais plus je ne verrai l'ombrage
Des bananiers que je plantai pour toi ;
Ni l'antre sombre où, par un jour d'orage,
O ma Nelzi ! je te dis : « Sois à moi ! »
Ni ma cabane, à mon cœur toujours chère,
Qu'en ses vieux ans mon père me transmit ;
Ni le ruisseau de la roche où ma mère
Du grand sommeil dans mes bras s'endormit !

« Un soir (c'était à cette même source)
Je reposais sous le vert citronnier :
Les blancs cruels revinrent de leur course ;
A mon réveil, j'étais leur prisonnier.
Je résistais : l'un d'eux fit sur ma tête
Tomber les coups de la verge de fer.
Désespéré, j'invoquai la tempête ;
Et je pleurais en regardant la mer. »

Comme il chantait sa chanson d'esclavage,
Le négrier (1) sur ces bords descendit
Un habitant de son lointain rivage.
Zabbi l'appelle, et, l'embrassant, lui dit :
« De ma Nelzi, frère, quelle nouvelle ? »
L'autre se tait, mais il montre les cieux.
« Je t'entends : morte. Et l'enfant ? — Mort comme elle.
— Bien. » Et la joie éclata dans ses yeux.

Deux jours entiers, jetant sa nourriture,
Il haleta sous un ciel embrasé ;
Et, du matin jusqu'à la nuit obscure,
De ses sueurs le sol fut arrosé.
Vers le retour de la troisième aurore,
La verge en main, le maître reparut :
« Lève-toi ! — Non ; je puis dormir encore ;
Je deviens libre. » Et sur l'heure il mourut.

NATHOS ET ZULMA

RÉCIT ÉLÉGIAQUE

Déjà l'été brûlant fuyait devant l'automne :
La nature étalait sa beauté monotone ;
La feuille jaunissante, au gré de l'aquilon,
Roulait à flots bruyants dans le creux du vallon ;
Et, de longs souvenirs l'âme encore oppressée,
Je marchais au hasard, seul avec ma pensée.
Soudain s'offre à mes yeux un modeste tombeau...
L'éclat mourant du jour, le vallon, le ruisseau,
Le pâle peuplier, qui dans l'air, en silence,
Comme un fantôme errant, tristement se balance,
Tout émeut, tout inspire un doux saisissement ;
Tout annonce à mon cœur la tombe d'un amant.
J'écarte les rameaux de l'épaisse bruyère :
Je m'incline, et je lis, sur la pierre grossière :
« Ci-gisent deux amants... » L'ermite du coteau

(1) Vaisseau destiné à la traite des nègres.

Me conta leur histoire, assis sur le tombeau ;
Et ma muse aujourd'hui, de cyprès couronnée,
Redira dans ses chants leur mort infortunée.
La bergère Zulma, parmi ses jeunes sœurs,
Brillait, comme le lis brille parmi les fleurs.
Zulma, du beau Nathos, reçut le tendre hommage,
Et tous deux ils s'aimaient... comme on aime au village.
Le jour allait éclore, où les vœux paternels
Devaient unir leurs cœurs par des nœuds éternels.
Leurs pères, en formant cette union prochaine,
De leur vieille amitié vont resserrer la chaîne
Ils ont fixé l'instant : le terme est d'un seul jour,
Trop court pour la pudeur, et trop long pour l'amour.
Heureux amants !... Déjà la douce rêverie
Pénètre, par degrés, dans leur âme attendrie.
La bergère, que trouble une aimable langueur,
Semble se recueillir pour goûter le bonheur.
Il est un imposant et vénérable usage,
Par nos simples aïeux conservé d'âge en âge ;
Aujourd'hui même encore, on l'observe au hameau.
La veille de ce jour si touchant et si beau,
L'œil humide, le front incliné vers la terre,
Et le cœur agité d'un trouble involontaire,
Les vertueux enfants d'un père vertueux
Viennent le supplier de bénir leurs doux nœuds,
Et baignent ses genoux de larmes innocentes.
Le bon vieillard, sur eux, étend ses mains tremblantes,
Contemple les époux, et d'un ton solennel :
« Je vous bénis, dit il ; que la bonté du ciel
Daigne vous accorder des jours longs et prospères !
Le bonheur des enfants est le bonheur des pères. »
Le père de Nathos vint embrasser Zulma :
D'un coloris plus vif quand son teint s'anima,
Aux regards de Nathos, que Zulma parut belle !
Il demeure pensif, les yeux fixés sur elle ;
Heureux de sa tristesse en de si doux moments,
Il se tait... Les soupirs sont la voix des amants.
Nathos, dès que la nuit s'abaissa sur la terre,
Retourna lentement sous son toit solitaire.

Oh ! que la nuit fut longue ! oh ! que de fois l'amour
De l'astre matinal implora le retour !
Un noir pressentiment poursuivait la bergère ;
Elle pleura longtemps, dans les bras de sa mère :
Un funeste présage, au hameau redouté,
Se présente sans cesse à son cœur agité :
La veille, à ses regards, l'oiseau des funérailles
Est venu se percher sur le haut des murailles,
Et les longs sifflements de sa lugubre voix,
Au sein de la nuit sombre, ont retenti trois fois.
La mère la rassure et frémit d'épouvante.
Le jour luit : Tout est prêt pour la pompe touchante ;
Et des coteaux voisins les nombreux habitants
Réveillent les échos par leurs cris éclatants.
L'heure sonne, l'on part, et la joyeuse troupe
Entoure les amants, et s'arrondit en groupe.
Sur un tertre isolé, depuis deux cents hivers,
Le temple du hameau prolonge dans les airs
Son sommet revêtu de l'ardoise azurée ;
L'if étend à l'entour son ombre révérée.
La mousse a recouvert ses vieux murs ; et les vents
Sifflent dans les débris des vitrages mouvants.
A cet asile saint, la pompe est interdite ;
Mais la vertu le pare, et l'Eternel l'habite.
Nos amants dans ce temple, au pied du saint autel,
Vont se jurer tous deux un amour immortel.
Ils marchent... Tout à coup, suspendu sur leur tête,
Un nuage effrayant apporte la tempête.
L'air est calme, et pourtant le feuillage a frémi ;
Des flancs de la montagne un bruit sourd est sorti ;
Le taureau mugissant revient du pâturage ;
Le pasteur suit de l'œil les progrès de l'orage ;
On se presse, on regarde, on s'étonne, on se tait ;
La foule cherche au loin l'abri de la forêt ;
Le jour pâlit : l'éclair, brillant dans les ténèbres,
Epouvante la nuit de ses clartés funèbres,
L'orage dans les airs se repose un moment...
Mais, d'échos en échos prolongés tristement,
Un bruit sombre, lugubre, a rempli l'étendue.

Le tonnerre en grondant a déchiré la nue :
Soudain, avec fracas, de ses flancs échappé
Il se brise, il éclate, il tombe, il a frappé.....
Zulma n'est plus. O Dieux qui punissez les crimes,
Est-ce ainsi que vos coups choisissent leurs victimes ?
Ignorant son malheur, Nathos évanoui...
Quel réveil ! Inquiet, il cherche autour de lui ;
Il se lève, il s'élance, il croit voir son amante :
Elle est debout... A l'œil elle paraît vivante.
Il bénit les destins, la presse sur son cœur.....
Arrête, malheureux, tu détruis ton erreur !
Zulma tombe en poussière... et Nathos, immobile,
Les cheveux hérissés, semble calme et tranquille
« Zulma ! Zulma !... » dit-il avec un long effort.
Il contemple la cendre, il frémit... il est mort.
Auprès de la colline on déposa leurs cendres,
Et le mont solitaire est chéri des cœurs tendres :
Le hameau l'a nommé le coteau des Amants ;
Il en sort, chaque nuit, de sourds gémissements.
A l'aspect de ces lieux, les naïves bergères
Interrompent leurs chants et leurs danses légères,
Et sur le monument, de leurs larmes mouillé,
Le soir, laissent tomber leur bouquet effeuillé.
Quelquefois un amant, dont l'âme recueillie
Ressent le doux besoin de la mélancolie,
Y conduit son amante, au déclin d'un beau jour ;
Et leur cœur se nourrit de tristesse et d'amour :
« Comme nous ils aimaient, disent-ils, et peut-être
De la terre, comme eux, nous allons disparaître. »
Immobiles, les yeux vers la terre attachés,
Ils demeurent longtemps vers la tombe penchés,
Et, quittant à regret le triste mausolée,
Marchent, silencieux, au fond de la vallée.

POÈMES

A MONSIEUR DUMAS

MON GUIDE ET MON AMI

Philosophe modeste, ami sincère et tendre,
Qui méritez la gloire et n'osez y prétendre,
Ariste, recevez ce fruit de mes loisirs.
De l'étude, par vous, j'ai goûté les plaisirs :
C'est vous qui le premier, par des avis sévères,
Daignâtes corriger mes rimes trop légères ;
Qui le premier du goût m'enseignâtes les lois,
Et de l'expression la noblesse et le choix.
Vos leçons m'ont formé : mes vers sont votre ouvrage ;
Vous ne pouvez, Ariste, en dédaigner l'hommage.
Jamais dans mes tableaux l'obscène nudité
Ne vient effaroucher la pudique beauté ;
Jamais surtout mon vers, qu'aucun fiel n'envenime,
N'immole un honnête homme au besoin d'une rime.
Je hais le satirique et son rire moqueur ;
Il brille par l'esprit, mais aux dépens du cœur.
Oh ! si le dieu des vers, protégeant ma jeunesse,
Et me guidant lui-même aux rives du Permesse,
Daigne un jour à mes vœux accorder ses présents,
J'ornerai votre front de mes lauriers naissants.
Mais si la noire envie, à nuire toujours prête,
S'agite et fait siffler ses serpents sur ma tête,
Si Zoïle, affamé, déchire mes écrits,
Cherchant pour l'oublier, vos entretiens chéris,
Au sein de l'amitié touchant en paix ma lyre,
Je me consolerai des traits de la satire.

LES PLAISIRS DU POÈTE

OU LE POUVOIR DE LA POÉSIE

Jadis il fut des jours, favorisés du ciel,
Où des ruisseaux de lait, où des fleuves de miel,

Mollement épanchés aux vallons d'Aonie,
Du poète naissant abreuvaient le génie.
Les nymphes d'Hélicon, sur le double coteau,
Le soir, dansaient en chœur autour de son berceau,
Lui versait l'ambroisie, et, sous leur vert bocage,
Au doux bruit des concerts élevaient son jeune âge.

Ces prodiges pour toi semblent renaître encor,
Fils d'Apollon ! Pour toi touchant la lyre d'or,
Des chantres renommés les ombres immortelles
Balancent sur ton front leurs poétiques ailes.
Tu les vois, les entends : et, le jour et la nuit,
L'éclat de leurs grands noms t'assiège, te poursuit
Tu t'endors pour rêver aux travaux de la veille ;
Et le cri de la gloire en sursaut te réveille.
Le poète a parlé : tous les temps, tous les lieux,
Evoqués à la fois, s'assemblent sous ses yeux.
Il honore ou flétrit, accuse ou divinise ;
A sa voix, la vertu triomple et s'éternise ;
Au tribunal du monde il cite les pervers,
Il condamne leur nom à vivre dans ses vers :
La vertueuse horreur de sa muse irritée
Poursuit jusqu'aux enfers leur ombre épouvantée ;
Et son vers indigné, tonnant pour les punir,
Frappe d'un long effroi les tyrans à venir.

Il est de ces instants où sa tête lassée
Supporte avec effort le poids de la pensée ;
A lui-même importun dans sa vague langueur,
Il semble avoir perdu sa féconde vigueur.
Sa veine est desséchée, et sa voix est muette.
C'est en vain qu'en lui-même il cherche le poète.
Il succombe, accablé de travaux assidus ;
Mais il retrouve aux champs les dons qu'il a perdus :
Tout l'inspire et l'émeut dans toute la nature.
L'Aquilon qui rugit, le ruisseau qui murmure,
La chanson du matin et la cloche du soir,
Et l'ombrage où le pâtre à midi vient s'asseoir,
Et tous ces vieux récits, charme de la veillée,

Agitent tour à tour son âme émerveillée.
Il semble que pour lui l'art magique des vers
Peuple d'illusions un nouvel univers :
Cet oiseau dont la voix gémit désespérée,
C'est Philomèle encor qui se plaint de Térée ;
Dans les balancements du lugubre cyprès,
Du triste Cyparisse il entend les regrets ;
Le fruit de ce mûrier rappelle à sa mémoire
De Pyrame et Thisbé la douloureuse histoire ;
Dans l'air mille couleurs frappent ses yeux surpris :
Ce n'est plus l'arc-en-ciel, c'est l'écharpe d'Iris ;
Et lorsque des bienfaits de l'humide rosée
Au retour du matin la terre est arrosée,
Il croit que de Tithon la jeune épouse en pleurs
Rajeunit la nature et fait naître les fleurs.
Pour lui point de revers : tranquille, inébranlable,
Il doit ses plus beaux chants au malheur qui l'accable.
S'il chante la lumière éclipsée à ses yeux,
Milton jouit encor de la clarté des cieux.
Sans espoir de retour, au fond de la Scythie,
Traînant de ses festins la chaîne appesantie,
Ovide gémissait loin de Rome exilé ;
Mais il touche sa lyre, et renaît consolé.

Art sublime ! à tes lois tu soumets la mort même.
A l'insensible tombe arrachant ce qu'il aime,
Young, enseveli dans son chagrin profond,
Interroge la Mort et la Mort lui répond.

Que ne peut le génie ! Il subjugue, il enchaîne
Tout un peuple attentif et respirant à peine.
Mais d'un exemple auguste animons nos récits.

Sophocle eut des enfants dont les cœurs endurcis,
Empressés d'envahir sa tardive richesse,
Comptaient les jours trop lents de sa longue vieillesse.
Ils feignent que leur père, indigne de son art,
N'agit, ne pense plus, ne vit plus qu'au hasard,
Et que de sa raison, par les ans affaiblie,

Le flambeau pâlissant s'éteint avec sa vie :
Sophocle est accusé par ses enfants ingrats,
Et Sophocle est conduit devant les magistrats.
Calme, parmi les flots d'un nombreux auditoire,
Il s'avance, escorté de soixante ans de gloire.
On l'interroge ; alors, levant avec fierté
Un front où luit déjà son immortalité :
« Entre mes fils et moi que l'équité prononce ;
« Sages Athéniens, écoutez ma réponse. »
Il dit, et fait entendre à ses juges surpris
Le dernier, le plus beau de ses nobles écrits :
Il lit *Œdipe* ! Il lit, et sa froide vieillesse
Se réchauffe un instant des feux de sa jeunesse.
Ces longs cheveux blanchis, cette imposante voix,
Ce front qu'un peuple ému couronna tant de fois,
Portent dans tous les cœurs une terreur sacrée ;
Le juge est attendri, la foule est enivrée ;
Ses fils même, ses fils tombent à ses genoux :
Les pleurs ont prononcé, le grand homme est absous.

Tout s'émeut, tout s'enflamme aux accents du génie.
Sur les sauvages monts de la Calédonie
Sa harpe en main, le barde, aux vents mêlant sa voix,
Des guerriers de Morven présage les exploits.
Il ouvre l'avenir au brave qui succombe,
Et d'un hymne de gloire il réjouit sa tombe.

Les belles actions ont besoin des beaux vers.
Alexandre vainqueur, maître de l'univers,
Dans les nobles transports d'une douleur amère,
Se plaint aux dieux jaloux qui l'ont privé d'Homère,
Et l'Homère thébain voit son toit respecté,
Comme un temple autrefois par les dieux habité.

Et pourquoi s'étonner que du sublime Orphée
La lyre ait attendri les rochers du Riphée ?
L'art des vers a fait plus. Son charme souverain
A même des tyrans fléchi les cœurs d'airain.

J'en atteste Amurat. Sa sombre frénésie
De conquête en conquête a traversé l'Asie ;
Vingt mille citoyens, dans les murs de Bagdad,
Vont périr en un jour sous les yeux d'Amurat ;
De la tombe déjà règne l'affreux silence.
Aux genoux du vainqueur un inconnu s'élance :
C'est l'illustre Almozar, le Linus des Persans !
Un trouble prophétique agite tous ses sens.
Le carnage s'arrête ; on écoute : il commence
Un chant majestueux de gloire et de clémence,
Fait parler de Bagdad les malheureux débris....
Le farouche Ottoman, de sa pitié surpris,
Croit voir déjà son crime effacer sa victoire,
Et le sang des vaincus rejaillir sur sa gloire.
Interdit, et frappé de cette auguste voix,
Amurat a pleuré, pour la première fois :
« Tu triomphes, dit-il, et Mahomet t'inspire
« Sur mon âme, ô Persan, quel est donc ton empire !
« Pour régner et combattre Amurat a vécu ;
« J'ai vaincu l'univers, et ton art m'a vaincu. »
Il ordonne, et soudain dans la ville alarmée
Des pâles citoyens la grâce est proclamée ;
Tous les fers sont rompus, tous les pleurs essuyés.
Almozar voit tomber tout Bagdad à ses pieds ;
Le peuple transporté le bénit, et s'écrie :
« La lyre du poète a sauvé la patrie ! »

LES JALOUSIES LITTÉRAIRES

Quoi ! le Parnasse même a ses guerres civiles !
Quoi ! d'un chétif orgueil esclaves trop serviles,
Pour un frêle laurier les enfants d'Apollon
Transforment en champ clos l'harmonieux vallon !
Pâles, et dévorés d'une envieuse rage,
L'éloge d'un rival est pour eux un outrage !
L'un, morose auditeur, en un cercle nombreux,
D'un vague et froid sourire accueille un vers heureux.

Tout applaudit : lui seul, immobile à sa place,
Garde, non sans dessein, un silence de glace ;
Aux applaudissements il ne peut consentir,
Et son flegme obstiné cherche à les démentir.
L'autre, plus lâche encor, Tartufe littéraire,
Cache sa fausseté sous son front débonnaire :
Si vous lui confiez, par ses dehors séduit,
L'écrit que récemment votre verve a produit,
Ardent à censurer les beautés qu'il redoute,
Sur tel mot énergique il sème un léger doute.
Votre style est serré, plein, nerveux et précis :
« Prenez garde ; ce sens me paraît indécis.
« Le sublime est souvent voisin du ridicule.
« Sur ce tour trop hardi j'aurais quelque scrupule.
« De ce morceau brillant il faut vous défier ;
« Vous feriez mieux, je crois, de le sacrifier.
« Je vous parle en ami, je suis franc.... » Le perfide !
Cet autre, prodiguant sa louange insipide,
Flatte pour mieux tromper, sait d'un coupable miel
De ses intentions envelopper le fiel,
Et, tandis qu'il m'assied au trône de Racine,
Aiguise contre moi l'épigramme assassine :
Il me prédit, le traître, un succès éclatant,
Et sourit par avance au revers qui m'attend.
Qui sait si contre moi sa rage prévoyante
N'ira point ameuter la cabale bruyante,
Et, de mes déplaisirs s'enivrant en espoir,
Acheter le matin ma ruine du soir ?

Le Cid en main, Corneille, arrivé de Neustrie,
Vit les sots contre lui déchaîner leur furie.
Sous la brutale injure et le brocard sanglant
L'harmonieux Racine expia son talent,
Quand, loin de ses moutons, une docte bergère
Quitta pour le sifflet sa musette légère ;
Et lorsque Sévigné, dans son style enchanteur,
Réjouit les Cotins d'un oracle menteur.
Hué chez Melpomène et tombé chez Thalie,
Voyez ce vieux rimeur, à la face pâlie,

Mordre sa lèvre altière, et subir en grondant
Ce concert de bravos, pour lui seul discordant.
Si le malin plaisir en ses yeux étincelle,
Malheur ! trois fois malheur à la muse nouvelle !
Mais si son œil est terne et son front obscurci,
Apollon soit loué ! l'ouvrage a réussi.

Que risible est l'orgueil du poète qui s'aime !
Dans la nature entière il ne voit que lui-même,
Tout est lui. Parle-t-il ? le MOI retentissant
Dans sa bouche en une heure est cent fois renaissant.
Ecrit-il ? dans ses vers c'est lui qui se proclame :
Lui seul enfin, lui seul remplit toute son âme.
D'une docte amitié dédaignant les douceurs,
Il ne se souvient pas que les Muses sont sœurs ;
Il n'a goûté jamais la volupté suprême
De s'entendre applaudir dans un autre soi-même ;
Et, ses vers exceptés, n'aimant rien qu'à demi.....
Malheureux ! vingt succès valent-ils un ami ?

O Racine ! ô Boileau ! véritables modèles
Des rares écrivains et des amis fidèles !
L'un à l'autre enchaînés jusque dans l'avenir,
Vos deux noms fraternels n'ont pu se désunir.
La mort seule brisa votre chaîne invincible.
Quand l'un de vous, trop faible hélas ! et trop sensible,
Disgracié d'un roi dont il blessa l'orgueil,
Va payer de sa mort le refus d'un coup d'œil,
Avec un long effort, près de la dernière heure.
Sa voix éteinte adresse à l'ami qui le pleure
Un seul mot où son cœur s'exhale tout entier :
« Je meurs heureux, dit-il ; car je meurs le premier. »

Prétendez-vous comme eux vivre dans la mémoire ?
Egalez leurs vertus pour atteindre à leur gloire.
Un génie obscurci d'envieuses vapeurs
Ne jette qu'un feu pâle et des éclairs trompeurs.
Accablez de sèS torts celui qui vous irrite,
Mais ne déguisez point l'éloge qu'il mérite.

Par des mortels jaloux vous êtes outragés,
Soyez justes pour eux, et vous serez vengés.

Imprudents ennemis ! n'allez point dans la lice
Des sots toujours ligués réjouir la malice :
L'un à l'autre plutôt servez-vous de soutiens.
Qu'ils renaissent pour vous, ces heureux entretiens
Où s'échauffe l'esprit, où l'âme se réveille,
Où le choc fait jaillir la flamme qui sommeille,
Où le goût, rallumant son antique flambeau,
Avertit l'écrivain des nuances du beau.
Songez-y, les enfants divisés par la haine
Appauvrissent bientôt le paternel domaine.
N'immolez point le vôtre à de fougueux débats.
Disputez-vous la palme, et ne la brisez pas.

EMMA ET ÉGINARD

Muse d'amour et de mélancolie,
Qui, dédaignant les frivoles concerts
Du luth badin monté par la Folie,
Cherche au loin, rêveuse et recueillie,
L'ombre des bois et la paix des déserts,
Inspire-moi ! Rends ma voix douce et pure
Comme les flots du ruisseau qui murmure !
Or, écoutez, cœurs tendres, cœurs aimants !
Mon fabliau, de deux jeunes amants,
Va vous conter la touchante aventure,
Et d'un grand roi qu'admire l'univers
Le nom fameux ennoblira mes vers.

Partout vainqueur, le puissant Charlemagne
Avait enfin écrasé tout entier
Ce Vitikind, l'aigle de l'Allemagne,
D'Arminius, ce terrible héritier.
Laissant enfin respirer la victoire,
Le grand monarque, au milieu de sa gloire,
Goûtait dans Aix un repos fortuné.

De paladins sans cesse environné,
Aux jeux guerriers il formait leurs courages ;
Tantôt, des bois parcourant les ombrages,
Il renversait sous un épieu sanglant
Le daim rapide et le chevreuil tremblant,
Les sangliers et les buffles sauvages ;
Tantôt dressait sur le terrain poudreux
Les destriers réservés aux batailles ;
Tantôt fendait de ses bras vigoureux
Le flot captif en des bassins nombreux ;
Ou plus tranquille, au sein de ses murailles,
Interrogeait du Celte et du Gaulois
Les simples mœurs et les naïves lois.
Il reproduit ces hymnes inspirées
Qui sur la harpe, aux vieux jours d'Israël,
Montaient vers Dieu des hauteurs du Carmel,
Et du Jourdain charmaient les eaux sacrées.
Autour de lui les arts obéissants
Ont prodigué les travaux renaissants :
Des fiers Romains la noble architecture
Vient décorer la demeure des rois,
De la chapelle étend la voûte obscure,
L'arceau gothique et les parvis étroits.
Par cent canaux cette onde sulfureuse
Que lentement jaunirent les métaux,
Multipliant sa vertu généreuse,
Soutient la vie, et détourne les maux.
Tout se revêt d'une pompe inconnue :
La tour s'allonge et monte dans la nue ;
Le cirque s'ouvre en son immensité ;
Où s'enfonçaient de profondes tanières,
Du pavillon s'agitent les bannières,
Et le désert se transforme en cité.
Digne ornement de la cour paternelle,
La jeune Emma, si naïve et si belle,
Depuis six mois brillait dans ce séjour.
Princes et rois vont la priant d'amour.
Par de hauts faits et de grands coups de lance,
Maint chevalier sollicite son choix,

Et, prodiguant carrousels et tournois,
Sous ses couleurs dans les joutes s'élance.
Vœux superflus ! Eginard a charmé
Ce cœur sans art qui s'ignorait encore.
Humble est sans nom, mais l'honneur le décore :
Il est aimable, il aime, il est aimé.

Sujet zélé d'un prince magnanime,
De Charlemagne il a toute l'estime.
Soit au conseil, soit au champ des combats,
Il suit partout ce maître qu'il révère,
Et tour à tour du glaive arme son bras,
Et de Clio tient la plume sévère.

Tant que brillait l'astre enflammé du jour,
Des deux amants la tendresse captive
Trompait les yeux d'une cour attentive ;
Le froid respect déguisait leur amour.
(Amour caché devient encor plus tendre.)
Mais quand des nuits le crêpe allait s'étendre,
Emma fuyait le royal appareil,
Et regagnait l'asile du sommeil.
Là, chaque soir, vers cet humble ermitage,
Que des jardins protégeait le feuillage,
Sous les balcons, Eginard de retour
Lui racontait les longs ennuis du jour ;
Et, dans l'espoir d'un consolant mensonge,
Ils se quittaient pour se revoir en songe.

Oh ! que le jour s'écoulait lentement !
Quand le soleil sur la nature entière
Darde ses feux, Eginard tristement
Accuse, hélas ! sa jalouse lumière.
Astre plus doux, astre pâle et charmant
Sur l'univers il t'invite à descendre,
Et par ce chant mélancolique et tendre
Sa voix t'invoque et te dit son tourment :

« Heure du soir ! heure paisible et sombre,
Descends des cieux sur ton char nébuleux

Du jour trop lent viens éteindre les feux,
Et verse-nous les bienfaits de ton ombre !
Pour qui d'absence a gémi tout le jour,
Heure du soir est aurore d'amour.

« Dès qu'entr'ouvrant la porte orientale
L'aube vermeille a réjoui les cieux,
De nos forêts l'hôte mélodieux
Vient saluer l'étoile matinale ;
Mais, pour deux cœurs séparés tout le jour,
Heure du soir est aurore d'amour.

« L'astre éclatant, sur son trône de flamme,
Des nuits en vain bannit l'obscurité ;
Quand sur le monde il répand sa clarté,
L'ombre des nuits est encor dans mon âme,
Pour un amant qui languit tout le jour,
Heure du soir est aurore d'amour. »

Trois fois déjà la nocturne courrière ;
Avait rempli sa paisible carrière ;
Au front des cieux, le troisième croissant
Arrondissait son disque pâlissant,
Depuis qu'Amour d'une chaîne fleurie
Avait uni ces fidèles amants,
Et que du soir l'ombre douce et chérie
Favorisait leurs rendez-vous charmants.
Voilà qu'un jour, jour de gloire et d'alarmes,
Du jeune amant le roi s'approche et dit :
« Brave Eginard, cours préparer tes armes !
De mon repos Irène s'enhardit ;
J'ai pénétré sa sombre politique.
Le froid Germain, l'orgueilleux Bavarois,
Le fier Saxon, terrassé tant de fois,
Vendent leurs bras à sa querelle antique ;
Et l'habitant des bords de la Baltique,
Et d'Attila le descendant grossier,
A ses destins viennent s'associer.....
Tous périront. Point de paix, point de trêve !

Je n'aurai pas en vain repris le glaive.
A ta valeur, à ton zèle assidu,
Brave Eginard, un noble prix est dû ;
Viens l'obtenir : aux champ de la victoire,
Je te promets les périls de la gloire.
Il dit, s'éloigne : Eginard confondu
Reste sans voix, sa douleur est tranquille.
Morne et pensif, il demeure immobile,
Pareil au flot durci par les hivers,
Et dans ses yeux roulent des pleurs amers.
Quitter Emma ! languir séparé d'elle !
Dans ses faveurs que la gloire est cruelle !
L'espoir si doux de revenir vainqueur
En d'autres temps eût enivré son cœur ;
Mais juge, Emma, si sa flamme est sincère !
Même à la gloire Eginard te préfère.

Le lendemain, dès le réveil du jour,
S'est déployé l'étendard des conquêtes ;
Et Charlemagne au milieu de sa cour
A des combats prélude par des fêtes.
De toutes parts brillent les boucliers ;
De toutes parts les jeunes chevaliers,
Rêvant déjà les hautes aventures,
L'œil enflammé, polissent leurs armures.
La lance au poing, l'un exerce en champ clos
Son destrier fatigué du repos ;
L'autre, aux caveaux des vieilles basiliques,
De ses aïeux vient toucher les reliques,
Ou visiter la tombe des héros.

Loin des regards, beautés mélancoliques !
Vous achevez, en les baignant de pleurs,
Les tendres nœuds de rubans et de fleurs,
De nœuds plus doux images symboliques.
Plus d'une aussi, pour l'ami de son cœur,
Porte une offrande à la sainte chapelle,
Priant tout haut qu'il revienne vainqueur,
Priant tout bas qu'il revienne fidèle.

Le ménestrel commence ses chansons.
Du flageolet, de la tendre guitare
Pour les héros il renforce les sons,
Et sa romance au combat les prépare :

« Preux chevaliers, honneur du vieux pavois !
De Charlemagne entendez-vous la voix ?
Servants d'amour, la guerre vous réclame.
Que chacun s'arme, et défende à la fois
Son Dieu, son roi, son pays et sa dame.

« Lance en arrêt, marchez, vaillants rivaux !
Le fier Roland préside à vos travaux.
Le fier Roland qui rendit sa grande âme
En défendant, aux champs de Roncevaux,
Son Dieu, son roi, son pays et sa dame.

« Vous reviendrez briller dans les tournois ;
Les ménestrels rediront vos exploits ;
Et vous verrez celle qui vous enflamme
Presser la main qui servit à la fois
Son Dieu, son roi, son pays et sa dame. »

Les cris du brave et l'hymne des combats,
Triste Eginard, ne te raniment pas ;
Et leur signal redouble encor tes larmes.
Tel un coursier qu'amour vient assaillir,

Mort pour la gloire, entends sans tressaillir
L'aigre clairon qui l'appelle aux alarmes ;
Tel Eginard languit au bruit des armes.
N'importe, hélas ! il faut partir..... Demain
De la Baltique il suivra le chemin.

De son départ l'affligeante nouvelle
N'a point encor d'une amante fidèle
Déchiré l'âme : heureuse par l'espoir,
Elle attendait le rendez-vous du soir.

C'était aux jours où le printemps frissonne,
Craignant l'hiver qui revient quelquefois

D'une main brusque arracher sa couronne,
De la tempête au loin mugit la voix,
Et dans les airs l'ouragan tourbillonne.
Eginard, seul, au vaste sein des nuits,
Marche escorté de ses muets ennuis,
Et la nature, un moment gémissante,
A ses douleurs semble compatissante.

Des lieux aimés s'approchant lentement,
Il les regarde, et s'arrête, et soupire.
« O mon Emma !... » dit-il : sa voix expire.
Emma lui parle, et parle vainement ;
De l'aquilon le long rugissement
Couvre à grands bruits le faible et doux langage.
« Ta voix chérie expire dans l'orage,
Crie Eginard ; l'ouragan sans pitié
De tes accents me ravit la moitié.
Oh ! laisse-moi de ta retraite obscure
Franchir le seuil d'un pied respectueux.
Comme ton cœur ma flamme est noble et pure :
Amour sincère est toujours vertueux. »
Emma l'écoute, hésite..... la tempête
Gronde en fureur ; Eginard sur sa tête
Entend rouler les vents impétueux.
D'épais frimas la bruyère se couvre.
Emma le plaint. La porte enfin s'entr'ouvre,
Et la pudeur se confie à l'amour.

Peindrai-je, Emma, ton paisible séjour ?
Des saints martyrs les figures gothiques
Ornent des murs les pilastres antiques ;
Le chapelet, et l'eau sainte, et la croix,
Sont suspendus aux modestes parois.
Vierge du ciel ! ton image chérie
Est pour Emma le plus riche trésor :
C'est devant toi, douce et chaste Marie,
Qu'à son réveil chaque jour elle prie....
Demain, hélas ! l'osera-t-elle encor ?
Un seul flambeau, qui, de ces clartés sombres,

Perce à demi l'obscurité du soir,
Luit doucement : tel un rayon d'espoir
Du noir chagrin vient éclaircir les ombres ;
Faible rayon qui, pour quelques moments,
A d'Eginard suspendu les tourments !
Qu'à ses regards son Emma paraît belle !
Ses yeux long-temps restent fixés sur elle.
Trouble enchanteur ! muets ravissements !
Ils se parlaient jusque dans leur silence,
Car les soupirs sont la voix des amants.

Mais Eginard aux pieds d'Emma s'élance,
De son Emma sa main presse la main.
Un souffle ardent s'échappe de leur âme ;
Il se confond, et leurs lèvres de flamme
Sans se chercher se rencontrent..... soudain
Dans tous leurs sens court et se précipite
Un feu rapide. Emma..... son sein palpite ;
Elle rougit et pâlit tour à tour.
Une ombre humide, un nuage d'amour
Voile ses yeux ; elle tremble, chancelle ;
Mais tout à coup : « Fuis, Eginard ! dit-elle,
Pour ton Emma montre-toi généreux.
Fuis, Eginard, sauve-moi de moi-même !
— Te fuir, Emma ! te fuir !... Ah ! malheureux !
Trop tôt, hélas ! je perdrai ce que j'aime :
Demain.... — Qu'entends-je ? — Hélas ! tel est mon sort.
Demain je pars à la voix de mon maître,
Je cours chercher la victoire ou la mort.
Cet entretien est le dernier peut-être. »
Emma frissonne. « Ah ! poursuit Eginard,
Peut-on jamais se séparer trop tard !
O mon Emma ! que les feux de l'aurore
A tes genoux me retrouvent encore !

Ainsi parlait Eginard éperdu.
Emma se tait : c'est avoir répondu.
Son cœur pourtant n'était pas sans alarmes,
Et murmurait des reproches confus.

Un long baiser, triste, mais plein de charmes,
Fit sur sa bouche expirer le refus,
Et le bonheur naquit du sein des larmes.

Ne craignez point mes accords indiscrets,
Couple amoureux ! ma lyre sait se taire :
La poésie, amante du mystère,
Au dieu du jour voilera vos secrets.
Dans ces instants d'ivresse renaissante
Les deux amants oubliaient l'univers :
Et cependant la neige éblouissante
Avec lenteur descend du haut des airs.
A peine aux cieux la lumière est rendue,
L'amant d'Emma, sur la morne étendue,
Silencieux, fixe l'œil : « De mes pas,
Dit-il enfin, si l'empreinte perfide
Allait guider le soupçon trop rapide ? »
Emma répond : « A travers les frimas,
Forte d'amour, ne puis-je pas moi-même
Loin de ces lieux porter celui que j'aime ?
Viens, Eginard, fuyons, ne tardons pas ! »
Et, soulevant son amant dans ses bras,
En frissonnant d'amour et d'épouvante,
Elle l'emporte, et la neige mouvante
Crie et fléchit sous ses pieds délicats.
Dans le trajet l'amour les accompagne.
Ils approchaient du terme : Charlemagne,
Laissant errer ses regards incertains,
De l'Occident méditait les destins.
Il voit..... Un songe, une vaine chimère,
L'abusent-ils ? O trop malheureux père !
Que feras-tu ? Quel supplice assez prompt
Sur Eginard vengera ton affront ?

Lorsque le jour eut coloré la nue,
Les deux amants par son ordre appelés,
L'effroi dans l'âme, interdits et troublés,
Baissant les yeux, paraissent à sa vue ;
Et sur leur front une vive couleur

A remplacé l'amoureuse pâleur.
Il les regarde ; et d'un accent sévère :
« Levez les yeux, répondez sans détour ;
Je veux surtout, je veux qu'on soit sincère ;
Si, possédé d'un criminel amour,
Un serviteur d'une obscure naissance
Croyait pouvoir avec impunité
Trahir l'honneur et la reconnaissance
Et les saints nœuds de l'hospitalité.....
Si cet ingrat, lâchement téméraire,
Déshonorait la fille de son roi,
Prenez ma place, et prononcez pour moi ;
Au criminel assignez son salaire,
Parlez ! » Tous deux embrassent ses genoux.
« C'en est assez, poursuit-il, levez-vous !
Je vois l'arrêt qu'il faut que je prononce :
Dans un instant vous aurez ma réponse.
Il sort. Emma, d'une mourante voix :
« Embrassons-nous pour la dernière fois,
Objet chéri que j'ai rendu coupable !
Dans un instant on va nous séparer ;
Et pour jamais. — Ah ! plutôt expirer !
Nous séparer ! non, rien n'en est capable ;
Le tombeau seul..... Si le ciel veut ma mort,
O mon Emma ! par un dernier effort,
Pour me pleurer consens à me survivre,
Et jure-moi..... — Je jure de te suivre. »

Mais Charlemagne est déjà de retour.
Des paladins, des barons de la cour
A ses côtés paraît la noble élite.
Tous, l'observant d'un regard curieux,
Cherchent en vain sur son front sérieux
A démêler quel projet il médite.
La jeune Emma captive aussi les yeux.
Pudeur ! amour ! votre incarnat colore
Ses traits charmants de douleur obscurcis :
Et la douleur les embellit encore.
Le roi des preux au trône s'est assis .

« Nobles seigneurs, compagnons de ma gloire,
Vous me suivrez aux champs de la victoire !
Vous, Archambaut propagez toutefois
Ce code utile, ami de l'innocence,
Dont j'ai dicté les prévoyantes lois ;
Et que mes lois règnent en mon absence !
Vous, Adélard, par vos efforts constants,
De l'ignorance écartez les nuages ;
Eclairez-nous des flambeaux que les sages
Ont allumés sur la route des temps !
Vous tous, du Dieu que l'univers adore
Parez le temple et parfumez l'autel ;
Que l'hymne saint, plus solennel encore,
Arrive au pied de son trône immortel !
Rendons le ciel à nos armes propice
Par la valeur, surtout par la justice.
Juste est l'arrêt que je vais prononcer ;
Je sais punir ; je sais récompenser.
A mes bienfaits si quelqu'un doit prétendre,
C'est Eginard, Eginard, sois mon gendre ! »
Les chevaliers, jaloux d'un tel honneur,
Mais conservant loyauté pour devise,
Confessent tous, avec grâce et franchise,
Que leur rival mérite son bonheur.
L'heureux coupable et sa douce compagne
Viennent baiser la main de Charlemagne.
Non sans rougir ; et dès le même jour
Le chaste hymen consacra leur amour.

L'AMOUR MATERNEL

De ma veine docile échappés au hasard,
Coulez, mes vers, coulez sans effort et sans art !
Une mère, un enfant, voilà votre modèle :
Soyez purs comme lui, soyez tendres comme elle.
Puisse un jour cette mère, au berceau de son fils,
Pensive, quelquefois parcourir mes récits ;
Et, reposant ses yeux sur l'enfant qu'elle adore,
Suspendre sa lecture, et la reprendre encore !

Ce maternel amour, par des charmes secrets,
Emeut la brute même au fond de ses forêts.
L'hyène épouvantable et l'affreuse panthère
Sous leur farouche aspect cachent un cœur de mère.
Terrible en sa douleur, par de lugubres cris
La lionne au désert redemande ses fils.
Lorsque du doux printemps la présence féconde
Au souffle des zéphyrs ressuscite le monde,
Renonçant à ses jeux, le peuple des oiseaux
Cherche au fond des bosquets les plus sombres rameaux,
Et la mère attentive arrondit et décore
Le nid de ses enfants qui ne sont pas encore.
Philomèle en nos bois suspend l'hymne d'amour ;
En vain elle voit naître et voit mourir le jour,
L'écho ne redit plus sa finale légère,
Et son tendre silence avertit qu'elle est mère
Mais d'un devoir si doux, d'un si pur sentiment,
Femme ! qui mieux que toi connaît l'enchantement ?
Quand d'un souffle immortel Dieu même t'eut formée,
Tu naquis pour aimer comme pour être aimée.
En vain ce Dieu t'impose un long tribut de pleurs,
Ton courage redouble au sein de tes douleurs :
La mère, qui pour nous a souffert sans faiblesse,
Avec moins de tourments aurait moins de tendresse.

Malheureux le mortel dont le cœur isolé
Par le doux nom de fils ne fut point consolé !
Il cherche tristement un appui sur la terre,
Et l'ennui vient s'asseoir sous son toit solitaire.
Le temps blanchit sa tête, et les ans l'ont vaincu :
Hélas ! il a vieilli, mais il n'a point vécu.

Que j'aime à contempler cette mère adorée
De rejetons charmants avec grâce entourée !
L'un assiège son front, d'autres pressent sa main ;
Tandis que le plus jeune, étendu sur son sein,
Sans bruit, cherchant la place où son amour aspire,
Gravit jusqu'à la bouche, où l'appelle un sourire.
Mais, par l'heure averti moins que par son amour,

Leur père impatient est déjà de retour.
Il entre... quelle image ! et quel moment de fête !
Immobile et charmé, sur le seuil il s'arrête.
Ne respirant qu'à peine, en silence il jouit,
Sous son feutre à longs bords son front s'épanouit ;
Dans ses yeux paternels la joie éclate et brille,
Et du fond de son âme il bénit sa famille.

Un père toutefois, avec austérité,
Tempère son amour par la sévérité ;
Il étend sur ses fils sa longue prévoyance ;
La mère sait aimer, c'est toute sa science.
J'en atteste un seul mot par le cœur inspiré.

Une mère perdit son enfant adoré ;
Son digne et vieux pasteur sur sa vive souffrance
Versait le baume heureux d'une douce éloquence :
« Ranimez, disait-il, ce courage abattu ;
« Du pieux Abraham imitez la vertu.
« Dieu demanda son fils, et Dieu l'obtint d'un père.
« — Ah ! Dieu ne l'eût jamais exigé d'une mère ! »
Cri sublime, qui seul vaut les plus doctes chants !
Et comment exprimer ces transports si touchants
Qu'à l'âme d'une mère un tendre amour inspire ?
Elle aime son enfant même avant qu'il respire.
Quand ce gage chéri, si long-temps imploré,
S'échappe avec effort de son flanc déchiré,
Dans quel enchantement son oreille ravie
Reçoit le premier cri qui l'annonce à la vie !
Heureuse de souffrir, on la voit tour à tour
Soupirer de douleur et tressaillir d'amour...
Ah ! loin de le livrer au sein de l'étrangère,
Sa mère le nourrit, elle est deux fois sa mère.
Elle écoute, la nuit, son paisible sommeil ;
Par un souffle elle craint de hâter son réveil.
Elle entoure de soins sa fragile existence ;
Avec celle d'un fils la sienne recommence ;
Elle sait, dans ses cris devinant ses désirs,
Pour ses caprices même inventer des plaisirs.

Quand la raison précoce a devancé son âge,
Sa mère, la première, épure son langage ;
De mots nouveaux pour lui, par de courtes leçons,
Dans sa jeune mémoire elle imprime les sons :
Soin précieux et tendre, aimable ministère,
Qu'interrompent souvent les baisers d'une mère !
D'un naïf entretien poursuit-elle le cours,
Toujours interrogée, elle répond toujours.
Quelquefois une histoire abrège la veillée :
L'enfant prête une oreille avide, émerveillée ;
Appuyé sur sa mère, à ses genoux assis,
Il craint de perdre un mot de ces fameux récits.
Quelquefois de Gessner la muse pastorale
Offre au jeune lecteur sa riante morale ;
Il s'amuse et s'instruit : par un mélange heureux,
Ses jeux sont des travaux, ses travaux sont des jeux.

La lice va s'ouvrir : l'étude opiniâtre
Te dispute ce fils que ton cœur idolâtre,
Tendre mère ! Déjà de sérieux loisirs
Préparent ses succès ainsi que tes plaisirs.
Enfin luit la journée où le rhéteur antique,
D'un peuple turbulent monarque flegmatique,
Dépouillant de son front la morne austérité,
Décerne au jeune athlète un laurier mérité.
En silence on attache une vue attendrie
Sur l'enfant qui promet un homme à la patrie...
Cet enfant, c'est le tien : un cri part ; le vainqueur
Porté par mille bras est déjà sur ton cœur ;
Son triomphe est à toi, sa gloire t'environne,
Et de pleurs maternels tu mouilles sa couronne.

Il échappe à l'enfance, et ses nouveaux destins
L'appellent désormais vers les pays lointains :
Ton âme se déchire à cet adieu funeste...
Mais, du moins, s'il s'éloigne, une fille te reste :
Ta fille caressante, attachée à tes pas,
Semble te dire : « Moi, je ne partirai pas. »
Moins changeante en ses goûts, en ses jeux plus paisible,

Son esprit est plus souple, et son cœur plus sensible :
Comme l'aube promet le jour à l'horizon,
Elle te fait déjà pressentir sa raison :
Et, d'un devoir futur déjà préoccupée,
Rêve le nom de mère en berçant sa poupée.
Oh ! comme avec orgueil ton regard enchanté
Voit sa beauté naissante éclipser ta beauté
Quand le trouble inconnu d'une première flamme
De ses quinze printemps vient avertir son âme,
Ton silence attentif interroge ses vœux,
Et sa plus tendre amie a ses plus doux aveux.

Mais il se lève enfin, le jour où ta tendresse,
Aux vertus d'un époux confiant sa jeunesse,
Attache en soupirant sur ce front virginal
La guirlande et le lin du bandeau nuptial !
Ta parure importune est en vain préparée.
Du bonheur de sa fille une mère est parée ;
Parmi les flots pressés d'un peuple curieux,
Tu t'avances : la joie étincelle en tes yeux.
La voilà, cette enceinte où jadis ta famille
Unit ta destinée au père de ta fille !
La majesté du lieu, l'orgue et ses longs accents,
Ces parfums solennels, ces nuages d'encens,
Des divines clartés ce pur dépositaire
Qui grave dans les cieux les serments de la terre,
Le livre, les flambeaux, les vases consacrés,
De la religion symboles révérés,
L'autel, les deux époux, le voile d'hyménée
Qui s'étend soutenu sur leur tête inclinée,
Tout émeut, tout inspire un saint recueillement.
La mère est immobile, et sourit tristement :
Elle écoute, muette et l'oreille captive,
Ce seul mot que prononce une bouche craintive ;
Et le trouble touchant de son cœur maternel
Est encore une offrande aux yeux de l'Eternel.

Charme consolateur, la bonté d'une mère,
De la bonté céleste image auguste et chère,

Trésor de tous les temps et de tous les climats,
A devancé la vie et survit au trépas.
Que des Canadiens j'aime l'antique usage !
Sur les bords du torrent, près du rocher sauvage,
Leur âme se nourrit du charme des douleurs ;
Ils cultivent la tombe et l'arrosent de pleurs.
Un tendre souvenir, dans la saison nouvelle,
Vers cet enclos sacré doucement les rappelle.
Morne et silencieux, sur la pierre étendu,
Le père croit revoir le fils qu'il a perdu.
Les yeux levés au ciel, la mère désolée
S'approche avec lenteur de l'étroit mausolée,
Et, soupirant le nom de cet enfant chéri,
Répand sur son tombeau le lait qui l'eût nourri !

De son fils qui n'est plus la plaintive Indienne
Voit les vents balancer la tombe aérienne...
Mais, le jour où l'enfant s'endort du grand sommeil,
S'inclinant sur sa bouche, elle attend son réveil :
Quand le soleil trois fois a doré le nuage,
Elle lui forme un lit de fleurs et de feuillage,
De l'érable docile agite le rameau...
Et ne s'aperçoit pas qu'elle berce un tombeau !

O de Madagascar gémissante insulaire !
Ton fils, qu'a réclamé la fatale colère,
Ton fils est en naissant arraché de tes bras,
Un inflexible dieu le condamne au trépas.
Ta voix se mêle au bruit des vagues du rivage ;
Elle attendrit l'écho de ta grotte sauvage :
« Dieu de pleurs et de sang ! qu'exiges-tu de moi ?
« Dieu cruel ! quelle est donc ta sanguinaire loi ?
« Hélas ! pour t'obéir, faut-il à l'innocence
« Donner en même temps et ravir l'existence ?
« Mais si mon fils échappe aux flots du noir torrent,
« Comme un spectre hideux, dans le désert errant,
« Chargé d'une langueur que chaque jour augmente,
« Pâle et triste, insensible aux baisers d'une amante,
« Accablé de lui-même et vieux avant le temps,

« Malheureux, il vivra pour mourir plus long-temps.
« Qu'il meure... Qu'ai-je dit, cruelle ? et je suis mère !
« Non, mon fils, tu vivras. S'il faut te satisfaire,
« Redoutable Nyang ! frappe, je t'appartiens.
« Me voici ; prends mes jours, mais épargne les siens ! »

Si de l'antiquité nous cherchons les vestiges
Aux poétiques lieux si féconds en prestiges,
Que de mouvants tableaux se pressent sous nos yeux !
Clytemnestre dispute Iphigénie aux dieux.
Aux bords du Simoïs, sur les débris de Troie,
Andromaque éplorée, à sa douleur en proie,
Cachant Astyanax à ses vainqueurs jaloux,
Recommande son fils au tombeau d'un époux.
Hécube échevelée, et d'amour intrépide,
Vole aux chants de la Thrace, implacable Euménide.
Frémis, Polymnestor !... Evoquant Némésis,
Aux mânes de son fils elle immole tes fils.

Hâtons-nous d'écarter ces images fatales.
De l'antique Israël parcourons les annales.
Puissé-je retracer avec fidélité
Ces nobles traits, si grands dans leur simplicité !

Dans le vaste silence, une voix désolée
A retenti long-temps au fond de la vallée :
C'est la voix de Rachel.... O regrets superflus !
Ne la consolez point ; ses enfants ne sont plus.

De l'innocente Agar qui ne sait l'aventure ?
Dans le désert sans fruits, sans ruisseaux, sans verdure,
Elle a vu, d'un regard sombre et désespéré,
Le dernier aliment par son fils dévoré ;
Sur les arides bords de la coupe épuisée
Ismaël porte en vain une lèvre embrasée.
Agar cherche autour d'elle.... Elle appelle trois fois,
Et le désert immense est muet à sa voix.
« De l'eau ! lui dit l'enfant ; des fruits ! ou que je meure ! »
La triste Agar l'entend, et se détourne, et pleure.

Elle invoque le ciel : « Daigne le secourir,
« Grand Dieu ! je n'ai qu'un fils, et ce fils va mourir.
« Ne puis-je l'abreuver de mes larmes amères ! »
Agar ! il est un Dieu qui veille sur les mères.
Du séjour de la gloire un ange est descendu ;
L'onde jaillit : l'enfant à la vie est rendu.
Heureuse en un désert que le soleil dévore,
Sous le toit d'Abraham Agar se croit encore.

Mais, sans interroger le livre du passé,
Qu'un plus récent exemple, à nos yeux retracé,
Dise par quel pouvoir le maternel courage
D'un lion dans Florence intimida la rage.
De l'étroite prison qui rassemble à grands frais
Les monstres des déserts, les hôtes des forêts,
Un lion s'échappa : tout fuyait à sa vue.
Dans le commun désordre, une mère éperdue
Emportait son enfant.... Dieu ! ce fardeau chéri,
De ses bras échappé, tombe ; elle jette un cri,
S'arrête, et l'aperçoit sous la dent affamée.
Elle reste immobile et presque inanimée,
Le front pâle, l'œil fixe et les bras étendus.
Elle reprend ses sens un moment suspendus ;
La frayeur l'accablait ! la frayeur la ranime.
O prestige d'amour ! ô délire sublime !
Elle tombe à genoux : « Rends-moi, rends-moi mon fils ! »
Ce lion si farouche est ému par ses cris,
La regarde, s'arrête, et la regarde encore :
Il semble deviner qu'une mère l'implore.
Il attache sur elle un œil tranquille et doux,
Lui rend ce bien si cher, le pose à ses genoux,
Contemple de l'enfant le paisible sourire,
Et dans le fond des bois lentement se retire.

Tendres mères ! souffrez qu'à ces récits nombreux
J'ose ajouter encore un récit douloureux ;
Peut-être de mes chants l'intérêt s'en augmente.

Délices de sa mère, une fille charmante
Du père le plus tendre était aussi l'amour.

A sa neuvième année il manquait un seul jour :
Déjà pour célébrer l'époque fortunée
La fête de famille allait être ordonnée ;
Déjà... mais tout à coup la jeune Coraly
Fuit les jeux ; sur ses traits où la rose a pâli,
Par degrés se répand une langueur secrète.
Sa mère l'interroge, elle reste muette.
Bientôt d'un mal cruel ses jours sont menacés ;
Les brûlantes ardeurs et les frissons glacés
De la fièvre inégale attestent la présence.
L'art s'arrête, étonné de son insuffisance.
L'élève d'Esculape au chevet s'est assis :
Il observe long-temps, et, long-temps indécis,
Reconnaît ce fléau des rives étrangères
Récemment apporté pour le malheur des mères.
Il frémit, sans songer qu'un avide regard
Epiait sur son front les terreurs de son art.
Hélas ! c'en fut assez pour la triste Euphrasie.
D'un invincible effroi dès ce moment saisie,
Elle ne rêva plus qu'infortune et que mort.
Pour comble de douleur, un inquiet transport
Agita, tout un jour, cette fille adorée.
Souvent elle disait d'une voix égarée :
« Ma mère m'abandonne, elle n'est point ici. »

Sa mère, l'œil en pleurs, répondait : « Me voici. »
L'enfant la regardait, et secouait la tête.
« On ne me pare plus des apprêts de la fête,
Reprenait Coraly. Je crois que j'y serai,
A moins... » Elle se tait. Dans un cœur ulcéré
C'est ainsi qu'enfonçant un trait qui le déchire,
De sa mère souffrante elle accroît le martyre.
Sa mère cependant la veillait ; une nuit,
De son souffle pénible elle écoutait le bruit :
Des mots entrecoupés et des soupirs plus sombres
Lui parurent soudain sortir du sein des ombres ;
Elle crut reconnaître, à ces sons gémissants,
L'effrayante agonie et ses rauques accents.
« Adieu, c'est pour toujours ! » fut l'adieu long et tendre

Que d'une faible voix Coraly fit entendre :
Il lui semblait mourir. D'Euphrasie à ces mots
Le désespoir éclate en douloureux sanglots.
On accourt à ses cris : son époux, non sans peine,
Muet et consterné, loin de ces lieux l'entraîne ;
Mais lui-même y revient du baiser de douleur
Presser un front livide et des traits sans couleur.
En tremblant il s'approche.... O bonheur ! ô merveille !
Du sommeil de la mort Coraly se réveille.
La nature, de l'art prévenant les secours,
Par une crise heureuse avait sauvé ses jours.
« Viens, triste mère ! viens ; ta Coraly respire. »
Elle ne répond pas. D'un morne et froid délire
L'égarement tranquille occupe son esprit.
Elle pleure parfois, parfois elle sourit.
Son trouble réfléchi semble la raison même.
« Ah ! lui dit son époux, bénis le Dieu suprême :
Notre fille est vivante, et ce Dieu nous la rend.
— Adieu, c'est pour toujours ! » répond-elle en pleurant.
Dans le champ du repos, voisin de son asile,
Un jour, à ses regards, sous le saule mobile,
S'offrit récent encore un étroit monument :
« Elle est là ! » cria-t-elle ; et depuis ce moment
Elle sema de fleurs cette tombe inconnue.
« Absente quelque temps, ta fille est revenue,
Dit enfin son époux, cherchant à la guérir
De ce trouble fatal qu'elle aimait à nourrir.
Tu l'aimais tant ! Veux-tu qu'en tes bras je l'amène ?
— Non, répond Euphrasie. Une espérance vaine
A mes maux, à mon deuil ne saurait m'arracher.
Elle ne viendra point, mais j'irai la chercher.
— A tes yeux un instant permets qu'elle paraisse.
— Croit-on par un détour abuser ma tendresse ?
N'importe ! j'y consens. Amenez dans mes bras
Cet enfant si chéri, que je ne connais pas. »
Coraly reparaît sur le sein de son père.
« C'est moi-même, c'est moi : quitte ce front sévère.
Réponds, que t'ai-je fait ? tu ne m'aimes donc plus ? »
Sa douce voix s'exhale en accents superflus.

Sa mère la regarde et demeure en silence,
« Oui.... J'admire, il est vrai, leur vive ressemblance.
Dit-elle, je revois ce que j'ai tant aimé
Dans le portrait vivant d'un reste inanimé.
Vous avez bien choisi : cette jeune étrangère
Tromperait tous les yeux, hors les yeux d'une mère.
Eloignez-la. Je crois que ce cruel présent
Rend de mes maux encor le fardeau plus pesant.
Mon enfant, laissez-moi toute mon infortune ;
Rejoignez votre mère. — Hélas ! j'en avais une.
— Elle n'est plus ? — Du moins elle est morte pour moi.
Elle me méconnaît, et je ne sais pourquoi.
— Viens, ma fille, partons ; je suis encor ton père,
Dit l'époux d'Euphrasie, affectant la colère.
— Arrêtez, cria-t-elle, arrêtez, cher époux !
Laissez-moi l'embrasser. Ses regards sont si doux !
A l'entendre, à la voir déjà je m'accoutume.
— Non, non ; de vos regrets elle accroît l'amertume.
Partons. — Adieu, ma fille ! en te perdant, je crois
Perdre ma Coraly pour la seconde fois.
Pourquoi l'ai-je voulu ? mon époux inflexible
Punit ce cœur glacé redevenu sensible.
Adieu, ma fille, adieu. » Sa fille en l'écoutant
Faiblement répéta comme au fatal instant :
« *Adieu. C'est pour toujours !* » A cette voix si tendre,
La mère jette un cri : « Ciel ! que viens-je d'entendre !
C'est elle encor, c'est elle. Oui, les mêmes adieux,
Le même accent !... j'en crois mon oreille et mes yeux.
Ma Coraly, c'est toi que je tiens, que j'embrasse.
Et toi que j'accusais, cher époux, fais-moi grâce.
Quand pour elle mes bras refusaient de s'ouvrir,
Combien de ces refus ton cœur a dû souffrir !
Hélas ! dans les chagrins dont j'étais consumée.
Le mien la repoussait pour l'avoir trop aimée. »
Elle dit, et, baignés de pleurs délicieux,
Ils s'embrassent tous trois en bénissant les cieux.
Depuis, l'heureuse mère avec un doux sourire
Raconte quelquefois son maternel délire.
Quelquefois, quand le jour penche vers son déclin,

Avec sa Coraly gagnant l'enclos voisin,
Sur ce cercueil, objet d'une erreur triste et chère,
Elle porte des fleurs au fils de l'étrangère.

Tant d'exemples touchants me ramènent à toi,
Ma mère ! Eh ! qui jamais fut plus aimé que moi ?
J'avais un père : il fut l'ami de mon enfance.
A peine dans la fleur de mon adolescence,
Je le perdis. Frappé de ce premier malheur,
Je fis sur son tombeau l'essai de la douleur.
Ma mère, ce fut toi dont la main tutélaire
Ecarta de mon front le cyprès funéraire.
Puissé-je, par mes soins payant tes soins constants,
Réchauffer ton hiver des feux de mon printemps !
Du chantre dont Windsor admira l'harmonie
J'aurai du moins le cœur, si je n'ai son génie.
Des ennuis d'une mère il charma le long cours ;
Elle aida son enfance, il soutint ses vieux jours ;
Dans ses yeux inquiets ses yeux aimaient à lire,
Et pour servir sa mère il déposait sa lyre.

POÉSIES LÉGÈRES

LE DÉJEUNER

Mes chers amis, certes, je fais grand cas
Du sage auteur de la Gastronomie ;
Mais j'avoûrai que le meilleur repas
Est un repas auprès de son amie ;
Et c'est le seul dont il ne parle pas !
Un peu friand, je sers à ma manière
Le dieu joufflu du joyeux La Reynière.
Chapon doré ! succulente perdrix !
Dindonneau tendre, au brillant coloris !
Mets enchanteurs, que l'odorat dévore !
Vous manger seul a sans doute son prix :
Mangés à deux, vous valez mieux encore.

Je prise fort tout plaisir clandestin.
Or, vous saurez qu'il est de par le monde
Jeune beauté qui n'est brune ni blonde,
Dont les cheveux d'un séduisant châtain
Vont se jouant sur le plus blanc satin.
Si vous voyez nymphe aimable et lutine
Au doux regard, au sourire malin,
O mes amis ! vous direz : c'est Florine.

Dans ma retraite elle doit, ce matin,
Venir s'asseoir à mon humble festin.
Durant la nuit, cette image riante
Préoccupait mon âme impatiente.
Avant que l'aube eût coloré les cieux,
Le froid sommeil avait fui de mes yeux,
Et j'accusais l'horloge vigilante
De s'endormir dans sa marche trop lente.

Du déjeuner commençons les apprêts.
D'un rien l'amour fait une grande affaire.
Plaçons ici le fruit qu'elle préfère.
Que ces rideaux, complaisants et discrets,
D'un jour douteux protègent nos secrets.
Notre couvert, de la gauche à la droite,
A lui tout seul remplit la table étroite :
Tant mieux ! mes pieds, comme au hasard placés,
Seront aux siens mollement enlacés.
Mais tout est prêt : un poète sait être
Tout à la fois et serviteur et maître ;
Sans nul valet, il n'est point asservi
A bien payer pour être mal servi.

Quel bruit charmant vient frapper mon oreille ?
On a frappé... C'est elle ! heureux moment !
Elle paraît aux yeux de son amant
Plus belle encor qu'elle n'était la veille.
Par un baiser savouré lentement,
J'ai salué mon aimable convive.
Le cœur lui bat : inquiète et craintive,

Elle tremblait qu'un regard curieux
N'eût épié ses pas mystérieux ;
Je la rassure. Elle entre : je détache
Le nœud jaloux du chapeau qui la cache.
Vingt mots confus et jamais achevés
Sont sur sa bouche au passage enlevés....
Je vois Florine et je ne vois plus qu'elle !
Sans le vouloir on peut, en pareil cas,
Pour la convive oublier le repas :
Malignement elle me le rappelle ;
Tandis qu'Amour, souriant à l'écart,
Du doux festin jure d'avoir sa part.

Certain auteur qu'à bon droit on renomme,
Qui de la table a chanté les appas,
Du déjeuner rimerait tous les plats ;
Mais un amant n'est point un gastronome.

Le temps s'enfuit : d'un regard amoureux,
J'ose implorer un moment plus heureux....
Elle dit non, d'une voix faible et douce ;
Son œil m'attire, et sa main me repousse.
De ses refus s'augmente mon ardeur.
Belle d'amour, plus belle de candeur,
Presque à regret à mes vœux elle cède,
Et ses transports sont voilés de pudeur.
Mais aux transports le calme enfin succède.
Il faut passer du silence aux discours :
Des voluptés nécessaire intermède,
Un peu d'esprit vient à notre secours ;
Un peu d'esprit ne nuit point aux amours.

Florine alors m'ordonne avec tendresse
De célébrer l'amour et son ivresse :
« Y penses-tu ? lui dis-je, moi, rimer !
Auprès de toi je ne sais rien qu'aimer.
A tes genoux j'ai déposé ma lyre.
Rêves de gloire ont des charmes pour nous ;
Mais, je le sens, délire pour délire,
Rêves d'amour sont encor les plus doux. »

Je vois bientôt ses jolis doigts de rose
Eparpiller et mes vers et ma prose.
Qu'avec plaisir mon aimable lutin,
Bouleversant mon grec et mon latin,
Parvient enfin au tiroir solitaire
Où ses billets vont se réfugier !
Elle aperçoit celui que le premier
Sa main traça loin des yeux de sa mère.
Elle sourit voyant de ses cheveux
Enveloppés dans la même romance
Qui l'accusait de son indifférence,
Et soupirait mes timides aveux !

J'entends sonner l'heure qui la rappelle.
Elle va fuir.... mon bonheur avec elle !
« Demeure encor.... — Je ne puis ; il est tard !... »
Un long baiser, le baiser du départ,
Vient m'embraser de son humide flamme.
D'un pas furtif elle sort sans témoin ;
Elle s'éloigne, elle emporte mon âme,
Et mon adieu la suit encor de loin.
Je rentre, et, seul avec ma rêverie,
Des voluptés dont mon cœur s'enivra
Je me retrace une image chérie....
En soupirant je dis : « Elle était là ! »

ÉPITRE
A MON DERNIER ÉCU

Reste de mon léger trésor,
O toi, ma dernière ressource !
Toi qui du moins peuples encor
La solitude de ma bourse,
Ecu modeste ! il faut partir.
De ce départ mon cœur murmure ;
Pourtant la nécessité dure
Me commande d'y consentir.

Je te regretterai sans cesse ;
Je l'avoûrai de bonne foi :
Ami fidèle, auprès de moi
A peu près seul de ton espèce,
Depuis long-temps j'avais sur toi
Réuni toute ma tendresse.
Pauvre écu ! quel sera ton sort ?
Iras-tu courir par la ville ?
Ou languir dans le coffre-fort
D'un vieux Crésus à l'âme vile ?
En un seul jour te verra-t-on
Passer d'une course rapide
Du pauvre à l'opulent avide,
Ou de l'honnête homme au fripon ?
O destin qui pour toi m'effraie !
Devrais-tu, partout dédaigné,
Aller, invalide et rogné,
Finir tes jours à la Monnaie ?
Ou bien, de ce riche nouveau
Habitant les énormes caisses,
Te perdre, mince filet d'eau,
Dans l'océan de ses richesses ?
Que d'écueils s'offrent devant toi !
Pour tes mœurs je tremble d'avance :
Tu rempliras plus d'un emploi
Bien à charge à ta conscience.
Sans honte dis la vérité,
Ouvriras-tu chaque semaine
Le temple si peu respecté
De Thalie et de Melpomène
A ce petit-maître affecté,
Fat par penchant, sot par nature,
Qui, parlant *ab hoc* et *ab hac*,
Juge de la littérature
Comme d'un jabot ou d'un frac ?
Paîras-tu le lourd libelliste
Qui de maint ouvrage en crédit
Grossit effrontément sa liste,
Et dîne du mal qu'il a dit ?

T'étalant avec impudence.
Viendras-tu siéger sans remord
Sur ces tapis maudits du sort,
Dont la couleur est l'espérance,
Et dont les effets sont la mort ?
Encor si par toi l'opulence
Avec mystère secourait
La noble et timide indigence !
Cette image du moins pourrait
Me consoler de ton absence.....
Vœux inutiles ! vain regret !...
On parle tant de bienfaisance
Qu'on se dispense du bienfait.
Tu connaîtras notre faiblesse,
Et nos vices et nos travers,
Et tu sauras que ton espèce
Gouverne tout dans l'univers :
Tu sauras comment l'égoïste,
Isolé dans son froid bonheur,
Vit et meurt, solitaire et triste,
Sans se douter qu'il eut un cœur ;
Comment la richesse inhumaine
Insulte au mérite indigent,
Et comment ce siècle d'argent
Au siècle de fer nous ramène.
Mais déjà tu fuis loin de moi ;
J'entends sonner l'heure funeste.....
Adieu, cher écu ! Souviens-toi
Du meilleur ami qui te reste.
Si tu reviens un jour loger
Dans mon asile poétique,
Je te promets de rédiger
Ton voyage philosophique.

LES J'AI VU DE LA PROMENADE DE LONGCHAMP

J'ai vu cette brillante fête,
Fête des grâces, des amours,

Que trois mois d'avance on apprête,
Et dont on s'occupe trois jours.
J'ai vu la beauté sous les armes,
Rassemblant tous ses traits vainqueurs,
Doubler le pouvoir de ses charmes
Pour venir assiéger les cœurs.
J'ai vu la toilette nouvelle,
Et d'honneur j'en suis enchanté :
Ces dames mettent tant de zèle
A retracer l'antiquité.
Qu'on les verra, si cela dure,
Quittant l'habit grec ou romain,
Reprendre la simple parure
De la mère du genre humain.
J'ai vu tour à tour d'autres belles,
Se livrant à des goûts nouveaux.
Oser, amazones nouvelles,
Caracoler sur des chevaux.....
Comme tomber n'est pas descendre,
Belles, prenez garde aux faux pas :
Vous risquez..... Vous devez m'entendre :
Et Boufflers a su vous apprendre
Ce qu'il arrive en pareil cas.
J'ai vu la tournure grossière
Des parvenus en chars brillants.
Ces messieurs se tiennent dedans
De l'air dont on se tient derrière.
J'ai vu l'intrigant Dorival,
Qui faisait aujourd'hui figure,
Et demain vendra le cheval
Afin de payer la voiture.
J'ai vu *campos ubi Troja*.....
J'ai vu les ruines célèbres
Du temple où jadis ce jour-là
Les nonnettes chantaient ténèbres
Avec les filles d'Opéra.
J'ai vu la foule confondue
Revenir au déclin du jour,
Par la longue et sombre avenue

De ce bois planté par l'Amour,
Où, dit-on, à l'Hymen son frère
Le fripon joua plus d'un tour ;
Bois charmant où le doux mystère
Etablit avec lui sa cour.
J'ai vu l'amant et son amie,
Dans leurs yeux portant le bonheur ;
Je les ai vus d'un œil d'envie,
Et me suis dit du fond du cœur :
Ah ! dans ces bois, aimable Laure,
Que ne puis-je avec toi rêver !
Je ne voudrais m'y retrouver
Qu'afin de m'y reperdre encore.

PLAISIR ET PEINE

En même temps Plaisir et Peine
Naquirent au divin séjour :
De Cythère l'aimable reine
A ces jumeaux donna le jour.
Le dieu qui lance le tonnerre
Leur départit des attributs :
Il donna des ailes au frère ;
Pour la sœur il n'en resta plus.

« Qui me conduira sur la terre,
Dit-elle au monarque des dieux,
Moi, qui ne puis, comme mon frère,
Franchir l'espace radieux ? »
Il répond : « Bannis tes alarmes,
Descends sur l'aile du Plaisir ;
Les blessures que font tes armes,
Il prendra soin de les guérir. »

Voilà donc que Peine et son frère
Viennent nous imposer des lois ;
Sitôt qu'ils ont touché la terre,
Ils font usage de leurs droits.
Peine avec soin cachait son arme

Sous l'aile de son protecteur :
Quand l'une arrachait une larme,
L'autre accordait une faveur.

Et du Plaisir quittant les ailes,
Peine veut seule voyager ;
Plaisir est caressé des belles,
Peine..... aucun ne veut s'en charger.
Elle vient, malgré sa colère,
Le reprendre pour conducteur,
Et celui qui loge le frère
Doit avec lui loger la sœur.

A M. DE PARNY

EN LUI ENVOYANT LE POÈME DE L'AMOUR MATERNEL

A toi ! très aimable païen,
Demi-sacré, demi-profane ;
Bon poète, mauvais chrétien,
Qu'Apollon sauve, et que Dieu damne !
Chante Satan et Belzébut,
Caresse l'Amour et sa mère ;
A la Vertu, matrone austère,
Je consacre un chaste tribut.
Mes vers n'ont rien qui scandalise :
Dans l'oratoire de Vénus
On répète tes *oremus ;*
Tu plaisantes, je moralise.
Nous avons chacun notre emploi ;
Ainsi, dans la même famille,
J'édifierai la mère, et toi
Tu feras soupirer la fille.
Tu célèbres la volupté ;
Moi, la tendresse maternelle.
Ma part est la vie éternelle ;
La tienne, l'immortalité.

LA LEÇON D'AMOUR

Zulmis brillait
Comme l'œillet
Dans la prairie.
Elle inspirait
La rêverie ;
Etait jolie,
Et l'ignorait.
Léger corsage,
Tendre maintien,
Nature sage
N'oublia rien
A son partage.
Mais quel dommage !
Zulmis, hélas !
De tant d'appas
Ne savait pas
Encor l'usage.
Mirtil lui plut,
Elle reçut
Son tendre hommage.
Tous deux s'aimaient
Et se donnaient
Dans le bocage
Baisers charmants,
Quoique innocents.

Un jour qu'à l'ombre
D'un bosquet sombre
Ils folâtraient,
Deux tourterelles
Près d'eux étaient,
Qui roucoulaient
Se becquetaient,
Et de leurs ailes
Se caressaient.
Ce doux mystère

A la bergère
Donne à songer ;
Et le berger
Qui les contemple
Ose tenter
De profiter
De leur exemple.
L'hi toire dit
Qu'il réussit.
Ils s'instruisirent
De grands secrets :
Ensemble ils firent
De grands progrès...
Les tourterelles
Les plus fidèles,
Même à leur tour,
Du couple tendre
Auraient pu prendre
Leçon d'amour.

LA FAUVETTE

Dans les bois l'amoureux Myrtil
Avait pris fauvette légère :
« Aimable oiseau, lui disait-il,
Je te destine à ma bergère.
Pour prix du don que j'aurai fait,
Que de baisers !... si ma Lucette
M'en donne deux pour un bouquet
J'en aurai dix pour la fauvette. »

La fauvette dans le vallon
A laissé son ami fidèle.
Et fait tant que de sa prison
Elle s'échappe à tire d'aile.
« Ah ! dit le berger désolé.
Adieu les baisers de Lucette !
Tout mon bonheur s'est envolé
Sur les ailes de la fauvette. »

Myrtil retourne au bois voisin.
Pleurant la perte qu'il a faite ;
Soit par hasard, soit à dessein,
Dans le bois se trouvait Lucette :
Sensible à ce gage de foi,
Elle sortit de sa retraite
En lui disant : « Console-toi,
Tu n'as perdu que la fauvette. »

ROSE D'AMOUR

A MADAME.....

Rose d'amour, nouvelle éclose,
Languit dans le creux du vallon.
Nulle, de mémoire de rose,
N'a tant souffert de l'aquilon.
Epoux sauvage, il la tourmente ;
Son amour ressemble au courroux ;
Et Zéphyr, dont elle est l'amante,
Lui promet des baisers plus doux.

Rose d'amour décolorée
Va succomber à ses douleurs :
Sur sa chute prématurée
L'aurore en vain répand des pleurs :
Demain (triste métamorphose !)
Le premier rayon du soleil
De celle qui fut une rose
En vain attendra le réveil.

Rose d'amour ! ta destinée
De l'amour obtint un soupir ;
Un mystérieux hyménée
Unit et la fleur et Zéphyr :
Zéphyr, à l'heure où tout repose,
Trompa le jaloux aquilon ;
Au plaisir il rendit la rose,
Et son ornement au vallon.

L'AMOUR VRAI

« De ma Céline, amant modeste,
Si je n'ai reçu qu'un aveu,
Il vaut à lui seul tout le reste :
Amour sincère exige peu.
J'ai captivé plus d'une belle ;
Mais mon cœur, ah ! croyez-moi bien,
Les donnerait toutes pour celle
Qui ne m'a jamais donné rien.

« Quoique Céline soit charmante,
Je ne suis heureux qu'à demi ;
Quoiqu'elle ait le cœur d'une amante,
Je n'ai que les droits d'un ami ;
Mais en vain son âme rebelle
Refuse un plus tendre lien :
Je donnerais mes jours pour celle
Qui ne m'a jamais donné rien. »

C'est ainsi que sous la ramée
Chantait un soir le troubadour ;
Non loin de là sa bien-aimée
Entendit ses accents d'amour.
Or, il obtint de cette belle
Un prix qu'il méritait si bien :
Il eut un doux baiser de celle
Dont il n'avait eu jamais rien.

L'AMITIÉ

A MADAME ***

Toi que d'amour j'aimerais pour la vie
Si pour l'amour tu n'étais sans pitié !
Songes-y bien, près d'aussi belle amie,
Comme d'amour on brûle d'amitié.

De mes transports si ta raison murmure,
Je fais serment d'en cacher la moitié ;
Et je saurai, sans devenir parjure,
Jusqu'au tombeau t'adorer d'amitié.

Frivole amant, je cherchais des amantes ;
Mais je t'ai vue, et j'ai tout oublié.
A tes genoux, sur tes lèvres charmantes,
Oh ! laisse-moi m'enivrer d'amitié.

A MADAME ***

QUI M'ENGAGEAIT A LUI LIRE UN DISCOURS EN VERS SUR L'INDÉPENDANCE DE L'HOMME DE LETTRES

Après le bien qu'en mes vers j'ai chanté,
Il est encore une autre indépendance,
Que l'on ne peut, quoi qu'on ait de prudence,
Garder longtemps auprès de la beauté.
Aussi j'éprouve une terreur profonde :
En ces moments solitaires et doux,
Lire en effet la première avec vous,
C'est, je le sens, exposer la seconde.

LA RÉSOLUTION

« D'aimer d'amour ne ferai la folie.
Douce amitié vaut mieux qu'amour léger.
Las ! tôt ou tard un amant on oublie,
Mais un ami ne peut changer. »

Ainsi chantait la jeune et tendre Laure.
Lysis l'entend sans se décourager :
Espoir d'amour vient lui sourire encore ;
Car Laure est femme, et Laure peut changer.

D'amitié simple empruntant le langage,
Sous l'innocence il cacha le danger ;
Baiser d'amour d'amitié fut le gage :
Plus ne restait que les noms à changer.

ÉPITRE
A MES LUNETTES

O vous, dont le secours me donne
L'avantage pour moi si doux
De mieux voir ce qui m'environne,
O mes lunettes ! c'est pour vous
Que rapidement je griffonne,
Sans recherches et sans apprêts,
Quelques tirades imparfaites,
Quelques vers un peu faibles... mais
Un auteur avec ses lunettes
N'y regarde pas de si près.
Je n'adopte pas la méthode
Du petit-maître chevrotant,
Qui prétendait en vous portant
Mettre les défauts à la mode.
Moi, je n'use point de détour :
Ma misère est assez commune ;
Je m'en console chaque jour,
Car pour compagnons d'infortune
J'ai Thémis, Plutus et l'Amour.

Mes lunettes, je le confesse.
Vous m'êtes d'un bien grand secours !
Par exemple, à vous j'ai recours
Pour voir... un époux sans maîtresse,
Un homme en place sans fierté,
Un philosophe sans faiblesse,
Un poète sans vanité.
Mais quand j'aperçois, au contraire,
Un fat qui, jusques au menton
Enfoncé dans son pantalon,
Croit pouvoir tout dire et tout faire ;
Des prudes à l'air affecté ;
Des sexagénaires coquettes,
Qui rassemblent sur leurs toilettes
Les vieux débris de leur beauté,
Je vous soulève, ô mes lunettes !

Et, grâce au ciel, je ne vois plus,
Au lieu de cette sotte engeance,
Qu'un nuage épais et confus
Qui m'en épargne la présence.

Sans votre indulgente assistance,
Que de biens me seraient ravis !
Pourrais-je sur les prés fleuris,
Sur la consolante verdure
Promener mes regards ravis,
Aux champs admirer la nature.....
Ou bien l'admirer à Paris ?
Pourrais-je voir les jeux, les ris,
De nos belles suivre les traces,
Distinguer les brillants contours
D'un sein qui sert de trône aux Grâces
Et de reposoir aux Amours ?

Sans lunettes les faibles vues,
Souvent sans se douter de rien,
Commettent de lourdes bévues :
C'est justement par ce moyen
Que plus d'un de ma connaissance,
Sans doute n'y voyant pas bien,
Aura pris, par inadvertance,
Le bien d'un autre pour le sien.
Moi-même, ô lunettes propices !
On me verrait, sans vos services,
Opérer d'une autre façon
Mainte étrange métamorphose :
Prendre peut-être... que sait-on ?
Un usurier pour un Caton,
Un gazetier pour un Platon,
Un Midas pour un Apollon,
Et *Zoïle* pour quelque chose !

A UNE DUÈGNE

Impitoyable sentinelle,
Dont la surveillance éternelle
Enlève Julie à mes vœux ;
Antique et grave douairière,
Mettrez-vous toujours pour barrière
Un demi-siècle entre nous deux ?
Trêve, trêve, je vous supplie ;
De ce joug triste et rigoureux,
Cessez d'accabler ma Julie :
Pardonnez-lui d'être jolie,
Pardonnez moi d'être amoureux.
Pour mon bonheur, pour votre gloire,
N'empoisonnez plus nos instants,
Et cherchez dans votre mémoire,
Si vous n'avez pas eu vingt ans...
Je vous parle là de longtemps,
Car, soit dit, sans nulle épigramme,
Celle qui règne sur mon âme
Ne voyait pas encor le jour,
Que déjà vous aviez, Madame,
Ressenti la pudique flamme
De cinq à six *premiers amours*.
Permettez que l'on ait son tour.
Quant à votre sagesse austère,
J'en suis pleinement convaincu :
Vos traits et votre baptistère
Sont garants de votre vertu.
Cet aveu sans doute vous blesse ?
Allons, reprenez le repos ;
De ce qu'on doit à la vieillesse,
Je me souviens fort à propos.
Quelle rage aussi vous consume ?
Pensez vous, par ce vain détour,
Eteindre le flambeau d'amour ?
Plus on souffle, plus il s'allume.
Peut-être, enfin, tout bien compté,

Je dois bénir votre furie :
Peut-être, de la volupté,
Elle avance l'heure chérie.
Quand, par un limon infecté,
Au bord d'une fraîche prairie,
Le voyageur est arrêté ;
Trompant la barrière jalouse,
Il la franchit d'un pied certain,
Et sur la riante pelouse
Va cueillir la fleur du matin.

LE TORRENT

CHANT D'AMOUR IMITÉ DU PERSAN

L'air est calmé : le bruyant aquilon
N'agite plus le palmier des campagnes,
Et le chasseur, habitant du vallon,
A regagné le sentier des montagnes.
Viens, ma Zaphné ; sur ce rivage heureux
Le doux printemps retrouve son asile ;
Viens, ma Zaphné, sous un ciel plus tranquille,
T'asseoir au bord du torrent écumeux.

Sans le donner promet-il le bonheur,
Ce long baiser dont le feu me dévore ?
Le flot rapide entraîne cette fleur.....
Fleur de beauté passe plus vite encore.
A couronner mes transports amoureux,
Tandis, Zaphné, que ta pudeur hésite,
L'heure s'enfuit, le temps se précipite
Comme les flots du torrent écumeux.

Ange d'amour, ange de volupté,
Pour ton amant ta présence chérie
Fait d'un désert un séjour enchanté ;
Seul avec toi j'y passerais ma vie.
Fille charmante ! objet de tous mes vœux !
Fais retentir ta voix flexible et tendre :

Qu'elle me plaît ! oh ! que j'aime à l'entendre
S'unir au bruit du torrent écumeux !

Mais tu souris ! tu ne te défends plus !
Ta bouche s'offre au baiser qu'elle implore;
Dans un baiser meurt ton dernier refus...
O ma Zaphné ! que peux-tu craindre encore ?
Hors ces ramiers, comme nous amoureux,
Nous sommes seuls dans toute la nature ;
De tes soupirs le faible et doux murmure
Se perd au bruit du torrent écumeux.

A ÉGLÉ QUI DÉFENDAIT D'ESPÉRER

STANCES

L'Amour se nourrit d'espérance :
Ce n'est pas être bien gourmand.
Eglé, n'est-ce pas conscience
De lui ravir cet aliment ?

Lorsque de l'amour platonique
On retrancha la portion
Le pauvre enfant devint étique
Et mourut d'inanition.

Il n'est plus d'ardeurs romantiques :
Hélas ! le malin Cupidon
Enferma ces vertus antiques
Sous la tombe de Céladon.

Laisse donc tes ordres sévères,
Eglé, sois sensible à ton tour;
Songe que les faveurs légères
Sont les lisières de l'Amour.

LE PROJET D'AMITIÉ

Laure disait : « Amour n'est que chimère ;
Sous lois d'amour, point ne veux m'engager :
Après plaisir, il cause peine amère,
Et trop bien sait qu'un amant peut changer.

« D'aimer d'amour ne ferai la folie ;
Franche amitié vaut mieux qu'amour léger :
Las ! tôt ou tard un amant nous oublie,
Mais un ami jamais ne peut changer.

Lysis l'entend, un doux transport l'agite ;
Désir, espoir, viennent l'encourager.
Projet d'amour tendrement il médite ;
Car Laure est femme, et Laure peut changer.

D'amitié simple empruntant le langage,
Sous le plaisir il cacha le danger :
Baiser d'amour d'amitié fut le gage.
Dût en amour amitié se changer.

Au lieu d'amour, d'amitié vive et tendre
Ils s'enivraient, presque sans y songer,
Tant et si bien qu'on eût pu s'y méprendre :
Plus ne restait que les noms à changer.

Lysis enfin, bien sûr de son ouvrage,
D'ami quitta le rôle mensonger ;
Et lors d'amour reprenant doux servage,
Laure oublia qu'un amant peut changer.

MES ADIEUX A L'AMOUR

Des illusions du bel âge
Brisant le prisme suborneur,
Au plaisir brillant, mais volage,
J'ai dit : « Tu n'es pas le bonheur. »

Las de promesses infidèles,
Et de mon erreur convaincu,
A tant de flammes immortelles,
Que je ris d'avoir survécu !

Ici, dans ce même bocage,
Je brûlais des feux de l'amour :
Je ne vois plus, sous son ombrage,
Qu'un abri contre ceux du jour.

Du hameau la longue avenue
Me voit marcher tranquillement
Dans cette route si connue,
Où volait mon coursier fumant.

Doux attraits, piquante folie,
Ont sur moi perdu leur pouvoir,
Et je quitte la plus jolie,
Sans espérer de la revoir.

Vois ma première fantaisie,
Muse, me voici de retour :
Je ne rêve que poésie
Où je n'avais rêvé qu'amour.

LA CONSTANCE A LA MODE

ROMANCE

Que, sans la constance importune,
Femmes, l'on vous servirait mieux !
Faut-il, hélas ! n'en aimer qu'une,
Lorsque toutes charment les yeux.
Est-ce là notre destinée ?
Et ne voit-on pas, en effet,
Plus d'une saison dans l'année,
Plus d'une fleur dans un bouquet ?
Flore, Eglé, Céphise et Délie,

Séduisent mon cœur enchaîné ;
Je ne chérirais que Julie,
Si je n'avais pas vu Daphné !
Rendant hommage à chaque belle,
Et craignant l'embarras du choix,
J'ai résolu d'être fidèle...
Fidèle à toutes à la fois.

PRIEZ POUR MOI

COMPOSÉ PAR MILLEVOYE A NEUILLY, HUIT JOURS AVANT SA MORT

Dans la solitaire bourgade,
Rêvant à ses maux tristement,
Languissait un pauvre malade
D'un long mal qui va consumant.
Il disait : « Gens de la chaumière,
Voici l'heure de la prière
Et les tintements du beffroi :
Vous qui priez, priez pour moi. »

Mais quand vous verrez la cascade
Se couvrir de sombres rameaux,
Vous direz : « Le jeune malade
Est délivré de tous ses maux ! »
Lors revenez sur cette rive
Chanter la complainte naïve :
Et quand tintera le beffroi,
Vous qui priez, priez pour moi.

Quant à la haine, à l'imposture,
J'opposais mes mœurs et le temps,
D'une vie honorable et pure
Le terme approche, je l'attends.
Il fut court, mon pèlerinage !
Je meurs au printemps de mon âge.
Mais du sort je subis la loi :
Vous qui priez, priez pour moi.

Ma compagne, ma seule amie,
Digne objet d'un constant amour !
Je t'avais consacré ma vie,
Hélas ! et je ne vis qu'un jour.
Plaignez-la, gens de la chaumière,
Lorsqu'à l'heure de la prière,
Elle viendra sous le beffroi
Vous dire aussi : « Priez pour moi. »

CHANSONS

LE POÈTE VOLÉ

Dans cette pièce l'auteur raconte sa propre mésaventure. Des voleurs adroits l'avaient complètement dévalisé.

Mes amis, on prétend à tort
Qu'un poète n'est pas volable ;
Aujourd'hui de ce triste sort
Je suis l'exemple déplorable.
Rien n'est plus vrai : Bias nouveau,
N'ayant rien pour être plus leste,
Je puis répéter *in petto*
Mon *omnia mecum porto...*
C'est une douceur qui me reste.

Comme on avait sans doute appris
Mon peu de goût pour la parure,
Habits, linge, l'on m'a tout pris,
Malgré cadenas et serrure.
De mon mobilier peu content,
On a saisi d'une main preste
Trente-six francs d'argent comptant...
Ce qui me console pourtant,
C'est qu'on ne prendra pas le reste.

J'en voudrais presque au garnement
Qui, sans pitié pour mes alarmes,
Ne m'a pas laissé seulement
Un mouchoir pour sécher mes larmes ;
Mais il respecta mes écrits
En voleur discret et modeste.
Venez, innocents manuscrits,
Petits vers, avortons chéris !
Tenez-moi lieu de tout le reste.

Prenons notre parti gaîment ;
N'ai-je pas des grâces à rendre ?
On m'a laissé fort galamment...
Tout ce qu'on n'a pas pu me prendre.
Après tout, si je suis volé,
J'ai pour braver mon sort funeste,
Avec un cœur tout consolé,
Ma bonne humeur et mon Eglé :
Cela vaut mieux que tout le reste.

L'AMOUR ET LES GRACES

A l'ombre d'un myrte fleuri,
Echappé des bras de sa mère,
L'Amour reposait endormi,
Quoique l'Amour ne dorme guère.
Les Grâces jouaient près de là,
Sans le soupçonner au bocage :
Par malheur, l'Amour soupira...
Il n'en fallut pas davantage.

A l'aspect de ce jeune enfant :
« C'est l'Amour ! » s'écrièrent-elles.
Fuir est leur premier mouvement :
C'est celui de toutes les belles.
Cependant l'Amour est si beau !
Mais les Grâces sont si craintives !
N'importe, un sentiment nouveau
Rassure les trois fugitives

Regardez quel air innocent
Se peint sur sa bouche vermeille !
Et puis, que craindre d'un enfant,
D'un enfant surtout qui sommeille ?
Cependant l'Amour est si beau !
Mais les Grâces sont si craintives !
N'importe, un sentiment nouveau
Rassure les trois fugitives.

« Mes sœurs, est-il bien endormi ?
Dirent les Grâces en alarmes.
Peut-on réunir comme lui
Tant de malice et tant de charmes !
Gardons-nous de lui pardonner ;
Saisissons ses flèches cruelles :
Mais il faut d'abord l'enchaîner,
Car vous voyez qu'il a des ailes. »

Elles approchent tour à tour,
Mais tout doucement et pour cause.
Hélas ! pour éveiller l'Amour,
Il faut souvent si peu de chose !
Déjà l'enfant ne dormait plus...
Bientôt l'effet suit les menaces;
Il résiste... efforts superflus !
On ne résiste point aux Grâces

« Ah leur dit-il, point de courroux ;
Brisez mes traits, séchez vos larmes.
Puisque l'Amour est avec vous,
Il n'a plus besoin de ses armes. »
Partout, depuis cet heureux jour,
Des trois sœurs le dieu suit les traces :
Elles embellissent l'Amour,
Et l'Amour embellit les Grâces.

— — —

LA VEILLE, LE JOUR ET LE LENDEMAIN

Ces trois mots nous offrent l'emblème
De la course agile du temps ;
Des dieux la sagesse suprême
Ainsi partagea nos instants.
Notre vie, hélas ! est pareille
Au jour ténébreux ou serein ;
De ce jour, l'enfance est la veille ;
La vieillesse, le lendemain.

La veille, amour vit d'espérance ;
Le jour, amour est satisfait,
Le lendemain, vient en silence
Le souvenir ou le regret.
Le désir fatigué sommeille...
Amants, tel est votre destin !
Vous êtes plus heureux la veille
Que le jour et le lendemain.

Damis, avant le mariage,
Paraît tendre, empressé, soumis,
Le jour vient : dès qu'hymen l'engage,
On ne reconnaît plus Damis :
Amour s'endort, soupçon s'éveille ;
D'où vient ce changement soudain ?
C'est qu'il était amant la veille,
Qu'il est époux le lendemain !

Pour le méchant, dans la nature,
Il n'est plus un seul jour serein ;
Mais l'innocence calme et pure,
Ne craint jamais le lendemain.
L'homme de bien, quand il sommeille,
Voit en songe, sur son chemin,
Les heureux qu'il a faits la veille,
Ceux qu'il fera le lendemain.

LE CARNAVAL

On se masque, on se déguise,
Aujourd'hui plus que jamais :
Chacun arrange à sa guise
Et son costume et ses traits.
Du carnaval c'est l'usage ;
Mais combien l'on en verra,
Qui, pour changer de visage,
N'attendaient pas ce jour-là !

Nos romanciers effroyables
S'habillent en fossoyeurs ;
En pouparts, nos incroyables ;
En fripiers, nos rimailleurs ;
C'est en juifs que se déguisent
Nos fournisseurs enrichis ;
Et tous les passants se disent :
« Ils n'ont changé que d'habits. »

Je vois paraître en poissarde
La femme d'un parvenu :
On s'empresse, on la regarde ;
Quelqu'un lui dit : « Que fais-tu ?
Par quelle folie extrême
Choisir ce costume-là ?
Tu seras toujours la même,
Chacun te reconnaîtra. »

Dorimon plus raisonnable,
Changeant d'air et de maintien,
Pour être méconnaissable,
Se masque en homme de bien.
Du masque qui le décore,
Les traits sont bien remarqués ;
Mais il vaudrait mieux encore
Voir les fripons démasqués.

Au sein d'un joyeux délire,
Oubliant ses longs tourments,
Le Français enfin respire,
Loin du souffle des méchants.
Leur chance n'est plus la même ;
Mais assez longtemps, hélas !
Nous fîmes notre carême,
Quand ils faisaient leurs jours gras.

SIX JOURS DE MA VIE

OU

LE RÈGNE D'UNE COQUETTE

Je vis la coquette Zulmire :
Le premier jour, je l'adorai ;
Le premier jour j'osai le dire ;
On en douta, je le jurai.
La belle, jouant l'innocence,
Fit semblant de rougir un peu :
Sa réponse fut le silence,
Le silence fut un aveu.

Le second, elle fut farouche,
Gronda beaucoup, puis pardonna ;
Refusa baiser sur sa bouche,
Et l'instant d'après le donna,
Ses yeux humides disaient : « Aime ! »
Quand je lui peignais mon ardeur...
C'était plus que le bonheur même,
Car c'était l'espoir du bonheur.

Le troisième, je cours près d'elle,
Ivre d'espérance et d'amour ;
La coquette, tendre ou cruelle,
Refuse, accorde tour à tour.
Venait l'heure de la défaite...
Mais voyez le malheur qu'on a !

Survint l'heure de la retraite...
Ce fut la seule qui sonna.

Le quatrième, plus jolie,
Dans ses yeux brillait le plaisir ;
Je crus... (quelle était ma folie !)
Je l'aperçus, sans le saisir.
Sans trop y compter, le cinquième,
Dans un boudoir fait par l'amour,
Je fus heureux... et le sixième,
Je regrettai le premier jour.

L'OCCASION FAIT LE LARRON

Un jour l'innocente Lucette,
Avec seize ans et des appas,
Pour y moissonner la noisette,
Au bocage portait ses pas.
Lentement elle allait seulette,
En fredonnant une chanson...

Prenez garde, jeune fillette ;
L'occasion fait le larron.

Lucas la voit, Lucas l'arrête
Et lui dit : « Ne me fuyez pas !
Au bocage, belle Lucette,
Ah ! laissez-moi guider vos pas. »
Bientôt, sous cette ombre discrète,
Lucas conduisit le tendron...

Prenez garde, jeune fillette,
L'occasion fait le larron.

Lucas sourit près de Lucette ;
Elle rougit près de Lucas.
N'a-t il cueilli que la noisette ?
L'histoire ne nous le dit pas.

Mais, depuis ce temps, aux fillettes,
La bergère dit pour leçon :

« Ah ! n'allez pas au bois seulettes ;
L'occasion fait le larron. »

L'HEUREUSE FRAYEUR

Le long d'un bois, Lise au village
Rentrait, qu'il était presque nuit,
Lorsque soudain dans le feuillage
Elle croit entendre du bruit.
La belle, de frayeur atteinte,
Pour défense n'avait qu'un chien :
Elle se trouva mal de crainte.
Mais son amant s'en trouva bien.

Silvandre, heureux par un mensonge
Rêvait, au bois, la volupté ;
Il va voir cet aimable songe
Se changer en réalité.
Pour lui, quelle heureuse aventure !
Lise se trouve mal !... Eh bien !
Le berger pourtant, je vous jure,
Ne la trouva jamais si bien.

Silvandre, à celle qu'il adore,
Rend bientôt l'usage des sens ;
Quel fut son moyen ? je l'ignore ;
Qu'on le devine, j'y consens.
« Jeunes fillettes du village,
Dit seulement l'historien,
Trouvez-vous mal dans le bocage,
Et vous vous en trouverez bien. »

LA PIQURE

Une abeille dans un vallon,
Prit Céphise pour une rose,
Et piqua de son aiguillon
Sa bouche fraîche à demi-close :
La belle fit un cri perçant ;
Sa sœur accourut à son aide
Aussitôt, de ce mal cuisant,
Un doux baiser fut le remède.

Par hasard, assis près de là,
Avec son chien et sa musette,
Licas à Céphise envia
Le baiser que donna Lisette :

« Que j'aimerais, dit-il tout bas,
Le doux baume qu'elle possède !
Quels maux ne souffrirait-on pas,
Pour obtenir pareil remède ? »

Dès le lendemain, le berger
Voulut essayer la recette.
D'un mal cruel mais mensonger,
Il alla se plaindre à Lisette :
« Une abeille, dit le fripon,
Causa la douleur qui m'obsède ;
Accordez-moi ma guérison...
Vous avez un si bon remède ! »

Lisette n'ose refuser
Le secours que Licas réclame :
Il le reçoit, et le baiser
Passe de sa bouche à son âme.
Il guérit d'un mal qu'il n'a pas.
Mais un plus grand bientôt l'obsède
Ce mal, c'est l'amour... Ah ! Licas !
Celui-là n'a point de remède.

DIALOGUES

ENTRE LA RIME ET LA RAISON

LA RAISON

Quel heureux sort, ma sœur, aujourd'hui nous rassemble ?
On nous rencontre, hélas ! si rarement ensemble !
Dans nos communs destins quel fatal changement !
N'occupant autrefois qu'un même logement,
Chez Racine et Boileau nous vivions d'ordinaire ;
Nous ne nous quittions pas : maintenant, au contraire,
Ce n'est que le hasard qui nous peut réunir.

LA RIME

J'ai tant à faire, aussi ! je n'y saurais tenir.
A toute heure, en tous lieux, on m'assiège, on m'obsède ;
Aux importunités il faut bien que je cède ;
Enfin, petits et grands, chacun court après moi.
Non, je ne puis, ma sœur, suffire à mon emploi.
Visiter tous les sots ! la fatigue est trop grande.
J'ant bien que mal pourtant il faut que je me rende
Chez nos auteurs du jour, chez mille beaux esprits
Faisant couplets, quatrains, et bouquets à Chloris,
Petits vers anodins, madrigaux à la glace...
Ma foi, sans vanité, j'y tiens fort bien ma place.

LA RAISON

Régnez chez ces auteurs : ah ! je vous le permets ;
Vous avez le champ libre, on ne m'y voit jamais.

LA RIME

Vos beaux discours chez eux ne feraient pas fortune ;
Peut-être pourriez-vous leur paraître importune.
J'y suis, c'est bien assez ; et moi-même, entre nous,
Je ne suis pas toujours exacte au rendez-vous.
Mais, ma sœur, à présent, que faites-vous ?

LA RAISON

J'ennuie.

LA RIME

Pourquoi me quittez-vous ? le ciel vous a punie.

LA RAISON

C'est votre faute, hélas ! Du matin jusqu'au soir,
Lorsque je disais blanc, vous me répondiez noir ;
A chaque instant c'étaient nouvelles brouilleries.
Un beau jour, lasse enfin de vos tracasseries,
Je partis, m'exposant aux injures des sots :
Peut-on jamais trop cher acheter le repos !
Vous courûtes le monde en franche aventurière ;
Moi, pour vous imiter je me sentis trop fière :
Vous avez fait fortune avec quelques appas ;
Mais pour moi je fus sage, et ne réussis pas.

LA RIME

On vous boude partout, je fais partout merveilles ;
Avec un double son je frappe les oreilles,
Et l'on dit que l'oreille est le chemin du cœur.
On vous connaît si peu, que j'en ai vu, ma sœur
Qui me prenaient pour vous ; jugez de la mépriso !
Vous plaisez peu sans moi.

LA RAISON

Sans moi l'on vous mépriso.

LA RIME

Un peu plus de justice et point tant de mépris,
Chère sœur ; comme vous on peut avoir son prix.
Repassons nos défauts, jugeons-nous l'une à l'autre :
Vous me direz mon fait, je vous dirai le vôtre.

LA RAISON

Parlez, je vous écoute en un calme profond.

LA RIME

C'est vous qui commencez, je ne vais qu'en second ;
C'est l'usage.

LA RAISON

Eh bien donc, il faut vous satisfaire.
Je parle sans aigreur, écoutez sans colère ;
Dans les petits propos vous êtes assez bien,
Mais un peu monotone en un grave entretien.
On dit aussi (peut-être a-t-on voulu médire)
Que trop souvent, ma sœur, vous parlez sans rien dire.
Vous exprimez à peine en vingt mots superflus
Ce que, moi, je dirais en quatre tout au plus ;
Et votre double son, dans sa chute pareille,
Revient incessamment tyranniser l'oreille ;
Ainsi du balancier le bruit assoupissant
A mouvements égaux frappe l'air gémissant.
Chacun du premier mot prévoit votre pensée ;
On termine aisément la phrase commencée ;
Et cette phrase enfin, dût-elle me braver,
Une fois entamée, il faut bien l'achever ;
Il faut absolument pour la rendre complète,
Placer à tout hasard votre folle épithète.
Vous faites bien du mal et sans vous en douter.

LA RIME

Avez-vous dit, ma sœur ? voulez-vous m'écouter ?
Vous avez l'air sévère, et même un peu farouche :
Ce n'est que pour gronder que vous ouvrez la bouche.
Vous parlez sèchement, avec austérité,
Et ce n'est point ainsi que plaît la vérité.
Vous êtes prude au moins : ce ton philosophique
Est fort beau, mais peut-être un peu soporifique.
Lorsqu'elle fait bâiller, la raison même a tort :
Que servent vos sermons ? Entend-on quand on dort ?
N'est-il que des pavots à cueillir sur vos traces ?
Un vieux sage l'a dit : sacrifiez aux Grâces.

LA RAISON

Vos utiles conseils, ma sœur, seront suivis.

LA RIME

Moi, je veux profiter un jour de vos avis.
Et ma reconnaissance...

LA RAISON

Oh ! comptez sur la mienne.
(*Après un silence.*)
Malgré tous vos défauts, il faut que j'en convienne,
Je vous aimais pourtant comme une tendre sœur.

LA RIME

Ah ! je vous chérissais aussi de tout mon cœur.

LA RAISON

Souvent je vous ai vue, avec art balancée,
Dans les bornes du vers resserrer ma pensée,
Et dans le souvenir imprimer mes discours.

LA RIME

Votre discernement m'était d'un grand secours.

LA RAISON

Par vous mon moindre mot, prenant quelque importance,
Passait de bouche en bouche, et devenait sentence.

LA RIME

Grâces à la vigueur que chacun vous connaît,
On souffrait ma faiblesse, et l'on me pardonnait.

LA RAISON

M'en croirez-vous, ma sœur ? oublions des vétilles.
Le trouble fit toujours le malheur des familles :
Sans la bonne union point de prospérité.

LA RIME

Si nous rétablissions notre communauté ?
Si nous faisions dresser contrat en bonne forme ?...

LA RAISON

Votre avis est fort sage : aussi je m'y conforme.

LA RIME

Eh bien ! suivez-moi donc, ma sœur : sans plus tarder,
Allons chercher quelqu'un qui nous puisse accorder.

VOLTAIRE, FRÉDERIC

VOLTAIRE

Je ne m'abuse pas ; non, c'est mon Prussien :
D'un garde en faction l'immobile maintien,
Le dos voûté, l'œil fixe, et la tête engoncée ;
C'est lui-même.

FRÉDÉRIC

L'œil d'aigle, et la lèvre froncée,
Le ris sardonien ; c'est Voltaire... Eh ! bonjour !
Comment vous trouvez-vous dans ce nouveau séjour ?

VOLTAIRE

Fort bien, car je n'y vois Patouillet ni Nonotte,
Sabatier ni Fréron ; j'en ai fait prendre note ;
Ils ne troubleront point la paix qui règne ici.
Vous vous croirez toujours dans votre *Sans-Souci*.

FRÉDÉRIC

Vous leur conservez donc un peu de haine ?

VOLTAIRE

Aucune.
Les vivants sont haineux, les morts sont sans rancune.
J'ai tout oublié, tout, jusqu'à certains débats,
Qui nous ont refroidis quand nous étions là-bas.

FRÉDÉRIC

Vous étiez quelquefois assez taquin, grand homme ?

VOLTAIRE

Grand ou non, ce n'est plus ainsi que l'on me nomme.
L'humaine gloire ici se pèse ric-à-ric ;
Et Frédéric-le-Grand n'est plus que Frédéric.

FRÉDÉRIC

J'en suis tout consolé. Soldat et philosophe...

VOLTAIRE

Rapprochement heureux !

FRÉDÉRIC

J'attendais l'apostrophe.

VOLTAIRE

C'est au bruit du canon, dans un jour de combat,
Que le bon Frédéric, philosophe et soldat,
Philosophiquement ordonnait le carnage,
Egorgeait, massacrait, et se croyait un sage,
Flairait son makoubac avec tranquillité,
Et, tout en criant feu, rêvait humanité !

FRÉDÉRIC

Vous raillez ? Autrefois, c'était toute autre chose ;
Vous me flattiez en vers, vous me flattiez en prose.
Fécond en madrigaux, en billets familiers,
Même de temps en temps quelque peu cavaliers,
Vous déposiez pour nous le carquois satirique,
Et cajoliez enfin jusqu'à ma sœur Ulrique.

VOLTAIRE

Ce temps n'est plus. Fût-on prélat, pontife ou roi,
Je ne flatte personne, et commence par moi.

FRÉDÉRIC

Etablissons, dès lors, commerce de franchise ;
Parlons-nous sans détour. Moi, je vous autorise
A me dire mon fait avec sincérité.
Un roi, quand il est mort, entend la vérité.
Je prendrai ma revanche.

VOLTAIRE

Oh ! j'en serai fort aise.

FRÉDÉRIC

Poursuivez, en ce cas, reprenez votre thèse.

VOLTAIRE

Nous parlons de combats ; c'est un fort vilain goût :
La guerre de Sept Ans ne me plaît point du tout.
J'adore tous les arts, hormis l'art de la guerre.
En vain ces batailleurs, vrais fléaux de la terre,
De la cause des rois se disent les vengeurs :
A bon droit Bossuet les nommait ravageurs.
Eh mais ! je vous y prends, monarque didactique :
Vous êtes philosophe, et rimez la Tactique,
En pauvre style encor ! Quelques esprits pervers
Ont jugé votre cœur aussi dur que vos vers...
C'est votre faute : au lieu d'adopter mes maximes,
Vous n'avez emprunté que mes mauvaises rimes.
Colère au dernier point, j'étais né tolérant,
J'ai toujours abhorré le nom de conquérant.
Il en est un, un seul, qu'à genoux je révère :
Conquérant de son peuple, il en devint le père :
C'est mon grand Béarnais, le sauveur de Paris,
Avec sa poule au pot et ses ventre-saint-gris.
Des pâles assiégés soutenant l'existence,
C'est pour offrir du pain, qu'il soulevait la lance.
Oui, voilà mon héros !

FRÉDÉRIC

Moins jeune et moins pressé,
D'un pinceau plus hardi vous l'eussiez retracé.
Vous réservez, je crois, votre verve pour Jeanne...
C'est un chef-d'œuvre ; mais les amours de votre Ane
Ont aux honnêtes gens fait soulever le cœur.
Avec quelque vergogne, à défaut de pudeur,
Vous auriez, sans regret, biffé telle autre scène,
Car l'on peut être gai, sans devenir obscène.

VOLTAIRE

Vous parlez en roi chaste, et pour bonne raison.

FRÉDÉRIC

Ah ! je vous valais bien, dans ma jeune saison.
Si j'en crois les rapports, votre docte Uranie
N'avait à se louer que de votre génie.

VOLTAIRE

Brisons-là, s'il vous plaît. Je crains d'être insolent.

FRÉDÉRIC

Parlons de vous ; parlons de ce rare talent,
De cette renommée immense, universelle,
Que le temps consolide, accroît et renouvelle :
A la gloire d'un siècle, elle seule eût suffi.

VOLTAIRE

Eh quoi ! vous me louez ! Serait-ce par défi ?
Certes, je pourrais bien, sans trahir ma pensée,
Vanter votre raison, votre tête sensée,
Prompte à saisir au loin des rapports libéraux :
Non, vous n'étiez pas né pour n'être qu'un héros.

FRÉDÉRIC

Je n'eus jamais d'un roi les goûts, ni les manières.
De Mars, dès mon printemps, j'escortai les bannières ;

Mais la philosophie, Apollon et les arts
Ont suivi ma fortune au milieu des hasards.
Je n'ai point pris les mœurs des conquérants farouches :
Je relisais Voltaire, entre deux escarmouches,
Depuis, vous le savez, on a vu tour à tour
Les talents de notre âge accueillis à ma cour.

VOLTAIRE

Fort bien. Mais quels talents choisissiez-vous encore ?
Un d'Arnaud Baculard, qui fût à son aurore (1),
Quand votre serviteur touchait à son déclin.

FRÉDÉRIC

De grâce, épargnez-moi ce souvenir malin.

VOLTAIRE

Je suis, je l'avoûrai, friand sur la louange ;
J'ai le goût dédaigneux : les mets dont chacun mange
Sont pour moi sans saveur ; et, fût il hypocras,
Je ne bois pas du vin qu'on verse à des goujats.

FRÉDÉRIC

C'était pur compliment. Vous n'en étiez point chiche,
Vous qui frondez. Par vous, dans plus d'un hémistiche,
Comme votre héritier, plus d'un sot fut nommé.
Ces messieurs sont discrets : ils n'ont rien réclamé.
Seulement quelquefois, pour témoin véridique,
Ils montrent à huis clos la pièce juridique.

VOLTAIRE

De ces petites gens que je comblais d'honneurs,
Avec un madrigal je faisais des prôneurs.

FRÉDÉRIC

Votre aveu prouve, au moins, une franchise austère.

(1) Allusion à ces vers de Frédéric à d'Arnaud :
Mais Voltaire est à son déclin,
Et vous êtes à votre aurore. *(Note de l'auteur.*

VOLTAIRE

« Romains, j'aime la gloire, et ne veux point m'en taire »,
S'écriait Cicéron dans mon *Catilina*.
Pourquoi cacher l'orgueil, quand tout le monde en a ?

FRÉDÉRIC

Vous avez sur la gloire une belle hypothèque.
Vous formez à vous seul une bibliothèque ;
Seul, vous réunissez, en prose comme en vers,
La réputation de trente auteurs divers.
Peut-être, toutefois, fleuve inondant l'espace,
Qui perd en profondeur ce qu'il gagne en surface,
Prodiguant de vos flots le tribut généreux,
Avez-vous abreuvé des canaux trop nombreux.
N'abuse pas qui veut ; et tel auteur vulgaire,
De votre superflu, ferait son nécessaire.
Mais ce que j'aime en vous, c'est ce fond d'équité,
Ce zèle infatigable envers l'humanité :
C'est Calas défendu ; c'est le jeune La Barre,
Vengé d'un jugement fanatique et barbare :
C'est un peuple nouveau, par vos soins rassemblé,
S'augmentant chaque jour, de vos bienfaits comblé ;
Florissante peuplade, heureuse colonie,
Que fondait à Ferney le repos du génie !
Vous leur donniez les champs cultivés de leur main ;
Le malade eut des soins, et l'indigent du pain.
Les vieillards secourus, les veuves assistées,
Les orphelins nourris, et les filles dotées ;
Fut-il un passe-temps plus noble et plus moral ?

VOLTAIRE

Jugez-vous mieux : « Sera relevé, qui s'abaisse »,
Comme certain verset le dit avec sagesse.
Honneur à vous ! honneur aux princes éclairés !
Le Welche n'est pas fort en monarques lettrés.
Louis le quatorzième, encor qu'en gros volumes
On vienne d'imprimer ses ouvrages posthumes,
Ecrivait mal en prose, et point du tout en vers.

Et s'il jugeait, parfois il jugeait de travers.
Tant d'autres souverains, d'ignorance profonde...

FRÉDÉRIC

Je voudrais bien savoir ce que l'on fait au monde,
Ce que nous y ferions nous-mêmes, si le sort
Obtenait pour nous deux un congé de la mort ?

VOLTAIRE

Ce que nous y faisions. Revenu sur la terre,
Vous chanteriez encor le bel *Art de la guerre ;*
Vous vous plairiez encore à battre les Pandours ;
Vous iriez rimaillant et les nuits et les jours ;
Vous loueriez Baculard, selon votre coutume ;
Vous me feriez passer, volume par volume,
De vos vers prussiens le fatras ennuyeux ;
Je les corrigerais : ils n'en vaudraient pas mieux.

FRÉDÉRIC

Et vous, toujours fidèle à vos humeurs quinteuses ;
Vous recommenceriez vos querelles honteuses :
Vous traiteriez toujours Desfontaines et Fréron,
L'un de cuistre fieffé, l'autre d'Aliboron ;
Et, du cousin Vadé prenant les termes sales,
Vous seriez de nouveau plagiaire des halles :
Vous garderiez encor les travers d'un vieillard,
Qui commença trop tôt et qui finit trop tard ;
Vous seriez *Sophonisbe*, et *Minos*, et les *Guèbres ;*
Heureux de dérober, sous vos palmes célèbres,
La ronce et les pavots qu'on vous a vu cueillir !
Heureux d'avoir acquis le beau droit de faillir !

Je n'en bénis pas moins le sort qui nous rassemble.
Au fleuve où tout s'oublie, allons trinquer ensemble.
Nous avons été francs ; nous nous l'étions promis :
Nous voici désormais quittes et bons amis.

BUFFON, BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

BERNARDIN

Hommage au grand Buffon ! Puis-je le méconnaître ?
Mon céleste homonyme a renié son maître.
Le Saint-Pierre mortel n'aura point pareil tort.

BUFFON

Quoi ! c'est vous !... Oh ! parbleu, je m'en réjouis fort.
J'aime votre *Chaumière* et votre *Virginie :*
Talent, esprit, raison, grâce, force, harmonie,
Tout est là. Vous m'avez longtemps étudié.

BERNARDIN

Assez d'imitateurs vous ont parodié.
J'en sais plus d'un encor, dont l'esprit s'alambique,
Pour faire d'un mémoire un chant dithyrambique.

BUFFON

Justesse et vérité, c'est le secret de l'art ;
Ce fut le mien.

BERNARDIN, *à part*

Toujours ici, comme à Montbard !

BUFFON

Mais le style, avant tout ! Le style, c'est tout l'homme.
Dans mes divers écrits qu'est-ce que l'on renomme ?
Le style. Ma science était légère, au fond.
J'étais un ignorant.

BERNARDIN

Tous nos savants le sont :
J'entends ceux d'autrefois. Ils ont passé de mode ;
La méthode nouvelle a tué leur méthode.
Leurs systèmes vieillis ne sont que préjugés ;
Les définitions, les termes sont changés ;

Et, pour comprendre un mot au moindre protocole,
Il leur faudrait, six mois, retourner à l'école.
Delambre, l'autre jour, avec beaucoup de mal,
Enseignait à Bossuet le calcul décimal ;
Brisson, déjà fort vieux, laissant son vieux système,
Rapprenait à Nollet ce qu'il rapprit lui-même ;
Le modeste Bichat, aux progrès de son art,
Richeraud à la main, initiait Bouvard ;
Guibert, sur Jomini, raccommodait son œuvre,
Et d'Auvergne à Vauban démontrait la manœuvre.

BUFFON

Avant moi, les savants n'écrivaient pas trop bien ;
Leur science n'est plus : que leur reste-t-il ? Rien,
Le renom passager fut gravé sur le sable.
Le style, Bernardin ! Il est impérissable.

Une nuit, je dormais tranquille en mon château :
J'eus un songe, et jamais songe ne fut plus beau :
Il faut à vous, rêveur, que je vous le raconte :
La Gloire m'apparut, et dit : « Monsieur le comte... »
Quoi ! vous riez !

BERNARDIN

Je ris, peut-être avec raison,
D'ouïr parler la Gloire en termes de blason.

BUFFON

Elle parlait au mieux. « Pour vous, ajouta-t-elle,
Je descends tout exprès de la voûte immortelle :
Je viens vous proposer le choix de vos destins.
La palme hasardeuse, ou les lauriers certains.
Dans son prudent essor, escortez Uranie.
Ou parcourez les cieux sur le char du génie. »
Le dernier fut choisi.

BERNARDIN

Vous me l'avez prouvé.

BUFFON

Je me suis de ce choix passablement trouvé.

BERNARDIN

Vous étiez du bon siècle. On avait des libraires,
Des lecteurs... Mais les temps ne sont plus littéraires ;
On ne lit vers ni prose.

BUFFON

Ah ! pour les vers, d'accord.

BERNARDIN

Vous les détestiez.

BUFFON

Non : même ils m'enchantaient fort,
Quand ils me célébraient. Un jour, dans son délire,
Le Brun prit un crayon, qu'il appelait sa lyre,
Et fit en mon honneur une ode qui me plut.
Hors de là, pour les vers, chez moi, point de salut !
Sans en pouvoir faire un, j'ai vu la cinquantaine.

BERNARDIN

Voilà ce qui peut-être allume votre haine.
Fénelon les fit mal, Bossuet pis encor ;
Montesquieu vainement voulut prendre l'essor ;
Rousseau rangea des mots, sous sa douce musique,
Et Massillon, je crois, fit un couplet bachique.
Moi-même, j'ai rimé des vers assez mauvais ;
Mais je les aime, alors qu'ils sont bons et bien faits.
D'éléments variés le talent se compose :
Tel auteur pense en vers, tel auteur pense en prose.
Tel autre point du tout. La nature a ses lots :
Elle n'a du partage excepté que les sots,
Et dote également de sa flamme divine
Et Buffon et Voltaire, et Newton et Racine.

BUFFON

Vous plaidez cette cause avec trop de chaleur.
Du langage rimé, quelle est donc la valeur ?
Symétriser sa phrase un peu plus cadencée,
Et dans six pieds d'espace enfermer sa pensée ;
Balancer en deux parts un sens assujetti,
Chargé d'un double son, dont on est averti...
Non, des vers, j'en conviens, je ne suis point l'apôtre,
Parlez-moi de la prose, et surtout de la nôtre.

DIZAINS ET HUITAINS

PLAISIR ET BONHEUR

Naïf encor, quand d'amour ce vint l'âge,
Je rencontrai deux jumeaux sous l'ombrage :
L'un se nommait Bonheur, l'autre Plaisir.
Plaisir entre eux m'ordonna de choisir ;
Je le choisis ; je ne vis pas son aile.
Il s'envola, cet aimable infidèle !
Bonheur me dit : « Tu me reconnaîtras
« Une autre fois ; ton erreur est commune ;
« Mais, va, Bonheur n'eut jamais de rancune ;
« Près de Zulmé tu me retrouveras. »

LE CHOIX DU PLUS TENDRE

Trois pastoureaux se racontaient leurs goûts
Sur le baiser. Lubin, d'un ton folâtre :
« Pour moi, la bouche est ce que j'idolâtre ;
C'est du baiser le trône le plus doux.
J'en fais l'aveu. — Sein de rose et d'albâtre,
Disait Myrtil, a pour moi plus d'appas.
— Moi, j'aime mieux, dit à son tour Lycas,
Simple baiser sur la main que j'adore ;
Car c'est, hélas ! de tous ceux que j'implore,
Le seul qu'Eglé ne me refuse pas. »

LA POMME

Le Créateur, pour rappeler à l'homme
Ce qui perdit le pauvre genre humain,
Faisant deux parts de la fatale pomme,
Où vous voyez l'appliqua de sa main.
Pomme d'amour que le désir soulève,
Fruit tentateur dont nos yeux sont ravis,
Sur votre sein, filles aimables d'Eve,
Du bon Adam séduit encore les fils.

L'OISELEUR

Un oiseleur, timide jouvenceau,
Allait guettant les hôtes du bocage.
Il en vit un perché sur un ormeau,
Beau, mais trompeur ; séduisant, mais volage :
C'était l'Amour. Il s'enfuit. Quel dommage !
Le jouvenceau va conter sa douleur
Au vieux berger : « Mon enfant, dit le sage,
Ce bel oiseau n'est qu'oiseau de passage ;
Il reviendra, bientôt pour ton malheur.
Et c'est l'oiseau qui prendra l'oiseleur. »

LA VÉRITÉ

Fille du ciel, une vierge inconnue,
Timide et chaste, et pourtant toujours nue,
A notre encens : Vérité c'est son nom.
Chacun poursuit cette belle ingénue ;
De temps en temps on croit la saisir... non !
Telle faveur n'est jamais obtenue ;
Et les amants de cette autre Junon
Comme Ixion n'embrassent que la nue.

LA PRÉFÉRENCE

Pour ses méfaits et certain stratagème,
Avec l'Olympe Amour était brouillé :
Des attributs de son pouvoir suprême
En plein conseil Amour fut dépouillé.
Vénus supplie, et Jupiter compose :
« Eh bien ! dit-il, parmi ses attributs
Il peut choisir ; mais, de crainte d'abus,
D'un seulement je permets qu'il dispose. »
Que reprit-il ? ses ailes ? son flambeau ?
Son carquois ? Non : il reprit son bandeau.

LE PHÉNIX ET LA COLOMBE

— Sur le bûcher je consume mon être.
— Un feu plus doux me consume à mon tour.
— Je ne meurs pas, ou je meurs pour renaître.
— Je vis bien moins, mais je vis pour l'amour.
— Jupiter m'aime. — Et Vénus me caresse.
— Ma dignité... — Vaut-elle mon bonheur ?
— Je suis au monde unique en mon espèce.
— Pauvre immortel ! je vous plains de bon cœur.

SERMENTS D'AMOUR

Pourquoi faut-il, innocente Zulma,
Qu'amant heureux devienne amant volage ?
Le tien te fuit : l'amour qui l'enflamma
S'en est allé plus léger qu'un nuage.
De son bonheur quand l'ingrat fut certain,
A ses regards tu cessas d'être belle.
Il te jurait une ardeur éternelle....
L'éternité ne dura qu'un matin.

LES QUATRE AGES DE LA FEMME

Quatre bijoux sont le présent fidèle
Dont Providence a doté chaque belle
Pour signaler sa bienvenue au jour :
Boîte aux bonbons se montre la première :
Un peu plus tard, boîte aux billets d'amour ;
Puis, boîte au rouge, adroite auxiliaire.
Mais l'âge vient : quand beauté douairière
A renvoyé son miroir à Vénus,
Non sans regrets, sa tendresse dernière
S'ensevelit dans la boîte aux *agnus*.

LA DEFAITE

Pour divertir le céleste séjour,
De son amant Cythérée, un beau jour,
Prit et l'armure et la marche hardie.
Pallas rougit, croit qu'on la parodie,
Offre cartel à la mère d'Amour,
Et veut aux dieux donner la tragédie.
Cyprine alors en ces mots l'éluda :
« Oubliez-vous votre déconvenue ?
Dans notre lutte au pied du mont Ida,
Je vous vainquis, et pourtant j'étais nue. »

L'AMOUR LABOUREUR

On dit qu'un jour le dieu par qui l'on aime,
Las à la fin de nuire et de blesser,
Devers Paphos se mêla d'exercer
L'art bienfaisant qu'inventa Triptolème :
« O Jupiter, dit il, dans ce sillon
Qu'un germe heureux croisse et se développe,
Ou cette main soumet à l'aiguillon
Le blanc taureau qui séduisit Europe. »

LA FEMME

Douce monnaie, un tant soit peu légère,
Marquée au coin des volages amours,
C'est aux comptoirs de Gnide et de Cythère
Que le Plaisir l'échange tous les jours.
En son commerce elle est d'un grand usage.
Quoiqu'à l'or pur petit grain d'alliage
Toujours s'y mêle, on la reçoit toujours :
De mains en mains constamment elle passe,
Et parmi nous ne cesse d'avoir cours
Que lorsqu'enfin son empreinte s'efface.

LA DIFFÉRENCE

Comme Diane, Amour a ses chasseurs :
Ce point diffère entre la double armée,
Que l'une attend sous la verte ramée
Les jeunes daims, l'autre les jeunes cœurs.
Chasseur adroit que chez Diane on prise
Au son du cor proclame ses exploits ·
En ses filets quand la proie est surprise,
De son triomphe il étourdit les bois ;
Mais, quand la sienne est réduite aux abois,
Chasseur d'Amour ne doit sonner la prise.

LA MARCHANDE D'AMOURS ET LE JEUNE PASSANT

« Venez, passant, que je vous accommode.
Achetez-moi de ces oiseaux si doux
Qu'on nomme *Amours*. Voici l'Amour jaloux,
L'Amour timide. — Ils ont passé de mode.
— L'Amour grondeur. — Je le laisse aux époux.
— L'Amour paisible. — Il n'est pas de mon âge.

— L'Amour heureux. — Jour et nuit il s'endort.
Mais dites-moi, n'auriez vous point en cage
L'Amour constant ? — De vieillesse il est mort.
— Sauve qui peut ! je prends l'Amour volage. »

LA FANTAISIE

Plaisir un jour, échappé de Cythère,
Courait les champs : ce petit volontaire,
Vrai papillon, difficile à saisir,
De tous les dieux est le moins sédentaire.
En son absence, Inconstance et Désir,
Dans les bosquets se trouvant de loisir,
Burent ensemble amoureuse ambroisie.
Il en naquit nouvelle déité,
Vive et légère, aimable enfant gâté :
Beauté l'adore ; elle a nom *Fantaisie*.

LA LOI DE NATURE

Dans ces bois, Lise en vain me jure
Qu'elle m'aimera constamment :
O bonheur ! ta douce imposture
N'est que le rêve d'un moment ;
Et, comme aux lois de changement
Tout est soumis dans la nature,
Ces bois changeront de verdure,
Et Lise changera d'amant.

BALLADES

LA FIANCÉE

Le soir brunissait la clairière ;
L'oiseau se taisait dans les bois
Et la cloche de la prière
Tintait pour la dernière fois.

Au sein de la forêt obscure.
Seul et perdu loin du sentier,
J'errais encore à l'aventure,
N'entendant plus dans la nature
Que le pas de mon destrier,

Quand soudain s'offrit à ma vue
Une bergère du coteau.
« Quelle est, lui dis-je, l'avenue
Qui peut ramener au château ?
— Suivez le long de la fougère,
A la gauche du coudrier. »
Elle était jeune, la bergère :
Sa voix était douce et légère ;
Et j'arrêtai mon destrier.

« Mais toi, pastourelle, à cette heure
Où vas-tu ? Le ciel est si noir !
Reste un moment ; vers ta demeure
Je te reconduirai ce soir.
A mes côtés viens prendre place
Sous la feuille du coudrier.
Qu'auprès de toi je m'y délasse,
Et qu'à ses rameaux j'entrelace
Les rênes de mon destrier.

— Oh ! non pas, je suis fiancée :
Dans huit jours Roch m'épousera. »
Et sa main dans ma main pressée
Tout doucement se retira.
« Pauvre Lise ! poursuivit-elle.
— Je veux, lui dis-je, me prier
Aux noces de la pastourelle,
Et diriger vers la chapelle
La course de mon destrier.

— Venez, repartit la bergère ;
Mais vous me plaindrez. — Et pourquoi ?
— J'avais un tendre ami... Son père

Lui défend de songer à moi.
De tes jours, triste pastourelle,
Que ce jour n'est-il le dernier ! »
Je plaignis sa peine cruelle,
Et, pensif, je m'éloignai d'elle,
Ralentissant mon destrier.

Au chaste rendez-vous fidèle,
Je reviens le huitième jour,
Portant à l'épouse nouvelle
La croix d'or, présent du retour.
« Où trouver Lise la bergère ?
Dis-je à l'ermite hospitalier.
— Pas bien loin, dit le solitaire,
Pas bien loin. — Où donc ? — Sous la terre
Que foule votre destrier. »

LA FEUILLE DU CHENE

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Je vous dirai l'histoire qu'autrefois,
En revenant de la cité prochaine,
Mon père, un soir, me conta dans les bois :
(O mes amis, que Dieu vous garde un père !
Le mien n'est plus.) — De la terre étrangère,
Seul dans la nuit, et pâle de frayeur,
S'en revenait un riche voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Un meurtrier sort du taillis voisin.
O voyageur ! ta perte est trop certaine,
Ta femme est veuve, et ton fils orphelin.
« Traître, a-t-il dit, nous sommes seuls dans l'ombre ;
Mais près de nous vois-tu ce chêne sombre ?
Il est témoin : au tribunal vengeur
Il redira la mort du voyageur ! »

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Le meurtrier dépouilla l'inconnu ;
Il emporta dans sa maison lointaine
Cet or sanglant, par le crime obtenu,
Près d'une épouse industrieuse et sage,
Il oublia le chêne et son feuillage ;
Et seulement, une fois, la rougeur
Couvrit ses traits, au nom du voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Un jour enfin, assis tranquillement
Sous la ramée, au bord d'une fontaine,
Il s'abreuvait d'un laitage écumant.
Soudain le vent fraîchit ; avant l'automne,
Au sein des airs la feuille tourbillonne ;
Sur le laitage elle tombe... O terreur !
C'était ta feuille, arbre du voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Le meurtrier devint pâle et tremblant :
La verte feuille et la claire fontaine,
Et le lait pur, tout lui parut sanglant.
Il se trahit, on l'écoute, on l'enchaîne ;
Devant le juge en tumulte on l'entraîne :
Tout se révèle et l'échataud vengeur
Apaise enfin le sang du voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

LA BACHELETTE

Au temps passé, l'innocente Loïse
Du beau Vindal s'enamoura, dit-on.
Vindal en guerre était plein de franchise,
Mais en amour cauteleux et félon.

Heureux à peine, il lui dit : « Bachelette,
Vais dans Beaucaire à superbes tournois ;
Tôt reviendrai te rapporter aigrette
De chevaliers désarçonnés par moi. »

Il dit, revêt son armure luisante,
Prend son épée, et sa lance, et son cor :
Loïse en pleurs pour gage lui présente
L'écharpe blanche et les bracelets d'or.

Il part. Bientôt dans le bois solitaire
Il rencontra, sur un blanc palefroi,
La belle Irène en chemin pour Beaucaire ;
Et dans son cœur il sentit doux émoi.

« Heur vous advienne, aimable voyageuse !
Dit-il alors, retenant son coursier.
Feuillage est sombre, et nuée orageuse :
S'il vous complaît, serai votre écuyer.

— Oui bien, répond la cavalière émue ;
Mais vais sans doute avec trop de lenteur.
— Vais lentement aussi, belle inconnue ;
Car, depuis peu, suis blessé vers le cœur.

— Blessé ! répond l'aventureuse dame :
Ciel m'est témoin, voudrais vous secourir.
— Ne tient qu'à vous ; possédez vrai dictame :
Qui m'a blessé bien saurait me guérir. »

A ce propos, détournant son visage,
Rougit la dame, ou feignit de rougir ;
Et, du parler tous deux perdant l'usage,
De temps en temps étouffaient un soupir.

A quelques pas, la jeune Violette
Suivait sa dame, et rêvant s'en allait,
Non sans redire en chevauchant seulette :
« Que l'étranger n'a-t-il page ou varlet ! »

Nuit déjà close, à Beaucaire ils entrèrent ;
Mais, ne logeant dans le même manoir,
Bien à regret, las ! ils se séparèrent,
Et tendrement se dirent : « Au revoir ! »

Le lendemain, quand s'ouvrit la carrière,
Irène, auprès de ses nobles parents,
Riche d'atours, non loin de la barrière,
Pour le tournoi prit place aux premiers rangs.

Du fier Vindal le triomphe s'apprête ;
De l'espérance il a pris la couleur :
Victorieux, aux pieds de sa conquête
Il vient poser le prix de la valeur.

Puis à voix basse il dit : « Vindal réclame
Prix plus charmant, couronne de vainqueur.
Onc ne saurai-je où fleurit vrai dictame
Que réservez à blessure du cœur ?

— Beau paladin, tôt le saurez, » dit-elle.
Et revenant, le soir au vieux château,
Sur son passage, au pied de la tourelle,
Elle aperçut modeste jouvenceau.

« Noble beauté, dit-il avec simplesse,
Recevez-moi comme page ou varlet ;
Pour vous servir aurai zèle et prestesse,
Et de grand cœur aimerai qui vous plaît.

— Ce soir, ami, porteras ma livrée.
Suis libérale à qui m'a bien servi. »
Le jouvenceau fait dès lors son entrée,
Et Violette en a le cœur ravi.

Se rajustant, tout bas elle répète :
« Ciel est propice à dévote oraison.
Au revenir plus ne serai seulette,
Voyage est court avec beau compagnon.

— Çà, dit Irène, es-tu discret, mon page ?
— C'est loi d'honneur, et devoir de féal.
— Veux bien t'en croire, et te donne message
Pour chevalier qui porte nom Vindal.

Dire lui faut qu'à minuit vrai dictame
Devers la tour doit fleurir ; puis encor
Que, de sa part, Irène lui réclame
Echarpe blanche avec bracelets d'or. »

Le page alors va remplir son message.
Vindal troublé ne le reconnut pas.
Morne et pensif s'en retournait le page,
Quand une fleur s'offrit devant ses pas.

Pauvre Loïse ! hélas ! la fleur fatale
Dans ta pensée a déjà son emploi ;
Et cependant ton altière rivale
Attend le page, et ce page c'est toi.

Pour abréger sa trop longue veillée,
L'heureux Vindal monta son coursier noir,
Et parcourut la lande dépouillée,
En écoutant l'horloge du manoir.

La blanche lune argentait la fougère
Quand douze fois le sombre airain sonna.
Vindal, plus prompt que la flèche légère,
Volait... Soudain son coursier frissonna.

Sous l'éperon qui l'attaque et le presse
Il se défend ; l'œil et l'oreille au guet,
Les crins au vent, il recule, il se dresse,
Et l'air frémit de son souffle inquiet.

« Quoi ! dit son maître, ô mon fidèle Ebène,
Qu'ai vu cent fois dans le sentier d'honneur
Sans tressaillir braver lance inhumaine,
En frissonnant me conduis au bonheur ! »

D'un saut léger Vindal touche l'arène,
Gagne la tour, regarde fixement...
Et devant lui voit le page d'Irène,
Sur le gazon, couché sans mouvement.

Incline-toi vers sa bouche muette,
Amant d'Irène ! approche, approche encor.
Reconnais-tu la douce bachelette,
L'écharpe blanche et les bracelets d'or ? »

Il s'étendit sur la terre sauvage,
Et d'un frisson tout son corps fut transi.
Il dit trois fois : « Tu dors long-temps, beau page ! »
Au point du jour Vindal dormait aussi.

ÉPIGRAMMES

LE COURTISAN

JUILLET, 1815

Disant blanc et noir tour à tour,
Le jeune courtisan Fonrose
Pour le *départ* écrit en prose,
Ecrit en vers pour le *retour*.
Tout enchanté de son adresse,
Aux deux paquets il met l'adresse ;
Mais notre novice intrigant
Est sujet aux étourderies :
Le dithyrambe arrive à Gand,
Et le libelle aux Tuileries.

L'INDÉPENDANT A LA MODE

« Je ne veux rien de la faveur des cours :
Places, honneurs, ne me font point envie.

Suivant l'adage, il faut cacher sa vie,
Je ne suis plus qu'un vieil ermite, un ours ;
On me croit mort... » Propos, pures grimaces !
Je le revis au bout de quatre jours ;
Mon ours avait trois cordons et deux places.

LE FAUTEUIL ACADÉMIQUE

« Fauteuil vacant à la deuxième classe...
On meurt beaucoup parmi ces immortels.
A vous le dé. Vous méritez la place
Quelque peu mieux que messieurs tels et tels.
— Ce n'est pas tout. — Vous aurez des suffrages.
— On m'en promet. — Vous avez vos ouvrages.
Qui du succès peut vous faire douter ?
— S... (1) m'a dit que j'y pouvais compter. »

SUR UN POÈTE IGNORANT

Roc, en son lyrique abandon,
Dit qu'il dévore la couronne
Dont Phébus lui promit le don.
Apparemment Phébus lui donne
Une couronne de chardon.

SUR UN CALOMNIATEUR

REFUSANT UN CARTEL

Cléante, prudent personnage,
Etude, et prétend qu'à son âge
Un cartel n'est plus de saison.
Econome de son courage,
Il est jeune pour faire outrage,
Il est vieux pour faire raison.

---

(1) M. S... était alors secrétaire perpétuel de l'Académie française.

A UN LECTEUR DE SOCIÉTÉ

Vos vers, tant lus, tant relus,
Ont fait émeute au Parnasse :
Publiez-les donc, de grâce,
Afin qu'on n'en parle plus.

SUR UN PÉDANT

« Je sais l'hébreu, le latin et le grec ;
Je sais l'arabe et la langue d'Usbek (1) ;
Je sais l'algèbre ainsi que feu Delambre ;
Je sais le droit comme la double chambre.
Physicien, je sais, et mot pour mot,
Que tels effets viennent de telles causes...
— Homme érudit, qui savez tant de choses,
Sachez de plus que vous êtes un sot. »

SUR UNE ACADÉMIE DE PROVINCE

Dès que l'un d'eux tient l'immortel brevet,
Dès que, prenant le fauteuil pour chevet,
En tapinois il s'est glissé dans l'arche,
Il vit alors âge de patriarche.
Toujours dispos, alerte, bien portant,
Il dîne en ville, et digère pourtant ;
Même il tient bon contre l'épidémie.
Or, à présent, dites-moi par quel sort
Dans l'heureux sein de cette académie
On ne meurt plus ? — C'est qu'on est déjà mort.

---

(1) Principal personnage des *Lettres persanes*.

SUR UNE FEMME POÈTE

Dites-moi donc pourquoi les vers d'Armande
Sont devenus secs, diffus et glacés ?
— Vous l'ignorez ? — Oui. — C'est qu'elle commande
Ses vers présents à ses amants passés.

CONTRE UNE COQUETTE AGÉE

Zélis disait, non sans douleur :
« Mon front des lis eut la couleur ;
Ma bouche eut l'incarnat des roses printanières.
— Vous n'avez rien perdu ; consolez-vous, Zélis :
L'incarnat est sur vos paupières,
Et sur vos cheveux sont les lis. »

ÉPITAPHE DE...

S... n'abusa point du beau talent d'écrire ;
Mais il se fit un nom, mais il se fit citer :
Et du reste il passa trente ans à méditer
Ce que durant trente ans il ne devait pas dire.

SUR LA PLUPART DES RHÉTEURS

Ces froids et lourds pédants, cousus de *si*, de *mais*,
Sont les images de Moïse :
Ils montrent la terre Promise
Et ne l'habiteront jamais.

A MON RIVAL

Notre Chloé, de son honneur jalouse,
Entre nous deux a fait choix d'un époux.
Que je vous plains, mon cher rival ! c'est vous
Qu'on a quitté, car c'est vous qu'on épouse.

LA RÉDUCTION

Damon disait à son épouse Hortense :
« Les sacrements sont objets d'importance ;
Sais-tu leur nombre ? — Oui, sept. — C'est trop
Six. — Depuis quand ? — Depuis que *pénitence* [commun,
Et *mariage*, hélas ! ne font plus qu'un. »

SUR UN ANONYME

Bon gré, mal gré, toujours perce nature.
De plat rimeur toute œuvre a le cachet ;
Sous l'anonyme en vain il se cachait...
Chaque sottise est une signature.

RÉFLEXION PHILOSOPHIQUE

De poursuivre Damon la Fortune se lasse :
Un emploi lucratif se présente, il l'obtient.
S'il ne remplit pas bien sa place,
Sa place le remplira bien.

CONTRE UN POÈTE TRAGIQUE

Ce pédant à fâcheuse mine,
De ridicules tout bardé,
Dit qu'il a pour les vers le secret de Racine....
Jamais secret ne fut, à coup sûr, mieux gardé.

SUR UNE FEMME VERTUEUSE

La vertu de Doris est, dit-on, un modèle.
Je n'en suis pas très ébloui ;
Le péché n'eut jamais grande prise sur elle ;
Elle est aussi laide que lui.

TABLE DES MATIÈRES

NOTICE BIOGRAPHIQUE. . . I
NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE . X

ÉLÉGIES

La Chute des feuilles. . . . 1
L'Anniversaire. 5
A un Bosquet 6
La Demeure abandonnée . . 8
La Promesse 8
Le Souvenir. 8
Le Bois détruit 9
La Fleur. 11
L'Inquiétude. 12
Prière à la nuit 12
Les Regrets d'un infidèle . 14
Le Sort d'un amant 15
La Soirée 17
Le Déguisement 18
Le Retour 19
Le Poète mourant. 19

LIVRE SECOND

Combat d'Homère et d'Hésiode 20
La jeune Epouse. 21
Homère mendiant 26
Les derniers moments de Virgile 30
Anacréon 32

CHANTS ÉLÉGIAQUES

La Sulamite 33
L'Arabe au tombeau de son coursier 35
Le Mancenillier 36
La Gazelle. 38
Le Tombeau du poète persan 39
La Colombe 4
Le pauvre Nègre. 42
Nathos et Zulma 44

POÈMES

A M Dumas. 48
Les Plaisirs du Poète . . . 48
Les Jalousies littéraires . . 52
Emma et Eginard 55
L'Amour m ternel. 65

POÉSIES LÉGÈRES

Le Déjeuner 76
A mon dernier Ecu 79
Les J'ai vu de la promenade de Longchamp. 81
Plaisir et Peine 83
A M. de Parny. 84
La Leçon d'amour 85
La Fauvette 86
Rose d'amour 87
L'Amour vrai 88
L'Amitié 88
A Madame XXX. 89
La Résolution 89
Epître à mes lunettes. . . 90
A une Duègne. 92
Le Torrent. 93
A Eglé qui défendait d'espérer 94
Le Projet d'amitié 95
Mes Adieux à l'amour . . . 95
La Constance à la mode . . 96
Priez pour moi 97

CHANSONS

Le Poète volé 98
L'Amour et les Grâces. . . 99

La veille, le jour et le lendemain 101
Le Carnaval 102
Six jours de ma vie 103
L'Occasion fait le larron . . 104
L'Heureuse Frayeur 105
La Piqûre 106

DIALOGUES

Dialogue entre la rime et la raison 107
Dialogue entre Voltaire et Frédéric 111
Dialogue entre Buffon et Bernardin de St-Pierre . . 118

DIZAINS ET HUITAINS

Plaisir et Bonheur 121
Le Choix du plus tendre . . 121
La Pomme. 122
L'Oiseleur 122
La Vérité 122
La Préférence 123
Le Phénix et la Colombe. . 123
Serments d'amour 123
Les quatre Ages de la Femme 124
La Défaite 124
L'Amour laboureur 124
La Femme 125
La Différence 125
La Marchande d'amours et le jeune Passant. 125
La Fantaisie 126
La Loi de nature 126

BALLADES

La Fiancée 126
La Feuille du Chêne. . . . 128
La Bachelette 129

EPIGRAMMES

Le Courtisan. 133
L'Indépendant à la mode. . 133
Le Fauteuil académique . . 134
Sur un Poète ignorant. . . 134
Sur un Calomniateur. . . . 134
A un Lecteur de société . . 135
Sur un Pédant. 135
Sur une Académie de province 135
Sur une Femme poète . . . 136
Contre une Coquette âgée . 136
Epitaphe de... 136
Sur la plupart des Rhéteurs. 136
A mon Rival. 137
La Réduction 137
Sur un Anonyme 137
Réflexion philosophique . . 137
Contre un Poète tragique. . 138
Sur une Femme vertueuse. 138

Impressions Artistiques,
L. Lemeunier, dir., 6, Chaussée d'Antin, Paris.